This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

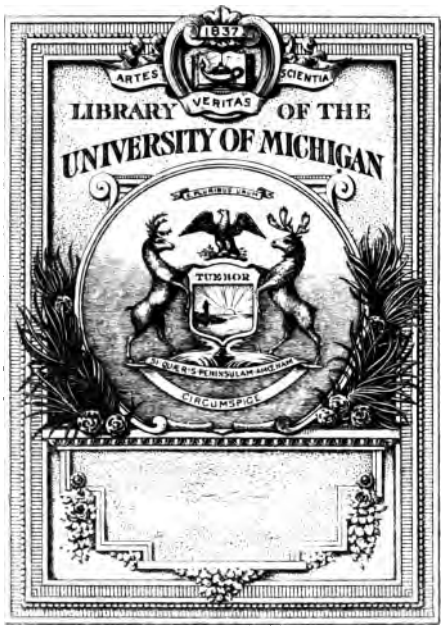
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

11
162
.A52.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE D'AMIENS

Les opinions émises par les auteurs des Mémoires leur sont personnelles et l'Académie n'en est pas responsable.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

D'AMIENS

TOME XLV.

ANNÉE 1898.

AMIENS

IMPRIMERIE YVERT ET TELLIER

—

1899

Lib. Com.
Nijhoff
10-11-28
16253

Sur l'Education de l'Œil et l'Art de voir.

MESSIEURS,

Au lendemain du jour où vous m'aviez fait le grand honneur de me nommer des vôtres, dans mon désir de me hausser au niveau de la tâche qui m'incombe aujourd'hui, j'ai, avant toute chose, consulté les remarquables mémoires de l'Académie d'Amiens. La somme de talent qu'ils renferment et la variété des travaux dont ils font preuve m'ont rendu fort anxieux. Loin de me rassurer, cette étude m'a rempli d'hésitation et, alors que j'y cherchais une inspiration, elle m'a cruellement démontré qu'en vous exprimant leur gratitude, au moment de leur admission parmi vous, mes prédécesseurs avaient si bien usé toutes les formules de reconnaissance qu'il n'en restait plus, pour les derniers venus, que la chimérique ossature.

Soyez assez bons pour me tenir compte de ne pas vous le dire en latin et assez généreux pour agréer, aussi simplement que je vous les offre, mes remerciements sincères. Il m'est doux de me croire des titres à la faveur dont vous m'avez jugé digne, (on admet

sans peine les choses flatteuses) j'en suis d'autant plus touché que vous me les avez révélés.

Si j'en crois la lecture des discours de mes devanciers, aucun d'eux n'a été exempt du sentiment qui m'obsède depuis plusieurs mois ; et si le titre d'académicien leur a dû causer, comme à moi, une heure de satisfaction vive, leur joie, comme la mienne, m'a paru avoir été quelque peu altérée par la perspective de ce discours que la tradition vous oblige à exiger du nouvel élu.

Le choix du sujet laissé à sa discrétion est loin d'apporter un adoucissement à son émoi ou même un secours à sa perplexité : énorme est la latitude à lui laissée, d'autant plus lourde en sera sa responsabilité.

L'indulgence à laquelle on a droit lorsqu'il s'agit d'un travail imposé disparaît devant la thèse à soutenir librement choisie, ce qui tendrait à prouver que la liberté trop grande peut parfois devenir gênante. Le joug a du bon : l'étroitesse de la cage contraint l'oiseau à déployer ses ailes pour prendre son essor et le sonnet doit à la rigueur draconienne de sa règle d'être, sans contredit, la plus haute expression de la langue française.

Mais ce n'est pas de poésie qu'il s'agit en ce moment ; assez tôt, sans doute, entendrai-je parler des méfaits que j'ai pu commettre en son nom et que j'étais, jusqu'ici, à peu près parvenu à cacher. Les vers sont, en ce monde, une des rares faiblesses que l'homme ne pardonne pas complètement à son semblable, et je dois reconnaître qu'ils sont à coup sûr une cause d'entraînement puisque, grâce à eux, me voici, dès l'abord, distrait de mon exposé. J'y reviens au plus vite.

Deux voies se croisaient devant mon embarras : essayer de la compilation. J'y dus renoncer. Il faut un don spécial pour la rendre supportable.

Fara de se, comme on dit en Italie, — c'était bien présomptueux. Une phrase, du reste assez méchante, de M. de la Harpe, eut cependant raison de mes hésitations : « Jean-Jacques, dit-il, dut exceller en écrivant « sur lui-même, s'il est vrai que, *pour bien écrire, il* « *faut être plein de son sujet.* » Séduit par l'assurance de ce dernier membre de phrase, je me mis à penser qu'en vous présentant une série de réflexions à moi familières, j'aurais quelque chance de rendre ma plume moins inhabile et moins gauche.

De là cet essai *sur l'Education de l'œil et l'art de voir.*

Faisant exception à vos habitudes solennelles, permettez-moi, pour traiter ce sujet, un peu aride en lui-même, d'incliner légèrement la forme du discours vers celle de la causerie. J'y serai sinon plus expert, du moins plus à l'aise.

Je suis sans doute né contemplatif car, avant « d'ouvrer d'art, » je me suis, pendant longues années, laissé doucement aller à la béatitude de regarder, d'écouter et d'analyser de mon mieux. J'ai trouvé, par la suite, dans le stock emmagasiné, en même temps qu'une aide fort appréciable dans mes travaux, la satisfaction de bien des instants.

Ce n'est pas qu'il y ait lieu, d'ailleurs, d'en être bien fier car, si je ne me trompe, la Faculté, dans ses classifications, (oh ! chacun à la sienne,) range mes semblables, les contemplatifs, parmi les maniaques abstraits ; je me serais plutôt cru concret, mais n'en suis pas à un adjectif près. Le substantif me reste, il

me suffit — étant surtout de nature à écarter toute présomption de ma part.

Manie ou non, puissent ces réflexions répondre à l'aspiration de quelques-uns et orienter quelques autres dans une voie fertile en jouissances.

Mon travail n'est pas un cours technique ou thérapeutique sur les fonctions ou les déformations de l'organe, — je ne suis pas ophthalmologiste ; ni un traité du contraste simultané des couleurs, — je ne suis pas chimiste et rien n'est à changer à celui que fit Chevreuil il y a cinquante ans. Ce n'est pas non plus un guide de l'artiste, — je ne suis pas Gros-Jean et ne prétends en remontrer à personne.

C'est, plus modestement, une suite de remarques destinées à montrer l'intérêt qu'il est possible de prendre aux choses de la vie, petites ou grandes, ou, si vous le préférez, une introduction à l'art de « Monsieur Tout-le-Monde. »

On passe si fréquemment, sans s'y arrêter, devant des spectacles qu'un mot dit à propos suffirait à éclairer ! Je ne puis, en écrivant ces lignes, m'empêcher de songer et de rendre hommage à l'excellent comte Lepic, un des êtres les mieux organisés que j'aie connus au point de vue artistique. Lorsqu'il vint s'installer à Berck, il y avait dix ans que nous y revenions chaque été. On s'étonna d'abord de sa prédilection pour ce pays nu. Il y fit école cependant en révélant à tous son originalité inaperçue. Je me souviens encore du jour où il nous démontra, à mon frère et à moi, sur une esquisse et devant la nature même, qu'un coup de pinceau horizontal, pourtant bien mince représentait

sur sa toile plus d'un kilomètre de profondeur. Sans lui j'aurais, comme tant d'autres, continué à fréquenter Berck sans en ressentir la réelle impression d'immensité.

L'enseignement par l'œil a, depuis un quart de siècle, fait, non sans succès, des efforts très grands pour faciliter l'étude à l'enfant et lui éviter le surmenage. Les manuels qu'on lui donne, bien supérieurs à ceux de nos premiers ans, sont, pour la plupart, illustrés de nombreuses gravures destinées à impressionner son cerveau par l'intermédiaire de sa rétine.

Je suis loin de blâmer ce procédé, mais est-il bien démontré qu'en facilitant outre mesure la compréhension de l'enfance, on lui rende un service réel ? ne l'accoutume-t-on pas surtout à une certaine paresse de mécanisme ? L'effort disparaît et à tout âge on ne retient bien que ce qu'on a conquis au prix d'un effort. On demande à la mémoire visuelle de l'écolier ce qu'autrefois l'on cherchait à obtenir directement de son intelligence. Celle-ci devient un simple miroir et la glace la mieux polie n'est jamais parvenue à conserver la trace de l'image qu'elle a reflétée.

On se sert de l'œil pour agir sur le cerveau tandis qu'il faudrait, à mon sens, se servir du cerveau pour agir sur l'œil.

Sans doute, à l'école primaire, l'enfant copiera sur des cahiers quadrillés des modèles passés eux-mêmes au carreau, mais il le fera comme il ferait une page d'écriture ; l'esprit n'y sera pour rien, la main seule apprendra à se poser.

Un peu plus tard, pour le brevet élémentaire, il dessinera des objets sur nature et prendra une notion

de la perspective. — C'est parfait. Mais je n'ai jamais vu exercer l'élève à placer lui-même un objet quelconque, un parapluie, par exemple, dans une position donnée, indiquée par un modèle dessiné à l'avance ou mieux encore immobilisé par la photographie; la difficulté de retrouver la pose absolue accoutumerait cependant son œil à l'idée d'ensemble et par là contraindrait son cerveau à une gymnastique excellente. Au lieu de dessiner péniblement avec un crayon, il dessinerait pour ainsi dire d'un seul trait avec la nature même. Ainsi fait la bouquetière avec la fleur et sans pinceau la fleuriste est parfois un maître peintre.

Le dessin donne l'idée des proportions mais, principalement au début, il arrête l'esprit sur une succession de détails ; la main ne peut naturellement les reproduire que l'un après l'autre. Or, c'est l'*ensemble* qu'il faut envisager. Ceci posé, sont-ce bien les procédés de reproduction qu'il faut montrer tout d'abord? n'est-ce pas plutôt le but à atteindre qu'il est important de mettre en lumière ? — encore faut-il que ce but soit clair.

Laissez-moi vous conter une histoire personnelle.

J'étais en seconde lorsque je m'aperçus de mon inaptitude à m'assimiler la géométrie. Le professeur, un homme éminent cependant, était compris des autres élèves. J'obtins de lui des répétitions particulières. Au cours de celles-ci, mon manque de compréhension l'amusait beaucoup et lorsque je lui déclarai ne pas concevoir la nécessité d'une page d'imprimé pour démontrer que deux lignes parallèles ne se rencontreront jamais, alors que d'un simple coup d'œil sur la figure je voyais clairement l'impossibilité de leur

rencontre, il riait volontiers. J'eus beau lui demander de me montrer des exemples d'applications pratiques de la géométrie, jamais il n'eut l'idée de m'emmener, comme un élève de l'école communale, arpenter un champ. Toujours il se contenta de me répondre : « la géométrie est indispensable dans tous les travaux exacts et sert, par exemple, à mesurer la distance de la terre à la lune ! » Grâce à cette explication, juste d'ailleurs, mais qui ne représentait rien de tangible à mon esprit, il me fallut, pour le baccalauréat, apprendre par cœur les quatre premiers livres de la géométrie, travail terriblement indigeste, je vous assure. Ce n'est que plus tard, en voyant un simple garde apprécier la hauteur d'un arbre avec son couteau ouvert à angle droit, que je compris comment la triangulation pouvait servir à donner la mesure d'un point inaccessible.

Depuis cette révélation je me sers des principes de géométrie tout comme un autre et j'ai peine à croire que si l'on m'eût fait cette démonstration terre à terre lorsque j'étais au collège, j'eusse été assez nice pour ne pas la saisir ; mais on ne m'avait parlé que de la lune et la lune ne m'avait rien représenté.

Tout au contraire, le jour où l'éminent artiste que j'ai nommé tout à l'heure me fit comprendre que les surfaces horizontales, en réfléchissant le ciel, participaient de la couleur de celui-ci, comme le ferait un miroir, tandis que les surfaces perpendiculaires n'absorbaient que les couches d'air successivement interposées avec un léger reflet des objets les plus proches, il m'ouvrit les yeux pour toujours en me faisant, si j'ose dire, toucher du doigt la théorie du tout dans tout.

Et puisque me voici de retour à la question, malgré ces hors-d'œuvre confinant en réalité de très près à mon sujet, passez-moi une hardiesse de figure et laissez-moi dire que l'art de regarder est l'habitude de penser avec son œil et de voir à l'aide de sa pensée.

De même que celle-ci procède à chaque instant par induction ou par déduction, l'œil doit se façonner à ne pas contempler l'objet le plus ordinaire sans en tirer immédiatement les conséquences ou en rechercher les origines.

Ainsi définie avec des mots, le seul outil qui soit à ma disposition aujourd'hui, la proposition paraît formidable. Il n'en est rien.

On a, par exemple, devant soi les grandes avenues du boulevard ; on s'aperçoit tout à coup que la ligne d'arbres, jusque-là crue parallèle, paraît se rétrécir au fur et à mesure qu'elle s'éloigne. Origine : effet ou erreur d'optique, comme il vous plaira, produit par la perspective. Conséquence : si, dans le dessin d'un parc, on voulait, trompant l'œil, exagérer la distance réelle d'un point de vue, on le reculerait factice ment en l'encadrant au fond d'une ligne d'arbres allant légèrement en se rétrécissant du côté opposé au spectateur.

Dans la campagne le lointain vous semble plus clair que d'habitude. Pourquoi ? C'est que vous êtes sorti à l'heure précise où l'ombre, s'allongeant sous le jour tombant, a justement envahi les premiers plans ; leur aspect plus sévère rend les derniers plus gais, plus riants, plus clairs. Conséquence : tout est relatif en coloris. C'est la valeur de la masse la plus rapprochée de l'observateur qui sert de point de départ à la gamme des tonalités qui va s'affaiblissant au fur et à mesure qu'elle s'éloigne.

Du jour où l'on s'aperçoit qu'une colline, bleuâtre à distance, est, si l'on s'en rapproche, exactement de la même couleur que le monticule d'où l'on était placé pour la voir, on se sera rendu compte que l'interposition des couches d'air en est seule cause. Et si, le lendemain après la pluie, on voit la même colline comme estompée à travers un voile grisâtre et opaque, faisant de vains efforts pour franchir la résistance des nuages alourdis, on aura, sur nature, constaté le phénomène d'une atmosphère basse dont on a maintes fois déjà entendu parler sans que les mots aient peut-être jusque-là représenté une idée bien nette à l'imagination.

Ce sont choses, me dira-t-on, que chacun arrive à connaître. J'en suis d'accord, mais le plus tôt me semble le meilleur. La contemplation de demain, en s'appuyant sur le fait acquis hier, sera plus fructueuse encore ; et de même que la puissance de vision, chez le marin, s'accroît sous l'influence de l'étendue, la continuité de la tension intellectuelle, chez l'observateur, tout en élargissant à cause de leurs ramifications infinies le cercle de ses connaissances, lui rendra familière la relation des tons et lui donnera, avec le sentiment des valeurs, la justesse de l'œil qui, c'est ma conviction profonde, implique toujours la justesse de l'esprit et la rectitude du jugement.

D'ailleurs, ce travail de l'œil, dont j'essaie si péniblement d'expliquer le mécanisme, les moins attentifs s'en servent tous les jours sans s'en apercevoir, exactement comme M. Jourdain faisait de la prose. Qui de nous ne s'est pas étonné de la taille inusitée d'une personne connue, rencontrée au hasard de la promenade, et ne s'est pas rendu compte dans le

même instant que cette illusion était simplement due à la rayure verticale de sa robe.

Dans un ordre plus général, tous les mouvements coordonnés n'exigent-ils pas le contrôle de la vue et de la volonté? Assurément. Mais ce concours devient d'autant moins appréciable que l'exercice en est plus fréquemment répété. Dans la lecture, par exemple, qui est, à bien réfléchir, une des opérations les plus complexes, l'œil parvient à embrasser si vite le groupement des lettres en syllabes et des syllabes en mots que le travail de la pensée, inséparable pourtant de celui de la vue, disparaît presque totalement. Cette aisance donnée par la pratique est encore plus frappante au piano où pendant que l'œil déchiffre les notes, que l'esprit suppute les intervalles, la main exercée obéit mécaniquement sans paraître guidée par le regard.

Lorsqu'on y pense, les choses les plus simples sont le résultat de l'éducation : pour marcher, l'enfant doit apprendre. Il n'a pas de lui-même conscience de la direction prise par ses membres et son œil lui rend ses premiers services au moment où il fait ses premiers pas. Il est remarquable, en effet, que les petits aveugles de naissance sont, à cet égard, bien autrement tardifs que leurs frères aux yeux éveillés.

C'est même en considérant combien l'ataxique, par la perte de la coordination du mouvement, se rapprochait de l'enfant qui vient de naître au point de vue la locomotion que le docteur Frænckel eut l'idée d'une gymnastique particulière ayant pour but de reprendre entièrement à nouveau l'éducation des membres devenus inutile et d'élever ainsi, grâce

à l'examen raisonné, contrôlé et surtout dirigé par la vue, des cellules médullaires nouvelles à côté et en remplacement des cases correspondantes atrophiées.

L'analogie existant entre le système de Frænckel et la théorie que j'expose m'a donné à penser qu'en exerçant avec esprit de suite notre nerf optique nous élevions innocemment, sans nous en douter, nous aussi, une cellule spéciale et très susceptible de développement.

Je ne viens pas dire qu'il soit possible de retirer de cet élevage deux mille livres de rente comme de celui des lapins dont on s'est tant entretenu avant qu'il ne soit devenu malséant d'en parler, mais j'affirme qu'il est fort aisé d'en obtenir des joies qui, pour être moins matérielles n'en sont pas moins vives — quand ce ne serait que le plaisir de voir et de sentir d'une manière personnelle, affranchie de la routine ainsi que des opinions et des réputations toutes faites.

Je n'en veux pour preuve que le mépris avec lequel on affecte de traiter nos pays du Nord. J'admets leur infériorité au point de vue de la température en hiver et de la lumière en toute saison, mais la façon dont on apprécie nos pays plats, que l'on écrase sous la majesté des Alpes et des Pyrénées, est trop absolue. Ils ont leur attrait. Si la montagne est plus pittoresque, elle est menaçante et ne revêt pas un aspect engageant. Ses parois emprisonnent si bien la vue que l'homme cédant à ses aspirations, dès qu'il se trouve au pied du Mont Blanc, n'a que la préoccupation de l'escalader pour chercher des horizons plus vastes. Dans la plaine, sans s'exposer aux dangers d'une ascension, l'œil se complaît dans l'immensité tranquille qui fait le charme si particulier des paysages hollandais.

Si le ciel de la Suisse est bleu, il l'est implacablement, durement, d'un bleu de Prusse immuable qui fait apprécier davantage au retour les tons gris mais fins et changeants de notre vieille Picardie. Au pays du vin, l'air est quelquefois si fluide, si immobile et si rare ; par certaines journées, il enrobe si peu les contours qu'il parvient à faire perdre la notion de la distance et à donner une impression de sécheresse au cœur que nous n'éprouvons pas sous les pommiers en fleurs de nos entours dont les pieds sont baignés par la rosée journalière presque inconnue là-bas.

Chaque pays a ses beautés ; il ne s'agit que de les chercher pour les voir et point n'est besoin d'être pour cela peintre, architecte, écrivain ou sculpteur.

Le simple curieux, une fois engagé dans cette voie, sans autre préoccupation au début que celle de se satisfaire lui-même en viendra fatalement à envisager toute chose à un point de vue artistique et son esprit rendu plus agile, en se spécialisant dans une branche quelconque, fera de lui un dilettante. N'en disons pas de mal comme il est de mode aujourd'hui. Le dilettantisme a du bon, car il n'est au fond que la tendance au perfectionnement qui conduit directement à l'art en lui servant de transition et d'apprentissage.

Pour accoutumer l'œil à regarder avec fruit il est nécessaire de l'exercer à ne se laisser impressionner, tout d'abord, que par les grandes lignes d'un ensemble, telles que les différents plans d'un paysage ou la silhouette d'une personne qui passe, sans s'occuper des détails du terrain ni de l'expression de la figure ; de même on s'abstrait des arabesques de l'orchestration pour saisir le chant ou la mélodie du compositeur.

C'est seulement après cette quasi ébauche du regard qu'il convient de faire la sélection des détails qui importent au sujet, car à les retenir tous il ne faut pas songer. Un peu de pratique rend ce choix si rapide qu'il se fait machinalement. Les détails importants sont ceux qui concourent à la caractéristique du sujet : ceux qui, par exemple, ajoutent à la mélancolie du paysage, s'il s'agit d'une impression triste, ou à la fièvre du regard si l'angoisse est la dominante de l'expression d'un visage entrevu.

Une épreuve photographique de la main, obtenue à l'aide des fameux rayons X, donne une assez juste impression de ce qu'il faut retrancher ou adoucir, retenir ou éliminer à première vue dans l'ensemble qui frappe le regard. La chair, en apparaissant seulement à l'état d'enveloppe à demi-transparente, évoque une idée suffisante de la forme générale. Le squelette, en se détachant nettement du flou de la masse, montre le degré de relation nécessaire entre l'accessoire et le principal, c'est-à-dire entre la chair ou le muscle, secondaires par rapport à la charpente et l'os indispensable à la structure.

La photographie m'offre encore un autre point de comparaison : deux épreuves d'un même site prises, l'une directement sur nature, l'autre sur un dessin qui l'aurait fidèlement interprété, donneraient aussi fort justement l'idée de la somme des sacrifices que l'Art est obligé de demander à la réalité. Leur examen comparatif démontrerait en outre, comment de la simplification de l'artiste naît le charme durable qui suscite le désir de chercher au-delà, tandis que, du fouillis de la photographie, se dégage à la longue comme un senti-

ment de lassitude. Le charme du souvenir peut la revêtir d'une mélancolie rétrospective mais non la rendre suggestive par elle-même.

Le cinématographe, lui, ne laisse pas à la fatigue le temps de se produire, mais il est bon de noter qu'en reconstituant la nature, saisie dans une rapide succession de mouvements, il fait disparaître en même temps ou plutôt il escamote presque toute la partie morte de la scène. Il en reste juste assez pour que le spectateur sache où elle se passe ; son attention est attirée uniquement sur la partie animée, bêtes ou gens. C'est l'important, le reste s'évanouit ou à peu près, montrant ainsi que le procédé lui-même est contraint au sacrifice. L'œil doit suivre son exemple et ne retenir des choses que l'essentiel, j'allais dire l'essence.

En émondant chaque spectacle d'un fatras inutile, les grandes lignes qui en sont l'armature prennent un relief plus considérable tout en laissant entière l'impression d'ensemble, seule désirable, car d'elle seule naît l'émotion qui pénètre.

C'est que si la matière n'a pas d'âme, l'ensemble formé par l'agglomération et le voisinage de ses parties acquiert une vie propre. Un souffle irréel les enveloppe d'une atmosphère évanescente, qu'il est déjà très hardi d'effleurer de la pensée et qui se dérobe au tact brutal de l'être humain.

De même que la combinaison de deux corps simples forme un élément composé si distinct des deux autres qu'il paraît sans lien d'origine avec ses auteurs, les objets inertes s'éveillant au contact l'un de l'autre, semblent engendrer tout un monde insoupçonné. On

dirait qu'à l'exemple des êtres animés, par suite de leur réunion fortuite ou raisonnée, ils procréent des milliers et des milliers d'atômes invisibles qui se multiplient avec une rapidité folle, prompts comme l'éclair, impalpables comme un parfum et qui, pour remercier la matière de les avoir mis au jour, relient ses parties, les enserrent, les enveloppent, les noient dans une ambiance idéale qu'à défaut de mot pour la désigner on a vaguement appelé la poésie des choses.

Et celles-ci, pareilles ou contraires, qu'il s'agisse de montagnes, d'arbres, de maisons, de meubles ou de personnes, prennent, par leur réunion, leur cohésion ou leur juxtaposition, une harmonie ou une discordance telle que ce ne sont plus les montagnes, les meubles, les maisons ou les personnes que l'on perçoit, mais l'ensemble issu de leur agrégation ; il s'en exhale un je ne sais quoi, laid ou joli, affreux ou superbe qui, comme en proie à une vibration surnaturelle, se met à évoluer dans le milieu où il est né, et d'où il s'évanouira bien vite si vous désagrégez les éléments qui le constituent.

Ne me traitez pas trop vite de visionnaire. Dans un ordre d'idées journalières, c'est une impression très banale que celle qui vous fait dire, en entrant dans deux salons différents : ici l'on cause, ici l'on s'ennuie. Ce sont cependant à peu près partout les mêmes éternels fauteuils, tables ou canapés ; mais, par similitude ou par contraste, le rapprochement leur a donné la vie puisqu'ils expriment un sentiment, triste ou joyeux.

La nature est une enchanteresse merveilleuse ; tout ce qui vient d'elle, tout ce qu'elle a disposé prend, je le

répète, une harmonie; et non-seulement par son ensemble, mais encore par suite du grand espace embrassé d'un seul coup par la vue: ses différents aspects lui doivent leur unité. Il est bien rare, par exemple, qu'elle nous présente une montagne élevée au milieu d'une plaine nue, et lorsque celle-ci s'y trouve par hasard, les courbes qui, en s'infléchissant, la rattachent et la fixent au sol sur une longue étendue, rassurent, par leur impression de solidité, l'œil momentanément inquiet.

C'est par grands plans que la nature donne sa touche aux paysages. Le soleil, en échauffant chaque jour, à la même heure, les mêmes sites exposés aux mêmes rayons, éclaire d'une même lumière tout un côté d'immensité. La vapeur, en s'élevant, les enveloppe d'une gaze impondérable, les fond, les amalgame, les unifie dans l'ensemble et relie la plaine au côteau, le côteau au contrefort, le contrefort à la montagne. L'exposition du midi prend un aspect gai tandis que celle du nord reste sévère, mais l'étendue que le jour anime est telle, la multiplication des couches d'air qui la voilent de leur transparence est si grande que la transition de ces deux effets s'y fond sans brusquerie, à ce point que l'œuvre de l'homme elle-même reste dans le cadre sans y détoner.

Pour les frustes cabanes qui la peuplent, cela est naturel : la plupart sont construites, avec les matériaux qui les avoisinent. Quant aux habitations luxueuses, érigées çà et là par accident et qui viennent trancher sur la tonalité du milieu, tout en servant, par leur note éclatante, de repoussoir dans le tableau, elles finissent elles-mêmes par prendre l'air des choses qui

les environnent et par s'y harmoniser, comme si une affinité, impossible à définir, surgissant de l'ensemble, les forçait à rentrer dans l'atmosphère générale — à la condition toutefois que l'homme, malfaisant par instinct, ne livre pas trop fréquemment la façade de sa maison à la cruauté du gratteur de pierre qui, sous prétexte de la rajeunir, lui enlève sa fleur de poésie acquise à l'injure du temps.

Nous touchons ici au revers de la médaille dont je n'ai montré que la face : la science acquise donnera quelquefois des regrets ; elle rendra visible des défauts à côté desquels on serait passé sans en faire la remarque. Qu'il me soit permis d'ajouter que ces méfaits dont on pourra souffrir seront presque toujours issus de main d'homme. La consolation de l'observateur sera précisément de se sentir l'expérience nécessaire pour les éviter.

Malheureusement, sous prétexte que nous avons tous des yeux, il nous est difficile d'admettre que nous ne savons pas regarder.

Les Anglais, dont nous rions volontiers lorsque nous voyons leurs caravanes passer Coock en tête, galopant à travers nos musées, s'ils ont le travers de s'en rapporter exclusivement à l'opinion du *speaker* qui leur fait l'explication des tableaux, n'ont pas du moins la prétention de s'ériger en juges d'un art qu'ils reconnaissent implicitement n'être parvenu jusqu'à eux que par oui-dire.

Je me suis souvent demandé si, entre cette prétention de savoir, qui est en matière d'art, notre caractéristique à nous, Français, et cet abandon de son propre jugement remis entre les mains d'une compagnie *patented*,

spécial à la nation anglaise, il n'y aurait pas un juste milieu à garder, une direction particulière à donner.

On y arrive en littérature, et, depuis quelques années déjà, on a inauguré, dans certains théâtres, des conférences explicatives de la pièce qui va être représentée. Nous venons d'en avoir un exemple remarquable à Amiens même où à propos de Cyrano de Bergerac, M. Bernardin nous a pendant une heure tenu sous le charme de sa parole si impeccable de forme et si riche d'expressions.

Pour la peinture, on vend bien à la porte des nombreux « Salons » de Paris, des comptes rendus avec plans ; mais ils sont plutôt conçus dans le but d'épargner aux jambes des visiteurs une fatigue exagérée que dans celui d'exalter leur sens esthétique.

En ce qui regarde les artistes contemporains auxquels on n'a guère le droit de toucher, leur vie durant, qu'avec des fleurs, la critique, dans un lieu public, serait, j'en conviens, chose fort délicate. Mais nos galeries sont remplies des œuvres de maîtres passés à la postérité et je crois qu'on pourrait obtenir un résultat plus grand des dépenses que l'on fait, et avec raison, pour nos musées, si, à certains jours en province, à certaines heures à Paris, un homme de savoir, conservateur ou artiste adjoint, était chargé de faire, suivant un roulement, l'historique, la critique ou l'éloge des œuvres renfermées dans nos palais. Il donnerait à la foule, avec l'analyse succincte du sujet, les raisons qui l'ont fait traiter de telle manière. Il dirait pourquoi l'artiste en l'interprétant de telle façon a cru devoir en sacrifier certaines parties dans l'intérêt d'un point dominant et tâcherait enfin de montrer s'il y a ou non réussi.

On obtiendrait ainsi de réels progrès dans l'éducation artistique de la masse, à la condition, bien entendu, de ne pas se contenter, comme MM. Coock et Lubin, de faire simplement remarquer que le héros tourne la tête à gauche ou porte le poids du corps sur la jambe droite.

Je voudrais voir, dans les villes, jusqu'aux écoles primaires profiter de ces leçons de choses, car, n'en déplaise à certains mentors effrayés à l'idée de conduire leurs enfants devant des académies, — naturellement peu vêtues, — il vaudrait mieux pour ceux-ci faire l'apprentissage du nu, presque toujours chaste dans un musée, sous l'œil et grâce à la parole des maîtres, que dans les journaux à images, appendus aux vitrines, avec légendes trop explicites.

Non pas que je voie dans mon rêve tous nos petits français, aujourd'hui costumés en marins, déguisés dans l'avenir en artistes. Le remède serait pire que le mal. Mais je voudrais voir démesurément s'accroître le nombre des gens susceptibles d'avoir, par eux-mêmes, une opinion raisonnée des choses de l'art. La conscience du savoir acquis chasse le doute et devient la meilleure conseillère de l'admiration.

N'admire pas qui veut ! L'admiration est une qualité rare, indice d'une nature généreuse. Admirer c'est se laisser aller, devant témoin, au plaisir d'être ému ; c'est livrer à l'indifférent une parcelle de soi-même. La peur de se tromper ou la crainte du ridicule ferme le cœur de l'ignorant.

On se prive ainsi de contentements infinis : du tableau ou de la statuette qui vous ont tenté, comme du meuble ancien couvert de poussière, entr'aperçu derrière la vitre

de l'antiquaire, à moitié caché dans la pénombre savante qui en double le prix.

Ah ! les vieux bibelots. Avez-vous remarqué combien ils se familiarisent dans nos intérieurs où ils apportent les effluves du passé et où ils renaissent à l'existence dès qu'ils sont débarrassés de leur linceul de duvet poudreux? Ils semblent reprendre alors une vie d'ancêtres et, graves au milieu d'une lignée d'articles de Paris plus brillants mais moins robustes, ils racontent à leurs descendants abâtardis comment la vicissitude des temps engendra les malheurs dont ils ont souffert car, dans nos habitations tout au moins, ils causent entre eux, les antiques bahuts, n'en doutez pas, et ceux qui les aiment connaissent leur langage : ils parlent à l'âme.

Pour s'en convaincre, il suffit, hélas ! de jeter un regard sur leurs frères moins fortunés, échoués dans les rez-de-chaussée de nos musées froids. Est ce la solennité du lieu qui les rend muets et les écrase ? Je ne le crois pas, ils en ont vu bien d'autres ; mais les éléments modernes sont soigneusement écartés de leur voisinage. La jeunesse leur manque. Les vieillards entre eux sont peu enclins à la causerie. L'agitation familiale dans laquelle ils ont vécu jadis leur fait défaut. Ils se renfrognent et ils se murent dans leurs niches, les vieux patriarches.

Celui qui les connaît leur ouvre l'accès du foyer. Il ne se contente pas de leur octroyer un acte de naissance plus ou moins authentique. Il sait leurs besoins et va au devant de leurs désirs : un peu d'encaustique (pas trop) et des égards (beaucoup). Ils retrouvent alors, dans un cadre qui évoque leurs souvenirs, ce dont ils sont le plus touchés : avec la chaleur de l'âtre le regard attendri de la maîtresse du lieu.

Et puisque cette incidente, plus ou moins voulue, me conduit à vous, Mesdames, laissez-moi vous dire quelle place vous pourriez occuper, si vous le vouliez, dans le domaine artistique.

La femme, n'en déplaise au sexe dont j'ai l'honneur de faire partie, est, grâce à son extrême sensibilité, un être merveilleusement organisé pour la compréhension des infinies délicatesses dont est composé cet inexprimable ensemble qui est tout l'Art. Que dis-je, pour la compréhension ? pour l'assimilation serait plus exact car, moins créatrice par suite de l'étroitesse du rayon dans lequel elle se meut, elle est une incroyable assimilatrice et c'est avec une étonnante facilité qu'elle fait siennes toutes choses.

A peine les a-t-elle touchées qu'avec une promptitude stupéfiante, due à sa native intuition, elle les pénètre, les tourne, retourne, transforme et ses notions vagues deviennent presque aussitôt des connaissances réelles.

La transformation n'est qu'un jeu pour elle ; c'est presque une transsubstantiation. Là où il faudrait dix ans à son conjoint pour se dégrossir, moins d'une année de luxe, de far-niente et de paresse intelligente lui suffira pour s'inventer une instruction, châtier ses manières, refaire son éducation et jusqu'à son épiderme.

Bien autrement que l'homme elle sait s'acharner au travail, au travail qui lui plaît : c'est sa force. La fixité de l'idée vers la réalisation du moindre souhait, en devenant chez elle une obsession, lui donne, dans le cercle où elle entre en action, un ressort inconnu à l'autre partie du genre humain. La tension de son esprit, vers ce qu'elle désire, crée une sorte d'hypnotisme, dégage un fluide qui rapproche, fond, attire tout ce à quoi elle veut atteindre.

Du jour où, affranchies de certaines appréhensions, les femmes voudront sérieusement s'adonner à l'art, — et elles commencent à vouloir, — elles pénétreront aisément dans l'arche sainte dont les abords ne sont pas tout-à-fait aussi mystérieux que l'a prétendu une concurrence peut-être intéressée. Deux causes toutes petites, mais de celles qui produisent de grands effets, les y ont admirablement prédisposées :

Le besoin de se parer et l'habitude de se comparer.

Ces deux facteurs ont hyperesthésié chez elles la faculté de se rendre compte. Sous ce rapport, l'œil de la moins coquette est plus avancé dans l'art de voir que celui de l'immense majorité des hommes.

Il s'agit là, me dira-t-on, d'un art bien primaire. — Soit. Mais c'est déjà celui d'un œil qui ne se contente pas à première vue. Il arrivera tout-à-l'heure au désir du mieux ; il s'adonnera demain à la recherche du beau pour parvenir enfin à l'éclectisme nécessaire.

Oui, nécessaire : l'Art n'est pas seulement répandu dans la Nature ou enfermé dans les Musées. Il n'est pas non plus breveté s. g. d. g. ni resserré dans un cycle gardé par des dragons fabuleux ou des bipèdes en bérets. Il est partout, il est dans tout.

Aussi bien, Mesdames, dans l'arrangement des rubans qui flottent à vos chapeaux que dans l'inspiration poétique du livre qui vous laisse rêveuses. Ce n'est pas le même art, il est autre, voilà tout, mais il est. Il est dans la coupe de vos souliers mignons, dans l'étoffe dont vos rideaux sont drapés, dans la forme de la voiture qui vous emporte, dans l'ordonnance du vestibule où vous entrez comme dans le chant qui vous touche, dans les accords qui vous caressent ou dans

l'harmonie qui vous trouble ; il éclate dans la disposition de l'étalage qui vous arrête, dans la monture des bijoux que vous y regardez, dans les plis du velours de votre robe comme dans la grâce avec laquelle vous la portez. En piquant une fleur de lotus bleu dans l'or très doux de sa chevelure pâle, Ève, au Paradis terrestre l'inventa.

Et de même que c'est de vous qu'il est né, c'est pour vous qu'il a été créé.

C'est pour vous rendre plus désirables que les usines fument ; pour amortir les cahots sous les roues de vos équipages, que le métal étiré s'est fait ressort ou coussin. C'est en votre honneur qu'un Phidias inconnu a sculpté la Venus de Milo et que Léonard de Vinci a peint la Joconde, l'éternelle énigme.

Je ne fais point ici de madrigal, j'expose, ou plutôt j'esquisse seulement, car il me faudrait des pages, j'esquisse un enchaînement des faits.

Né de vous, par vous et pour vous, l'Art est déjà en vous-même : de quelques fleurs des champs vous ferez un bouquet charmant, tandis que vos maris ou vos frères, des orchidées les plus fraîches, n'obtiendront qu'un paquet informe. Et parce que de ces fleurs isolées, néant avant que vos doigts ne les aient réunies, vous savez faire un tout dont la forme s'harmonise avec celle de la plante, dont les couleurs s'avivent l'une par l'autre -- tout naïvement pour cela — vous êtes marquées du sceau qui distingue les êtres destinés à la conception des choses artistiques. Et elles sont loin, bien loin d'être incompatibles avec le rôle que vous avez à remplir dans la Société.

Chacun a son lot ici-bas et le vôtre est de « filer la laine » disaient nos pères. — « Nos pères avaient grand'raison, » pourrez-vous répondre aux esprits chagrins qui se prévalent, en vieillissant, des anciens dictons pour reprocher sa verdeur à la jeunesse ; « mais « pour filer la laine, il n'est pas mauvais d'en savoir « assortir les tons ; vous-mêmes, prudents conseilleurs, « ne vous contenteriez plus, sans doute, du coloris « heurté des tapisseries de votre enfance. »

Puis, quand vous aurez dorloté ces ancêtres grognons et chéris, dans des intérieurs plus riants, où le tapissier ne règnera plus en maître avec sa confection quelconque remplacée par votre goût épuré, ils s'endormiront d'un meilleur somme appuyés sur le coussin mollet, orné de pavots clairs peints ou brodés de vos mains ; et quand, au réveil, ils entameront la causerie — le seul plaisir qui leur reste, — ils seront tout surpris de voir leurs filles ou leurs brus prendre un intérêt à leurs dires et leur donner la réplique au lieu de s'éclipser pour causer banalement entre elles.

Ne vous laissez pas insinuer que l'Art est l'ennemi du foyer domestique : affirmez avec assurance qu'en parant l'habitation, en raffinant son confort, en la rendant agréable à la vue et engageante au repos, vous y retenez vos époux et vos fils ; rappelez qu'au temps de Périclès les Grecs, qui s'y connaissaient, ornaient le gynécée des objets les plus rares. « Ils « pensaient, ajouterez-vous, que la beauté était heureu- « sement contagieuse et ils entouraient de statues « admirables les enfants dès leur premier âge, ainsi « que les mères nourrices, dans leur désir pieux d'em- « bellir leur progéniture. »

J'ignore si les Athéniens exagéraient l'influence des objets extérieurs sur la plastique de leurs descendants, mais je suis certain que les connaissances artistiques acquises par les mères profitaient directement aux enfants et à la famille.

Et cet ordre d'idées très saines m'autorise à vous dire : Portez vos regards autour de vous, à droite, à gauche, plus loin, plus près, plus haut surtout. Vous avez le loisir et l'inclination, laissez-vous séduire par la curiosité ; elle n'est point un défaut lorsqu'elle tend vers les hauteurs et l'esprit initié s'élève et plane au-dessus des considérations mesquines.

Dans tout discours, il faut, dit-on, conclure. Est-ce aussi nécessaire qu'on se plaît à le dire ? Permettez-moi de ne pas répondre ; je pourrais être tenté d'insinuer qu'il suffirait de faire penser. L'habitude que nous avons, chez nous, de recevoir dès l'enfance, en même temps que l'exposé d'une question, sa solution toute faite, « congruente » aux origines de l'orateur ou « adéquate » à sa sentimentalité, rend fatalement à la longue les esprits indolents. Ne serait-il pas temps bientôt de laisser à chacun le soin de tirer de la question posée une conclusion conforme à son tempérament ? Nous y gagnerions peut-être de faire enfin surgir la flore d'indépendance et d'originalité si rare dans le jugement humain.

N'est-elle donc pas désirable cette saveur particulière à l'esquisse et au croquis qui donne à chacun le droit de les achever selon sa propre poésie ou sa tendance intime — Dieu, table ou cuvette, a dit Lafontaine.

Mais je suis homme de tradition et sais me con-

former aux usages. Je vais donc vous présenter quelques observations en forme de conclusion.

Jamais à aucune époque, l'instruction de l'œil et la maturation du jugement n'ont été rendues aussi faciles. Elles viennent à nous d'elles-mêmes. La vapeur, l'électricité, l'air comprimé ont créé la force qui a engendré la vitesse. A celle-ci nous devons le déplacement continuel des êtres avec le renouvellement incessant des choses. Et comme je le disais dernièrement dans une autre enceinte, la jeunesse d'aujourd'hui parvient, sans autre effort que celui de la vue, à des connaissances auxquelles n'atteignait pas toujours l'âge mur d'autrefois.

Elle y parvient sans effort. Que sera-ce lorsqu'elle voudra dépasser les niveaux qu'on ne peut franchir sans peine ? Il serait téméraire de vaticiner sur ce point. Cela dépend trop évidemment des dispositions naturelles du sujet. Mais on peut le dire hardiment en thèse générale : au fur et à mesure que l'adepte s'initie, son champ d'investigation s'élargit et, — de même qu'au travers d'un microscope la goutte d'eau s'anime — tout un univers ignoré s'éveille autour de lui.

Insensiblement chez celui dont le regard s'instruit de toute chose au passage, la façon de penser, de juger se forme et se modifie. Elle devient rapide et comme intuitive ; son sens de perception s'aiguise et pour quelques-uns se dédouble. *Il* devient deux : enraciné au sol dont il tire sa force, l'*un* reste chair aux pieds d'argile, tandis que l'*autre*, — cet autre de Xavier de Maistre. — s'extériorise, s'évade et suit sa route fantaisiste ou utilitaire.

Et peu à peu, Voyant éveillé, sans prendre presque la peine de regarder, il s'abstrait, il pressent, il sait. Il sait non plus seulement quelle est la nature de l'objet qui frappe son regard, mais le sens de la scène qui se joue devant lui ; il saisit comme au vol la mimique des gens qu'il effleure et, sans s'arrêter aux détails accessoires des traits matériels de la figure, pénètre, par intuition la pensée fugitive que reflète ou que cache un visage.

L'esprit d'analyse, en se développant chez ceux qui savent profiter des accidents de la vie, prend une amplitude de compréhension si extraordinaire qu'elle peut même arriver, par une excessive culture, jusqu'à l'illusion de la réalité dans l'irréel pour les uns, jusqu'à la quasi-divination pour les autres.

Certains écrivains, par exemple, et non des moindres, en raffinant à l'extrême leurs facultés natives, en sont parvenus de très bonne foi à voir (c'est à dessein que j'emploie ce mot) à voir les voyelles se répercuter en eux-mêmes avec les couleurs de l'écharpe d'iris : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge. On peut sourire, mais lorsqu'un homme comme Flaubert nous révèle qu'en écrivant la première page de Salâmmbo il peignait en pourpre et voyait rouges les faubourgs de Megara dans la description desquels il multipliait la voyelle *a* qui lui produisait cette fantasmagorie, je me demande si ce n'est pas nous qui manquons d'un entraînement suffisant, et si, en aiguillant notre esprit dans cette direction, nous n'arriverions pas, nous aussi, à ressentir cette impression hors nature.

Faut-il, à première vue, arguer d'imposture, les phénomènes qui ne s'expliquent pas sans étude ? A ce

compte, l'apparition de l'image colorée produite par le prisme serait un fait extraordinaire pour la masse ; et le rayon lumineux, incolore avant d'avoir traversé le cristal triangulaire où il se décompose, en apparaissant sous son aspect d'arc-en-ciel aux nuances infinies, ferait crier au miracle.

On admet sans difficulté l'éducation comme la transformatrice par excellence des sentiments. Pourquoi donc l'intelligence cultivée n'agirait-elle pas comme un prisme décomposant les sensations au passage, pour les projeter au dehors différentes, transfigurées, surnaturelles.

Le surnaturel de la veille est quelquefois si proche de l'évidence du lendemain !

Il m'est impossible de ne pas songer qu'il y a deux siècles on eût, sans discussion, brûlé l'inventeur proposant de faire entendre une voix chère cinquante ans après sa mort et que le phonographe d'Edison n'est plus aujourd'hui qu'un jouet d'enfant.

Je ne puis m'empêcher de penser que les phénomènes de la catalepsie, en produisant la raideur cadavérique et, à la volonté de l'hypnotiseur, l'insensibilité totale ou partielle, auraient suffi jadis à le mener en place de Grève, et qu'ils ne sont plus aujourd'hui qu'une attraction usée, éveillant à peine la curiosité dans les baraques de la foire.

La suggestion, elle-même, est un fait scientifiquement acquis et seule sa généralisation, ainsi que le degré de libre arbitre qu'elle laisse au patient, reste en litige entre l'Ecole de la Salpétrière et celle de Nancy — qui l'emploie même avec succès comme moyen curatif de mauvaises habitudes : Avis aux fumeurs invétérés.

Me voici encore une fois revenu, par la force des choses sur le terrain de la science, médicale. Je lui en fais mes excuses, mais il est bien difficile de ne pas la rencontrer au détour de toutes les questions soulevées par les découvertes modernes. Elle les suit avec passion, les devance parfois, en profite toujours au point de vue expérimental. D'un autre côté l'étude de la douleur et des troubles qu'entraîne le surmenage, l'influence du système nerveux sur l'activité cérébrale et la sensibilité, qui, en fait, nous occupent aujourd'hui, ont conduit l'élite du corps médical à l'observation scientifique et à l'analyse de plus en plus rigoureuse des sensations et même des sentiments. Elle se préoccupe chaque jour davantage de la psychologie de ses clients, si bien qu'à propos du remarquable livre du docteur Maurice de Fleury, « *introduction à la médecine de l'esprit,* » on a pu récemment écrire — en très bonne part du reste. — « que la Faculté ouvrirait bientôt, sans doute, une clinique d'âmes. »

Pour moi, et bien qu'il ne lui importe guère, je l'admire dans cette voie : en soignant le fourreau on avait peut-être quelque peu négligé la lame. La spontanéité de l'admiration me fera pardonner, je l'espère, un semblant de prétention plus apparent que réel ; je prie, au surplus, celui de nos collègues qui vous a si magistralement entretenu l'an dernier des rapports de l'art avec la science, d'être mon avocat auprès de la docte Compagnie.

Mieux que personne elle sait, d'ailleurs, comment l'extrême recherche du sujet entraîne à l'étude minutieuse de tous ses composés ; elle-même nous enseigne combien le travail de l'esprit modifie et amplifie les

facultés natives et jusqu'aux impressions bizarres, perçues par les sens, dont je vous entretenais tout à l'heure à propos de Flaubert.

Sans doute, et c'est peut-être un bien, tout le monde n'est pas susceptible d'atteindre à une pareille subtilité de sensation, mais chacun peut, dans une certaine mesure, augmenter infiniment sa faculté de perception des choses extérieures.

A ce sujet, il est instructif de lire l'étude du docteur Toudouze sur Zola. En dehors de la question qui nous occupe, sa lecture sera pour beaucoup une révélation utile de l'état de la science au point de vue médico-psychologique, et pour tous un enseignement.

Analysant un à un les cinq sens de son patient, le docteur Toudouze examine et décrit la myopie invétérée de Zola. Elle n'a cependant nui en aucune façon à la netteté de ses vues d'ensemble, aussi précises que ses descriptions de détail, aussi lumineuses dans leur genre que les paysages ensoleillés de Daudet, cet autre myope célèbre dont, hélas, la littérature porte le deuil récent.

L'exercice de l'observation et l'habitude de la comparaison, l'effort cérébral, en un mot, a développé chez eux la finesse du sens de la vue et celle-ci s'est substituée à la vision elle-même au fur et à mesure qu'elle s'affaiblissait.

Qui de nous, parmi les chasseurs du bord de la mer, n'a pas été quelquefois surpris de l'assurance avec laquelle un camarade, à la vue plus faible pourtant, mais habitué à cette chasse particulière, reconnaissait l'espèce et le genre de l'oiseau qui courait sur le sable ou nageait entre deux vagues à des distances étonnantes.

Il ressort de ces considérations que la question de quantité, en ce qui concerne la vue peut devenir secondaire, et qu'un myope, fort au-dessous de la moyenne comme puissance visuelle, peut être sensiblement supérieur dès qu'il s'agit non plus de la portée du regard, mais de l'appréciation de la forme ou de la couleur.

Il en est de même pour tous les autres sens. Il ne s'agit que de les éduquer. Le travail et la volonté créent une faculté particulière, quelque chose comme un état de remplacement qui supplée à la faiblesse de l'organe.

Ainsi, parmi les nombreux « mental tests » recueillis dans l'ouvrage du docteur Toudouze, ceux relatifs à l'odorat du maître écrivain sont particulièrement intéressants. Les expériences si ingénieuses et si curieusement sincères auxquelles a bien voulu se prêter Zola ont démontré que la nature l'avait doué d'une sensibilité olfactive très bornée et, paraît-il, passablement au-dessous de l'ordinaire. Il est cependant devenu, par l'entraînement, un type rare d' « olfactif cérébral. » Il est même arrivé à posséder à un degré surprenant la mémoire et l'activité associatrices des sensations olfactives. Rappelez-vous quelques-uns de ses personnages : dans *la faute de l'abbé Mouret*, Albine apparaît comme « un grand bouquet d'une odeur forte » et Serge, au séminaire, « est un lys dont la bonne odeur charmait ses maîtres. » Ailleurs, Désiré « sentait la santé » et Nana dégageait « une odeur de vie. »

Malgré l'étrangeté de la proposition, Lombroso dans « *l'homme de génie* » avait déjà constaté, que, le plus souvent, sous le rapport de la sensibilité périphérique, les sens spéciaux étaient plutôt obtus chez les hommes supérieurs, par exemple la vue pour les peintres, et l'ouïe pour les musiciens.

C'est donc surtout à la direction intellectuelle de l'activité cérébrale, très développée chez lui, que l'homme génial doit la faculté d'éducation de ses sens olfactif, auditif et visuel qui, à égalité d'acuité sensorielle, lui donnent une finesse et une mémoire psychique extensible presque à l'infini.

Et le développement de ces aptitudes particulières est nécessaire à celui qui se donne tout entier à l'art. La facilité ne peut être pour lui qu'une aide appréciable, mais secondaire, car il lui faut, pour être complet, encore plus de connaissances acquises que de dons naturels.

On est bien forcé de le reconnaître, lorsqu'on songe à la variété et à la multiplicité des notions qu'il est essentiel d'approfondir pour sertir la moindre définition d'art nette et précise, car toute manifestation artistique est complexe et l'étendue du savoir qu'il est indispensable d'acquérir, croît en raison directe de la complexité du but à atteindre.

L'artiste ne doit pas seulement être l'adroit imitateur du modèle, le virtuose de l'imagination, l'évocateur de chimères ; écrivain ou peintre, architecte ou sculpteur, ouvrier d'art ou dilettante, il ne lui suffit pas d'avoir engendré la pensée, il lui reste encore la mission d'être le ciseleur de l'idée.

Je parle ici des sommets intellectuels auxquels peut atteindre l'être exceptionnellement doué, qu'un labeur constant a successivement grandi jusqu'au faîte du pouvoir créateur de l'homme. Je n'ai pas l'intention de prétendre que l'éducation de l'œil, dirigée dans le sens relativement restreint que j'ai essayé d'indiquer, puisse conduire le simple amateur du beau dans des régions aussi élevées.

Mais, autant que nous sommes, sous certaines influences de bonheur intense ou de chagrin profond, nous avons soudainement senti l'éclair intérieur et nous nous sommes surpris à saisir d'un coup la signification de choses restées incomprises jusque-là : la beauté d'un coin de pays, la prédiction d'un écrivain, la symphonie d'un compositeur, les paroles d'un aïeul. L'émotion éprouvée double, pour l'espace d'une seconde, la vitalité de notre cerveau, de même que, dans l'ordre physique, le pouls s'accélère sous le choc d'une pensée ou d'un souvenir.

L'émotivité dont nous sommes capables a donc pour effet d'augmenter notre puissance évocatrice, mais lorsqu'elle est indépendante de notre volonté, elle est fugace et passagère.

Pour accroître cette faculté de clairvoyance, entrevue par instants en nous-mêmes, pour la retenir et l'asservir à l'habitude, pour la rendre susceptible de surgir à notre gré et nous en faire comme une seconde nature, il ne faut que vouloir et chercher. Vouloir, comme je le disais en commençant, regarder avec sa pensée et penser avec son œil.

Chercher le bien, chercher le beau, car ils sont dans toutes choses, et celui-là est supérieur qui les découvre comme d'instinct, laissant à l'esprit critique sa facilité à saisir l'aspect fâcheux des objets où le côté faible des êtres.

Vouloir, car de tout spectacle il est quelque point à retenir.

Chercher, car sous toute laideur se cache une beauté fût-ce celle de l'horreur.

Vouloir sans trêve, chercher sans cesse, tout est là.

Et la volonté remplaçant la trop furtive commotion extérieure, l'homme deviendra impressionnable aux mille et mille incidents qu'il côtoie. Dans l'aurore de printemps dont il subit le charme, il percevra jusqu'au sussurrement, muet pourtant, de la terre en travail. Caressé par la sereine douceur de la nuit d'août, sous le clair de lune aux tons pâles dont nul bruit ne vient troubler le calme grave, il devinera, parmi l'éther amolli et silencieux, d'innombrables légions d'éphémères animées. Il pressentira qu'à côté de la matière ou bien issu du rapprochement de ses molécules, il existe un univers encore inaccessible, que la science de demain pénétrera peut-être — comme le regard de Roentgen a pénétré l'opacité des murs, — univers peuplé d'infiniment petits, dont l'existence ne se révèle que par une oscillation lente et sensible à peine d'un azur opalin qui tremblote sous les reflets nacrés du disque argenté inondant la nuit de ses rayons.

Sous l'effort de sa volonté, tout à coup, un beau jour, le voile se déchire, et sur la glèbe qui retient son humanité, tout pour l'initié prend un sens et une signification : à l'heure même où le spectacle s'offre à lui, son esprit en découvre la raison et le but, son œil assigne aux détails leur juste importance, sa faculté de divination décuplée, lui fait entrevoir le parti qu'il serait possible d'en tirer.

Et s'élevant, s'elevant plus haut, l'homme devient à sa façon créateur d'un monde personnel qui se meut pour lui seul,

Il y rayonne dans une atmosphère qui n'est pas absolument factice puisqu'il s'est fait le centre autour duquel elle gravite et circonvolue à partir du jour où il a su la fixer.

C'est sa récompense. Il ignore l'ennui. L'heure s'envole toujours trop vite à son gré. Et, dans le domaine terrestre qu'il foule à ses pieds aussi bien que dans l'empire idéal qu'il a conquis, de vastes horizons s'entr'ouvrent sur une embellie lumineuse et lointaine, séjour du rêve assagi et de l'invention féconde, patrie mystique d'un au-delà générateur de forces et d'énergies encore sans nom, pays de Chanaan promis aux mystères d'ici-bas, Eden, Olympe ou Paradis des choses, des pauvres choses attardées dans les limbes de l'inconnu.

RÉPONSE

AU

DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. George TATTEGRAIN

PAR

M. MACQUE

MONSIEUR,

Je ne vous cacherai pas combien a été grande ma perplexité quand j'eus accepté de vous donner la réplique à votre entrée dans l'Académie. Les questions d'art me sont absolument étrangères. Je ne puis en effet invoquer, pour me donner une compétence, les quelques séjours que je fis à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts, dans un atelier d'architecture où travaillaient assidûment deux de nos excellents compatriotes dont l'un est mon plus vieil ami. Je n'ai guère manié là que le tire-ligne, pour revêtir d'apparences de briques et de pierres des façades monumentales que je n'avais point créées. Il m'arrivait également d'accompagner ceux que j'appelais mes camarades d'atelier dans un restaurant voisin de l'Ecole, où se donnaient habituellement rendez-vous les peintres, architectes et

sculpteurs de l'avenir qui, pour un prix modique, y trouvaient un repas relativement copieux, toujours assaisonné de gais et savants propos. J'eus ainsi l'occasion d'entendre exposer les considérations les plus hardies sur l'art et beaucoup d'autres sujets qui y confinaient ou lui étaient absolument étrangers. Je pris part à ces discussions, j'avais vingt ans alors, tout en essayant de faire mon profit de ce que j'entendais et surtout de ce que je voyais. Autour de nous les œuvres d'art tapissaient les murs ; ici de simples esquisses, là des paysages verdoyants offerts, en paiement peut-être, à la maîtresse du lieu par de futurs grands peintres en un jour de détresse, véritables ex-voto dont le coloris impressionnant exprimait avec éloquence toute la vivacité de la reconnaissance gardée par de jeunes estomacs pour les épinards jadis consommés à crédit. Sans doute l'hôtesse, une ancienne cuisinière qui ne se payait pas de mots pourtant, n'ignorait pas que certaines peintures comme certains vins gagnent en vieillissant ; malheureusement, le temps lui manqua pour en faire l'expérience. Quand nous voulûmes retourner plus tard dans l'hospitalière maison, elle avait disparu, et, avec elle toutes les œuvres d'art et l'hôtesse elle-même, probablement dévorée par sa clientèle. Mon éducation artistique s'est arrêtée là. Il vous eût donc été facile de trouver parmi nous quelqu'un de plus documenté en matière d'art pour vous accueillir ici comme il convenait. Pour m'engager à côtoyer un terrain sur lequel je n'ose m'aventurer aujourd'hui pour la première fois, il fallait tout l'attrait du plaisir de présenter à nos confrères en même temps que l'artiste le lettré que vous êtes.

*
* *

Je me souviens que je dus à deux sympathiques artistes picards MM. Boquet et Gambart, de me trouver initié à cette éducation de l'œil dont vous nous entreteniez tout à l'heure avec tant de compétence. Nous traversions ensemble la forêt de Chantilly par une journée d'arrière saison. Tandis que mon imagination vagabonde évoquait un passé disparu et peuplait de fantômes fugitifs les allées où se perdait le regard, mes compagnons détaillaient avec leurs yeux de peintres les tons variés des feuillages que la bise d'hiver avait décolorés et teintés de nuances jaunes, rouges et bistres en les effleurant, les ombres et les reliefs qui s'accusaient plus fortement dans la lumière de ce jour sec et froid, les perspectives entrevues dans un lointain que la brume commençait à envahir ; alors, j'eus subitement une révélation, une vision nouvelle de la forêt, et je pressentis ces jouissances de l'œil qu'un peintre peut avoir en contemplant la nature.

Votre lecture éveillait en moi ces souvenirs, en même temps qu'elle nous montrait la constante sollicitude du président de la *Société des Amis des Arts* qui saisissait l'occasion de plaider encore la cause de la Société dont la direction lui a été confiée. Vous avez cru remarquer, lors des expositions organisées par vous, que la majorité du public passait indifférente devant la plupart des œuvres exposées, à moins que son attention ne fut arrêtée soit par le sujet traité, soit par la renommée de l'auteur. Vous vous êtes alors demandé quelle pouvait être la cause de cette apparente froideur, et vous pensez l'avoir trouvée. « Le public, vous êtes

vous dit, ne sait pas voir. » Eh bien ! vous avez raison, et, ce qui est pis, nous n'osons pas l'avouer. Pourquoi donc ne prendriez vous pas l'initiative de faire l'éducation de nos yeux pour nous permettre de savourer les jouissances que vous mettez si bénévolement à notre portée? Venez causer avec nous devant quelques-unes de ces toiles ou de ces sculptures que renferme notre Musée de Picardie. Que les membres de votre Comité acceptent de se dévouer, et guident nos promenades à travers ces salles trop silencieuses, dans notre Cathédrale, partout où vous penserez qu'il soit utile de nous conduire. Ouvrez nous les yeux, faites nous pénétrer avec vous dans ce domaine de l'art où nous trouverions, avec la satisfaction de nos aspirations vers le Beau, des éléments de créations nouvelles pour l'embellissement de ce qui nous entoure.

Tout le monde y trouverait son profit. A vos expositions le public viendrait en foule, non plus poussé par la banale curiosité d'en voir l'arrangement général, mais au contraire mû par l'intérêt, avec l'impatience d'exercer par lui-même sur des objets nouveaux ce sens artistique que vous l'auriez aidé à se découvrir. Les artistes eux-mêmes gagneraient à se faire connaître et à se sentir appréciés par des personnes vraiment initiées aux choses de l'art et avec lesquelles ils sauraient être en communion d'idées. Enfin, dans ce public même vous susciteriez sinon des vocations, au moins des curiosités et des enthousiasmes qui ne craindraient pas d'aborder les difficultés d'exécution ; ce ne seraient pas les moins fervents parmi les partisans de votre Société. De ceux-là il faut se garder de sourire, car, étant donné que la mission de l'artiste est

d'idéaliser la nature en restant dans la vérité, la seule tentative de cette recherche de l'idéal est respectable, puisqu'elle constitue un effort vers le Beau, vers la Perfection.

N'est-ce pas ainsi d'ailleurs que vous définissiez la tâche de l'artiste, quand vous disiez qu'il lui faut savoir choisir les éléments essentiels du modèle, qu'il ne doit pas en rester seulement l'adroit imitateur, mais que peintre ou écrivain, architecte ou sculpteur, il lui reste encore la mission d'être le ciseleur de l'Idée.

Et ce sont ces principes mêmes que vous avez appliqués quand vos mains ont modelé ou que votre ciseau a fait surgir du marbre les œuvres que vous exécutiez, parmi lesquelles, pour ne citer que celles que tout le monde peut connaître, se trouvent le buste de M. Michel Vion, cette sympathique et si populaire figure, l'ami de nos jeunes années, ceux du docteur Perrochaud, le médecin qui présida à la fondation de l'hospice de Berck où un monument lui fut élevé, du comte Lepic, le peintre de marines, votre ami, celui-là même qui qui vous donnait les premières notions de perspective, de M. Lemerchier, un de nos anciens maires, de Wasse, l'inventeur de la charrue qui porte son nom, de Crinon, notre poëte picard, cet homme de bon sens qui alignait ses rimes en même temps que ses sillons, au terroir de Vraignes (1).

Puisque je suis en veine d'indiscrétion, pourquoi ne dirai-je pas que la sculpture n'occupe pas tous vos

(1) Il y a lieu d'ajouter à cette liste les bustes de Mme P..., des enfants de M. G. Tattegrain, d'une vieille femme, d'un escholier Florentin, d'une moissonneuse, d'un travailleur.

loisirs et que vous prenez une part active aux travaux d'une autre Académie, l'Académie de l'Omignon.

Cette Académie à deux têtes,
Comme le veau du même nom,

(c'est ainsi que vous la définissez) comprend par conséquent deux membres qui entrent en séance dès qu'ils se rencontrent ; elle tient plus particulièrement ses assises sur les bords fleuris de l'Omignon, un ruisseau qui limite les terroirs où s'élèvent les toits respectifs sous lesquels méditent les deux immortels :

Il coule entre Mons et Devise
Notre verdoyant Omignon,
Le fin ruisseau qui nous divise.
L'Académie a son pignon
A cheval sur cette frontière
Qui borde le pré communal.
Être à cheval sur la rivière
Ce n'est pas déjà si banal.

En effet, aussi aimons-nous à nous figurer ces séances dans lesquelles les plus graves sujets sont abordés et discutés, sans qu'on y dorme, par les deux distingués Académiciens siégeant chacun sur une rive, abrités des ardeurs du ciel bleu par le feuillage des saules, au milieu des grands bœufs qui ruminent et de la foule sympathique des bergeronnettes et des roitelets comme auditeurs. Et qu'elles doivent être agréables ces séances, par les beaux soirs d'été, avec cette fraîcheur de l'eau qui monte, dans la bonne odeur des blés et des foins coupés, sous les reflets de pourpre et d'or qui embrasent l'horizon, à l'heure délicieuse où les trilles du

rossignol charment l'ombre naissante du bois voisin, où de nid en nid se répondent des gazouillis d'oiseaux qui vont s'endormir.

Mais le sifflet d'une locomotive retentit au loin et trouble la paix de cette belle nature. C'est le chemin de fer économique qui décrit ses courbes gracieuses dans la campagne, au grand mécontentement des habitants, même, dit-on, de ceux qui ont été expropriés. Aussi lui ont-ils infligé un surnom que l'on peut répéter dans une Académie picarde: ils l'appellent le *Tortillard*. Heureusement que vous êtes là, Monsieur, pour prendre sa défense :

Où vous feriez la route en six
Kilomètres, il en fait dix ;
Pouvait-il plus, gent indocile ?
Vous êtes vraiment difficile.

D'autres ont l'Express ou l'Eclair...
Nous avons, nous, pour fendre l'air,
Rapide et portant bien la toile
Un bon chemin de fer à voile.

Certaines gens ont prétendu
Qu'à bord on se croyait perdu
Comme s'il tanguait à la houle ;
Lui, tanguer !... à peine s'il roule.

. . . . . .

Et les méchants ont répété
Qu'il ne marchait pas ; — c'est fierté,
Marcher, ah ! fi donc ! il s'écoule.

Je n'insiste pas ; nous espérons, Monsieur, que vous ne défendez pas toujours ainsi ceux que vous honorez de votre amitié.

Mais je dois me hâter et négliger volontairement un certain nombre de charmantes poésies pour parler d'une chronique dont plusieurs passages ont sollicité mon attention. Il s'agit de cette chronique mensuelle publiée daus un journal de Péronne qui eut ses beaux jours : vous l'avez intitulée *Gazette Rimée*. Vous vous êtes sans doute souvenu, en l'écrivant, du temps où, plus jeune, à l'exemple de plusieurs membres du barreau parisien, vos confrères d'alors, vous faisiez du journalisme en amateur. Vos lecteurs ont dû prendre plaisir à cette *Gazette Rimée* ; les vers ont une jolie allure, un peu cavalière ; ils se ressentent de cette belle et galante crânerie bien française, qui ne perd pas de temps en discussions vaines et sait prendre vite et gaîment son parti en toutes choses.

La belle humeur c'est la santé :
« Le propre de l'homme est de rire, »
A dit Rabelais en gaîté ;
Notre siècle veut la proscrire.
Il est devenu précieux.
Le mot franc, qui claque et résonne
Et faisait rire nos aïeux,
N'a jamais fait mal à personne.

Eh ! Monsieur, taxer de préciosité une époque comme la nôtre qui a vu naître et fleurir le naturalisme, et lui a donné de si nombreux lecteurs, c'est presque de l'injustice. Consultez certains comptes rendus sténographiques : « le mot franc qui claque et résonne » n'eut jamais de meilleurs amis que les enfants de ce siècle ; ici même nous ne le détestons pas, à moins qu'il ne soit tel que l'heureuse périphrase ne devienne nécessaire pour nous mener, par un détour agréable,

jusqu'à l'idée, en nous évitant de nous heurter au document.

Bref, vous prêchez d'exemple, et c'est avec cette belle humeur que vous parlez des évènements politiques et que vous traitez les questions d'art et de littérature.

L'un de vos correspondants se montre curieux de connaître votre opinion sur M. Zola; vous la lui donnez sans réticence. Peut-être s'est-elle modifiée depuis, il n'y aurait à cela rien d'étonnant. Les années et les circonstances nous obligent souvent à regarder les choses sous un angle différent de celui sous lequel nous les avions d'abord considérées. C'est ainsi qu'autrefois on a pu voir, prétend-on, des hommes politiques changer d'opinions en devenant ministres, en changer encore en cessant d'être ministres, et ne plus savoir celles qu'ils devaient avoir en se représentant devant leurs électeurs. C'est une erreur évidemment ; ni vous ni moi n'y avons jamais cru. Mais il est certain qu'on peut voir aujourd'hui des romanciers, par exemple, d'abord contempteurs de l'Académie, se métamorphoser en candidats perpétuels, et ajouter ainsi la constance, qui est ici, comme en amour, une vertu, aux autres titres qu'ils voulaient bien se reconnaître. C'est ainsi encore que des admirateurs passionnés de M. Zola renoncent plus tard à mettre entre les mains de leurs enfants les ouvrages de ce moraliste Le mot m'a échappé ; j'aurais voulu prendre quelques précautions avant d'en user, mais c'est vous, Monsieur, qui l'avez d'abord écrit dans votre *Gazette Rimée*. Je vous ai imité, le mauvais exemple surtout est contagieux.

Vous l'avouerai-je ? Vous m'auriez dit que M. Zola

préférait les odeurs fortes, je n'ai pas dit les mauvaises odeurs, je vous aurais cru sans difficulté. Vous m'affirmez, avec le docteur Toulouze qui semble avoir pratiqué l'autopsie partielle de M. Zola, que ce dernier n'a pas d'odorat, cela ne m'étonne pas, et je vous crois sans peine. Mais quand vous proclamez que M. Zola est un moraliste, vous me permettrez de rester incrédule. En conscience, je ne m'étais jamais imaginé qu'on pût le considérer comme tel. A-t-il jamais eu lui-même cette prétention ? C'est douteux ; car enfin, Monsieur, un moraliste est celui qui enseigne la morale, celui qui montre aux hommes le bien vers lequel ils doivent orienter leurs actions et le mal dont ils doivent se détourner. Or, M. Zola ne nous montre que le mal. Le moraliste nous conduit, par ses enseignements, vers le but qu'il se propose de nous faire atteindre, directement, par la ligne droite, cette ligne droite pour laquelle vous ne déguisez pas vos préférences, vous, Monsieur, qui plaisantez si agréablement le *Tortillard*. Et c'est vous qui nous vantez, comme devant nous faire parvenir infailliblement à la morale, le *Tortillard* de M. Zola avec lequel nous ne sommes même pas certains d'arriver, pas plus qu'avec l'autre d'ailleurs, ajouterais-je, si je croyais aux médisances.

Si je comprends bien votre pensée, M. Zola, en prenant soin de nous étaler les vices de l'espèce humaine, espère nous en dégoûter. C'est le système de l'ilote ivre que les anciens livraient aux risées de la jeunesse. Mais à ce spectacle vous oubliez qu'il y avait un commentaire verbal, on avertissait le jeune homme de ce qu'il allait voir ; on lui disait : « Si tu veux rester homme de bien et un citoyen libre, voilà

ce que tu dois éviter. » M. Zola nous montre uniquement le vice, il ne nous oblige même pas à nous demander quelle est la vertu correspondante. Convenez au moins, Monsieur, qu'il aurait bien dû ajouter à chacun de ses volumes, en manière de conclusion, un commentaire qui en aurait été la moralité, et même les faire précéder d'un sous-titre : *L'Assommoir* ou *Les Dangers de l'Ivrognerie*. — *Nana* ou *La Nécessité absolue pour les Jeunes Personnes de rester vertueuses*.

Nous admettons qu'il peut y avoir des beautés artistiques dans la traduction même de la laideur, mais il est certain que le président de la *Société des Amis des Arts* ne voudrait pas nous exposer uniquement de ces traductions pour moraliser notre goût. De même la peinture persistante du vice par un écrivain ne saurait nous suggérer aucune idée de beauté morale. Notre curiosité satisfaite dégénère en malaise intellectuel, et c'est là qu'est, pour ainsi dire, la pierre de touche infaillible qui nous permet à tous de juger du mérite moral d'une œuvre. Quand, après l'avoir examinée ou lue, notre pensée se trouve satisfaite, épurée, fortifiée, l'œuvre est saine. Si nous constatons, au contraire, le mécontentement de nous-mêmes, si notre pensée est fatiguée, déprimée, l'œuvre est mauvaise. Or c'est précisément cette lassitude excessive que nous éprouvons dans notre commerce avec M. Zola, et cet état d'âme tend plutôt à provoquer l'affaissement intellectuel définitif qu'un énergique retour vers la perfection morale.

Enfin, ne disions-nous pas tout à l'heure que l'artiste, l'écrivain ne devait pas être seulement l'adroit imita-

teur du modèle, mais aussi le ciseleur de l'Idée, en d'autres termes idéaliser en restant dans le vrai. Plus qu'aucun autre, l'écrivain qui se pique d'être un moraliste doit idéaliser le caractère de ses personnages en s'efforçant de rester dans le domaine du vrai. Or M. Zola n'idéalise rien, tant s'en faut, il matérialise tout; ses personnages ne sont pas vrais, parce que dans la vie ordinaire, chez les pires des hommes, la conscience a parfois des retours inattendus, dont un écrivain même doit tenir compte s'il veut rester dans la réalité. Si M. Zola est à côté de la vérité, s'il n'est pas un idéaliste, son œuvre ne peut nous suggérer aucune idée de beauté morale, il n'est donc pas un moraliste.

Sans partager votre impression, je me l'explique. A l'époque où vous la traduisiez, venait de paraître un livre qui ressuscitait des temps que nous ne pouvons oublier. Dans *La Débâcle*, avec son talent de puissant metteur en scène, M. Zola faisait passer sous vos yeux des évènements auxquels vous vous étiez trouvé mêlé. Les mêmes détresses, les mêmes angoisses patriotiques, les mêmes frémissements, la même fureur que vous ressentiez quand vous étiez aux prises avec l'ennemi, les mêmes découragements en voyant s'éteindre votre dernier espoir de vaincre vous ont ressaisi : vous vous êtes rappelé ces folies héroïques de l'Armée du Nord auxquelles vous avez pris part, depuis l'affaire de Breteuil jusqu'à ce jour de la bataille de St-Quentin quand, chargé de couvrir la retraite de votre régiment, vous vous défendiez avec ce qui vous restait de vos mobiles picards jusqu'au moment où, écrasés par le nombre, étreints dans un cercle de fer, les armes fumantes et vides, vous fûtes contraints de vous avouer

vaincus. De nouveau vous avez vécu tous ces souvenirs en lisant la Débâcle. Puis, le livre fermé, quand vous avez cru que le calme s'était fait en vous, vous vous êtes dit : « Il est bon de rappeler tous ces évènements, c'est de la bonne morale, de la morale en actions ; en outre c'est d'un homme qui sait voir, qui a vu, c'est vécu. » Peut-être même avez-vous ajouté : « C'est d'un patriote. » Et sans tarder, prêtant à M. Zola vos propres sentiments, et jusqu'à vos propres souvenirs, vous avez écrit votre impression au lecteur curieux de votre *Gazette Rimée*.

Aujourd'hui que votre émotion s'est calmée, pensez-vous de même ? Relisez quelques pages de *La Débâcle* pour vous la remettre en mémoire, et vous verrez que ces peintures de trahisons, de turpitudes, de l'affolement d'une armée en déroute ne sont pas faites pour inspirer à nos fils le respect de l'honneur et l'amour du devoir militaire. D'autre part, quels sont les enseignements moraux que nous pouvons recueillir de la lecture de *Pot-Bouille* ou encore de *La Terre*, surtout quand nous aurons contemplé ces tableaux vivants, ne cherchons pas d'autre expression, dont les détails me paraissent encore, dans mon ingénuité, de nature à incommoder même un olfactif cérébral.

Non, M. Zola n'est pas un moraliste.

Vous ne vous contentez pas de reconnaître à M. Zola cette qualité de moraliste. Vous le saluez encore du doux nom de poëte. Moraliste et poëte, ces deux qualificatifs ont dû éclater comme deux bombes aux oreilles des adversaires du romancier ; ils ne sont pas loin de voir en vous un candidat à l'anarchie en littérature. Entendez-vous d'ici gronder la révolte au camp des

anti-naturalistes ; les entendez-vous s'écrier : « Poëte, nourrisson des Muses, un disciple d'Apollon, le chantre de la Mouquette et de ce paysan qui honore les morts à sa manière, de ces gens dont le geste, si nous n'en détournions à temps nos regards, nous feraient voir le monde à l'envers de ces visages auxquels nous sommes accoutumés de parler. Un poëte n'oublie point ainsi Pégase pour marcher le nez constamment courbé vers la terre Pégase lui-même, vous le savez-bien, Monsieur, puisqu'il vous plaît de le monter, Pégase n'a point de ces ruades brutales ; il a des vivacités parce qu'il a la bouche tendre et qu'il est de race, mais le divin coursier ne souffrirait pas qu'on le laissât ainsi se morfondre, en fourrière, parmi les âcres parfums d'un fumier trop riche, dans la banale obscurité d'une écurie d'auberge. »

Voilà bien, n'est-ce pas ? les gens qui sont ennemis du « mot franc qui claque et résonne ! »

Il faut pourtant le reconnaître ; le naturalisme n'eut jamais auprès du public qu'un succès de curiosité. On a voulu voir jusqu'où ce genre de littérature oserait aller ; maintenant qu'on a vu, on s'en désintéresse. Qu'est-ce que le naturalisme pourrait bien encore nous montrer ou vider devant nous ?

Le public se rend compte que le rôle de l'écrivain est tout autre ; il s'en fait une idée très différente de celle que paraît avoir M. Zola, et infiniment plus élevée. Il commence à comprendre qu'au temps où nous vivons, tout homme de France qui, par la plume ou la parole prend contact avec la foule, assume une grave responsabilité et contracte des obligations auxquelles il ne peut se soustraire. Il lui est interdit de ne voir que son

intérêt personnel, d'abaisser les intelligences, d'aviver les plaies honteuses de son peuple, d'exciter les défiances et les rancunes réciproques, d'agir sur les masses à la manière d'un dissolvant, d'empêcher ainsi la cohésion de la nation. Son devoir est de faire l'éducation des esprits, de les diriger en les harmonisant, en leur inspirant la bonté et la tolérance, de grouper toutes ces volontés éparses en les fortifiant, de les agréger en un tout compact, indestructible, et, pour employer une expression qui eut quelque vogue, en un bloc : le bloc national. Telle est la pensée qui est en germe dans les esprits et qui finira par se faire jour parce que les nécessités de notre époque nous l'imposent impérieusement; la puissance d'une nation étant en raison directe de l'union des éléments dont elle est composée. Cette pensée est certainement la vôtre, Monsieur ; pourquoi donc avez-vous porté sur M. Zola, dont les ouvrages vont à l'encontre de l'union que les gens de cœur, et vous en êtes, cherchent à obtenir, le jugement que vous avez émis?

La vérité, c'est que vous avez été victime d'un mirage; vous vous êtes laissé séduire par la vue du côté extérieur, le côté en quelque sorte plastique de l'œuvre du romancier, j'entends dans les bons endroits, puisque vous paraissez vouloir ignorer les autres. Vous avez trouvé que ce myope avait une façon de voir bien à lui qu'il savait fixer des scènes qui sont vraisemblables, les traits de certains personnages déjà entrevus, des descriptions vigoureusement enlevées, un décor qu'on regrette parfois de voir trop minutieusement fouillé; l'expression nouvelle, hardie, heureuse, a tinté agréablement à votre oreille, et achevé votre conquête ;

vous vous êtes passionné pour ces visions, pour cette harmonie des mots, et avec votre générosité d'artiste vous avez fait grâce du reste au romancier. Derrière tout cela, vous avez cru voir un enseignement moral auquel l'auteur ne paraît guère avoir songé, car il lui aurait été souvent impossible de l'y placer.

Voyez-vous, Monsieur, en votre qualité de *Rosati*, vous auriez dû vous méfier : c'est encore un coup de nos gens du Midi. Là où ils sont douze félibres, vous venez encore de le voir lors de leur dernière réunion, ils font du bruit comme trois cents. C'est ainsi qu'ils échafaudent des réputations ; aussi ne faut-il jamais accepter leurs dires sans examen. Quand Tartarin affirme, il est toujours de bonne foi ; s'il se trompe, ce n'est pas sa faute, c'est celle du grand et bon soleil de chez lui dont l'éblouissante lumière a si bien illuminé son cerveau qu'il ne peut plus se rendre un compte exact de la taille des hommes et de la proportion des choses. Ne plaisantons pas trop le grand homme ; la chechia sur l'oreille, les mains sur les épaules de l'armurier Costecalde et de l'intrépide capitaine Bravida, près de l'ombre de son baobab géant, il pourrait nous répondre fièrement que la France n'est que la banlieue de Tarascon. A plus d'un point de vue il n'aurait pas tort ; avouons-le, nous aimons Tartarin parce qu'il nous ressemble.

N'ayez point de regrets, Monsieur ; l'éducation de votre œil vous prédestinait à cette séduction ; vous voyez en effet ce qui vous entoure avec des yeux de sculpteur et de peintre. En voulez-vous la preuve ? Laissez-moi rappeler ici une jolie esquisse de la campagne picarde à son réveil que vous avez dû brosser

avec amour et que vous disiez, devant le buste de notre bon La Fontaine, le jour de la Fête des Roses :

Jusque-là, je n'avais lu tes vers, ô Poëte !
Que dans le pays où, toi-même, tu les fis :
Sur notre vieux sol gris où la brume volète,
A peine ensoleillée aux sommets des parvis
Qu'elle enveloppe d'air, un air fin, doux et pâle,
Estompant les tons crus, embuant les contours
D'une terre craintive et peureuse du hâle
Qui brûlerait son teint, ses lys et ses atours.
Comme une mère étend une gaze légère
Sur l'ange blond qui dort, et sourit les yeux clos,
On dirait que la nue enrobe une enfant chère
Du voile de vapeurs qui couvre nos enclos.
Quand sur l'or de nos blés, droits, hauts, fiers, qu'on admire,
L'aurore vient percer le brouillard du matin,
L'alouette, en chantant, pique au ciel et se mire
Dans le pleur d'eau qui brille à la fleur de thym.
Au signal attendu, du bois, des prés, des plaines,
Un bruit léger, confus d'abord, s'élève et croît ;
Il sourd des foins coupés, qui sèment leurs haleines
Au val pour attiédir le jour naissant et froid ;
Il monte gai, perçant, se grise et s'empanache ;
Il s'anime à chanter « Laudes » à Jéhovah !
Et tandis, qu'au lointain, le rossignol se cache,
Jetant son dernier tril à la nuit qui s'en va,
Du sillon, du ruisseau, des fleurs, de la feuillée,
Tout un monde surgit : il s'éveille et renaît,
Presque invisible au sein de l'herbe encor mouillée,
S'enhardit, prend d'assaut l'aiguille du genêt,
Et du faîte exigu, qui le supporte et ploie,
S'élance, vole, emplit l'aube de sa chanson,
Lai d'amour éternel : rire ou deuil, peine ou joie !
.... Et le nuage ailé s'enfuit à l'horizon ;
Le ciel, pur tout-à-l'heure, en un seul instant change ;
La nuée, au soleil, se dore ou se roussit ;

Un coin sombre s'égaie, un autre, clair, se frange ;
La plaine, incessamment, s'éclaire ou s'obscurcit,
Reflète, en plus foncé, les cieux sur la campagne :
La terre est un miroir ainsi que l'eau qui dort.

Je m'arrête : je préfère laisser ceux qui vous ont écouté sous le charme que vous leur avez inspiré vous-même ; ils comprendront mieux ainsi tout le plaisir que je ressens à me trouver sur le seuil de l'Académie, le premier à vous tendre la main.

Séance du 29 Juillet 1898

LA BICYCLETTE

MESSIEURS,

Lorsqu'il y a 23 ans déjà, le hasard des circonstances vint me fixer à Amiens, je ne pensais pas avoir un jour l'honneur d'être admis en votre savante Compagnie. Des amis trop bienveillants, ont cru voir dans quelques rimes, sorties de l'imagination de mes jeunes années et que j'ai témérairement conservées, un prétexte pour m'appeler parmi vous. Je les remercie de leur sympathie pour moi ; je rends grâces à l'Académie, qui n'a pas craint de m'accueillir et particulièrement à vous, Messieurs, qui avez bien voulu m'honorer en assistant à cette réunion. Peut-être regretterez-vous le temps que vous allez perdre à m'écouter par bienveilllance ; je tâcherai de n'en point abuser, et puis, votre politesse sera largement dédommagée puisqu'après moi vous allez entendre l'aimable et savant collègue chargé de me recevoir.

J'ai donc à vous faire un discours :

Le choix de mon sujet m'embarrassait fort. Allais-je enfourcher Pégase et gravir avec lui quelque sentier plus ou moins frayé ?

Devais-je frapper à la porte de l'histoire et ressusciter pour vous quelque fantôme disparu ?

Fallait-il évoquer la science, étudier, *doctus cum libro*, quelque rameau de son arbre touffu et vous servir sur ce point le résultat de mes compilations ?

C'est en vain que je cherchais dans les cases de mon cerveau quelque chose qui put vous intéresser : tout a été dit et très bien dit, surtout à l'Académie.

Très perplexe en cette occurence, je pensais aux éminents collègues qui m'entourent, je comparais, non sans inquiétude, leur profond savoir aux aspirations de mon esprit trop peu cultivé. L'Académie d'Amiens n'a-t-elle pas l'honneur de compter parmi ses membres un illustre écrivain que la France entière applaudit et qui a porté dans le monde entier la renommée de notre littérature ? J'y vois des érudits de toutes sortes et des auteurs pleins de verve et d'esprit. Ils vous ont entretenu des sujets les plus divers avec un art admirable et une expérience consommée. Qu'allait donc vous dire ma faible voix dans ce concert magnifique ?

J'étais fort embarrassé et, pour éclaircir mes idées, je sautai sur ma bicyclette, profitant de la fin d'une belle journée pour aller respirer le grand air de la campagne et demander conseil aux plus vénérables chênes du bois d'Hébécourt. En quelques coups de pédale, j'atteignis le monument funèbre de Dury : je m'inclinai devant le souvenir de ceux qui y combattirent si glorieusement ; je cotoyai le cimetière, qui renferme les restes de tant de vaillants soldats ; je traversai le village et j'atteignis bien vite l'avenue du bois voisin, dont les chênes mes amis me saluèrent de leurs rameaux verts qu'agitait la brise.

Je roulais doucement en savourant l'air parfumé des herbes et des frondaisons ; je poussai jusqu'à Esserteau.

La nuit vint, mais une nuit sereine, illuminée par un clair de lune très doux. Je revins en grande vitesse, filant comme une flèche dans un silence profond : j'étais pénétré du charme de la belle nature endormie, je jouissais de ma course rapide et sans effort, d'un vrai plaisir d'oiseau, qui d'un coup d'aile franchit de grands espaces et se laisse glisser dans l'air.

En rentrant chez moi, j'avais trouvé mon sujet : j'étais décidé à vous entretenir d'une ingénieuse découverte, à célébrer les mérites du cheval d'acier, qui m'avait poussé à la promenade, procuré ma bonne humeur et un excellent appétit.

C'est donc de la bicyclette que je vais vous parler ce soir. J'en demande pardon à ses détracteurs irrités et à ceux d'entre vous, Messieurs, qui n'en usez pas. J'en demande pardon à ceux qui s'étonneront de voir la bicyclette à l'Académie. Mais d'autres penseront avec moi que cette machine si amusante, si utile et si universellement admise, peut être un sujet intéressant d'étude et qu'il n'est point déplacé de vous en entretenir dans cette fin de siècle, où tout roule et se précipite d'un mouvement vertigineux vers des horizons, où les merveilles à peine soupçonnées de l'avenir attendent notre humanité.

I

Historique.

Et d'abord, qu'est-ce que la bicyclette ? D'après la meilleure définition que j'en ai trouvée : « c'est un « appareil de roulement utilisant le travail musculaire

« de l'homme, pour en obtenir une locomotion aisée « et rapide par voie de terre. »

Le cyclisme n'est pas né d'hier et la bicyclette légère, que vous voyez passer rapide et silencieuse a, comme toutes les inventions, sa genèse éloignée.

Sans prétendre que le cyclisme était connu des Egyptiens, on peut dire avec M. Champollion, « que les anciens avaient au moins l'idée vélocipédique », puisqu'ils symbolisaient dans le cercle, dans la roue l'idée de vitesse.

En 1693, un membre de l'Académie royale des sciences, M. Ozanam rend compte d'une voiture mécanique, qu'un médecin de La Rochelle venait d'inventer. « Un laquais, dit-il, monté derrière la fait marcher, en appuyant alternativement sur deux pièces de bois, qui communiquent à deux petites roues, lesquelles actionnent l'essieu du carrosse. » C'était déjà une sorte de quadricycle à pédales.

En 1790, un M. de Sivrac imagina de relier entre elles deux roues par une poutrelle rigide, sur laquelle il mit une selle ; il baptisa cet instrument du nom de célérifère. Le cavalier dont les pieds touchaient le sol faisait de grandes enjambées, dans l'intervalle desquelles il restait en équilibre sur sa machine en mouvement.

Les élégants décorèrent le célérifère de têtes de chevaux, de lions, de cerfs et l'on vit au Palais Royal les Incroyables à « céléifé » poussant de la pointe d'un pied prétentieux ces chevaux de bois à la mode, devant une galerie de belles en mousseline. C'est ainsi que les représente une estampe du temps, conservée à la Bibliothèque Nationale.

En 1818, un ingénieur Badois, le baron Drais de Sanerbron, modifia le célérifère en articulant sur pivot la roue de devant, ce qui lui permettait de tourner à droite et à gauche et de conserver ainsi l'équilibre pendant la marche, au moyen du gouvernail. L'inventeur donna à la nouvelle machine le nom de Draisienne.

Les Anglais, gens pratiques et excellents constructeurs perfectionnèrent la Draisienne, en y substituant le fer au bois, ce qui la rendit plus solide et plus légère.

Ce nouvel appareil eut au-delà de la Manche le plus grand succès et fit la fortune de son constructeur Knight, sous le nom de Pedestrian-hobby-hors ; les femmes raffolèrent du hobby et lord Eames lui-même ne dédaigna pas de l'enfourcher.

En 1819, on vit à Londres des voitures mécaniques à trois roues, qui avaient déjà ce perfectionnement extraordinaire alors, d'être mues par deux longues pédales d'orgue, actionnant la roue de devant, à une époque, où le mode de propulsion par le pied sur le sol, était le seul qui fut connu et adopté.

Néanmoins, l'esprit ingénieux des Anglais ne put transformer la draisienne et le hobby-hors en instrument de locomotion pratique. On eut beau chercher, on ne trouva pas d'autre moyen de les actionner que la propulsion par le pied sur le sol.

Mais en 1855, un inventeur français nommé Michaux eut l'idée d'adopter la pédale à la draisienne, idée qui devait révolutionner le cyclisme, en créant ainsi l'organe essentiel et en quelque sorte le type primitif des machines que nous possédons aujourd'hui.

Ernest Michaux, né à Bar-le-Duc en 1842, était un excellent ouvrier forgeron, sans connaissances spéciales mais plein d'idées et habile exécutant.

Il munit un jour de pédales la roue directrice d'une Draisienne et s'élança hardiment sur cette nouvelle machine. Les chutes inévitables du début ne le découragèrent pas ; à chaque reprise, il se sentait plus d'aplomb ; deux jours après il avait conquis l'équilibre et pouvait produire le vélocipède primitif qui, successivement perfectionné, devait devenir notre bicyclette, aujourd'hui connue dans toutes les parties du monde.

La nouvelle invention prospéra, Michaux fonda une fabrique, qui sur un emplacement de plus de 10.000 mètres carrés occupa 500 ouvriers ; des journaux spéciaux se créèrent, des clubs s'ouvrirent à Paris et dans quelques villes de province, où se réunissaient les adeptes du sport nouveau, il y eut des courses de vélocipèdes.

Je me souviens de ces machines du début, dont le corps était de fer massif et les roues en bois cerclées de fer, sur lesquelles on se mettait en selle par un bond de gymnaste. Pourtant, vers 1869, quelques jeunes gens hardis et infatigables s'en servaient, mais c'était plutôt encore un appareil de gymnastique qu'un véritable instrument de sport.

La guerre de 1870 éclata alors et le cyclisme fut emporté dans la tourmente. Cependant M. Baudry de Saunier, dans un savant ouvrage que j'ai souvent consulté, nous apprend que pendant le terrible duel franco-allemand, un cycliste, M. Lebrun, fit à vélocipède plus de 150 kilomètres pour transmettre au général Faidherbe une dépêche importante.

Après 1870, la vélocipédie semblait bien morte et l'on pouvait lire cette phrase dans le journal *Le Fanal* : « Un vélocipédiste est un être mur pour Charenton ».

Mais on pensait autrement en Angleterre et l'usine de Coventry reprit l'industrie dont la France était le berceau et qu'elle semblait avoir abandonnée.

Cependant, le côté pratique du vélocipède le remit en marche dès 1872. Les agents de change de Paris, alors que la Bourse n'avait pas encore de cabine téléphonique, employèrent pour porter leurs dépêches au bureau central de la rue de Grenelle, des vélocipédistes, qee l'on vit sillonner les rues de la capitale. Vers la même époque, le procès Bazaine provoqua de nouvelles manifestations de la vélocipédie : moyennant 25 fr., des coureurs de bicycles franchissaient en 45 minutes les 15 kilomètres qui séparent Versailles de Paris et remettaient aux Journaux les comptes-rendus de ces débats mémorables, si dignement présidés par ce grand français, à qui la République rouvrit les portes de la patrie et qui illustra l'Académie française.

En 1875, un officier de la cavalerie hongroise étant venu en 15 jours de Vienne à Paris sur sa jument Caradoc, M. Laumaillé tenta le même parcours de 1254 kilomètres et l'exécuta sans fatigue excessive en 12 jours et 10 h. sur une machine de 23 kilogrammes, malgré la pluie et les mauvaises routes du Wurtemberg et de la Bavière.

Cet exploit, qui montrait qu'un homme entraîné, pouvait avec la nouvelle machine battre le recors d'un excellent cheval sur une grande distance, mit en lumière les qualités de cet appareil et planta ainsi le premier jalon du tourisme vélocipédique. C'est également en 1875 que l'armée italienne fit les premières expériences de la vélocipédie militaire.

La renaissance cycliste, comme le dit spirituelle-

ment M. Baudry de Saunier, se manifesta en France, dès cette même année de 1875 par la découverte de Jules Truffault, qui inventa la jante creuse, perfectionnement considérable, qui permit de substituer le bandage de caoutchouc au bandage de fer et rendit ainsi les roulements infiniment plus doux et plus faciles.

Dès 1869, M. Suriray avait eu le premier l'idée d'appliquer aux vélocipèdes les roulements à billes, qui paraissent ne s'être vulgarisés que plus tard, mais dont l'adoption fit faire à l'industrie cycliste un progrès considérable.

Jules Truffault, l'inventeur de la jante creuse, perfectionna plus tard encore les machines, en fabriquant en creux tout le bâti, corps, fourches et jantes, ce qui lui donnait une légèreté incomparable, sans lui faire perdre de sa solidité.

On vit paraître en 1877 les grands bicycles de Truffault, dont la roue motrice comptait 304 rayons légers en fils de fer et avait une hauteur de 1 m. 40 à 2 mètres.

L'on comprend que si ce vélocipède pouvait donner d'assez grande vitesse, il n'était point aisé d'en atteindre la selle, forcément placée à une grande hauteur : il fallait gravir une série de marches-pied superposés pour s'y installer et les chutes inévitables y étaient nécessairement dangereuses.

M. Rousseau de Marseille comprit le premier que le grand vélocipède n'était pas pratique et construisit un bicycle de petite taille, dont la roue d'avant motrice était multipliée au moyen d'une chaîne d'engrenage, c'est-à-dire parcourait par coups de pédale la même distance qu'une roue de plus grand diamètre.

Après divers essais, parut vers la fin de 1886, sous

le nom de Pioner, une machine qui réalisait le type de notre bicyclette d'aujourd'hui : la roue motrice se trouvait placée en arrière, elle était actionnée par un pignon denté situé entre elle et la roue directrice d'avant et elle était mise eu communication avec ce pignon muni de leviers à pédale au moyen d'une chaîne à maillons successifs.

La sécurité que donnait le peu d'élévation de la nouvelle machine, sa légèreté, ses roulements perfectionnés, enfin la rapidité de sa marche. que lui procuraient les développements possibles de la roue motrice. créèrent dès 1887 au Pioner, désormais salué du nom de bicyclette, un colossal succès.

Nous savons que le caoutchouc plein servait de bandage à la jante de Truffaut ; le caoutchouc creux et le pneumatique apparurent presque en même temps ; je ne vous ferai pas la description de tous les modèles de creux qui furent essayés, j'arrive au fameux pneumatique que l'on a partout adopté, dont l'élasticité incomparable donne à la machine une douceur de roulement inconnue jadis et procure une telle économie de force motrice que le bandage aérien a détroné tous ses concurrents.

L'idée d'entourer d'un bourrelet d'air les jantes d'un véhicule n'est cependant pas nouvelle : l'anglais Thomson l'avait déjà fait breveter dès 1845 ; mais ce n'est qu'en 1889 qu'un vétérinaire irlandais, M. Dunlop, imagina le bandage à air autour des roues de la bicyclette de son fils : il consistait en un boudin de caoutchouc extensible, mis en communication avec l'extérieur par une valve et entouré d'une toile forte, destinée à en régler la dilatation. Cette chambre pneumatique se

gonflait et se gonfle toujours au moyen d'une pompe à air.

Tel est le dernier perfectionnement d'importance, qui a fait de la Reine Bicyclette, ainsi qu'on s'est plu à la nommer, cette machine de locomotion incomparable, à la fois solide et légère, rapide et silencieuse comme une hirondelle. Elle réalise les chimériques bottes de 7 lieues dont Perrault émerveillait notre enfance ; nul ne lui contestera la palme d'un très légitime succès, car elle mérite de se voir justement appliquer le vieux vers latin :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

II

Le Cyclisme au point de vue Industriel et Economique.

Le temps n'est plus où l'on jouait au célérifère, où l'on considérait le vélocipède comme un instrument de pure acrobatie ; les rares cyclistes dont on souriait jadis sont aujourd'hui d'innombrables légions, dont l'influence s'impose de plus en plus. Depuis l'ouvrier jusqu'aux plus hauts magistrats, jusqu'aux ministres et aux princes régnants, toutes les classes sociales roulent à bicyclette. Le Touring-Club de France compte plus de 50.000 membres. Une machine, ainsi universellement adoptée dans toutes les parties du monde, devait avoir une influence très sensible au point de vue industriel et économique.

En voyant passer une bicyclette, avez-vous jamais pensé aux opérations multiples qui lui ont donné le jour ?

Sa construction est une œuvre d'art très complexe :

elle réclame le concours d'ingénieurs habiles et de mécaniciens spéciaux, la création d'appareils nombreux et la fabrication d'une infinité de fournitures qui ont fait naître des industries nouvelles d'une incontestable activité.

« L'Etude mathématique des fonctions d'une machine « dit M. Baudry de Saunier, et l'exécution précise de « ses différentes pièces, font de la fabrication cycliste « la sœur de l'industrie horlogère savante et de nos « cycles, lorsqu'ils sortent d'une maison de premier « ordre de véritables bijoux de mécanique. »

Les moindres dispositions d'une bicyclette sont calculées au 10^{me} de millimètres et l'ingénieur en doit constituer l'epure avec un soin minutieux, d'après les règles de l'art, c'est-à-dire d'après le calcul mathémathique, combiné avec les données de l'expérience.

L'Usine cycliste s'approvisionne de ses matériaux chez nombre d'industries auxiliaires qu'elle a développées et fait vivre :

Le fondeur lui livre les pièces qu'il faut couler.

L'estampeur lui apporte les axes et les manivelles.

L'étireur lui donne ses tubes et ses barres d'acier d'une rigidité et d'une solidité merveilleuses.

Le lamineur lui fournit sa tole d'acier.

Les fabricants de billes, de pneumatiques, de selles et d'accessoires divers, envoient enfin leurs produits spéciaux manufacturés à l'industriel cycliste.

Celui-ci va les travailler :

Il faut d'abord braser les cadres des tubes réunis, opération délicate et très importante, la rupture d'un cadre pouvant amener les plus graves accidents.

Puis on procède aux manipulations diverses dites :

d'ébarbage, de dégauchissage, d'emboutissage et de décolletage des moyeux et des axes à l'aide des machines à alaiser et du tour à révolver.

Il s'agit ensuite de transformer en roues les bandes d'acier étiré, au moyen de la machine à ceintrer et d'y visser les rayons, de façon à leur conserver avec une rigidité parfaite une rectitude absolue.

Citons encore les travaux dits d'émaillage, de nickelage et de cémentation, ces derniers consistant à donner plus d'acier à la surface métallique d'une pièce.

Tous ces organes, et bien d'autres qu'il serait trop long de vous énumérer, sont remis à l'ajusteur-mécanicien, chargé de les visser et de les emboîter les uns dans les autres, avec une précision d'horlogerie, dont la combinaison produit ces élégantes et brillantes machines, que l'on peut admirer aux vitrines des grands magasins, à côté des armes de précision et de la plus riche orfèvrerie.

J'ai fort abrégé les détails de cette curieuse fabrication ; Je me borne à renvoyer ceux d'entre vous qui les trouveraient incomplets au savant ouvrage de M. Baudry de Saunier et mieux encore aux ateliers de M. Strock, notre grand constructeur amiénois.

L'essor de la fabrication a été considérable ; de tous côtés se sont élevées des usines ; dans le monde entier, cette industrie s'étend, progresse et prospère.

Les Japonais ont accueilli avec enthousiasme le sport vélocipédique. Un club cycliste s'est récemment formé à Vladivostock, point terminus du grand chemin de fer transsibérien, à 10.643 kilomètres de Saint-Pétersbourg.

En France, le nombre des vélocipèdes soumis à l'impôt se trouvait être au 1er Janvier 1897 de 329.816.

Pour l'année 1895, on n'avait taxé que 256.084 vélocipèdes. On voit combien la progression a été rapide.

L'impôt a produit durant l'année 1896 la somme de 3.272.339 francs.

C'est le département de la Seine qui compte naturellement, d'après la statistique, le plus grand nombre de vélocipèdes : 62.892 ; nous ne venons dans la Somme qu'au 10^{me} rang, avec 5.379 machines,

L'industrie vélocipédique produit annuellement en France environ 100.000 bicyclettes ; elle compte 20.000 ouvriers et son chiffre d'affaires peut s'évaluer à 30 millions.

Les pouvoirs publics ont dû intervenir pour régler la circulation cycliste. Les jurisconsultes ont publié des traités sur la bicyclette devant la loi ; les tribunaux ont eu à statuer sur les nombreux litiges, auxquels le cyclisme a donné naissance ; les éditeurs ont imprimé sur la matière de nombreux ouvrages avec succès ; la puissante association du Touring Club de France s'est constituée l'organe des intérêts du cyclisme et grâce à son influence, les routes s'améliorent, les descentes daugereuses sont signalées par des poteaux indicateurs, qui évitent les accidents ; les grandes Compagnies de chemins de fer se préoccupent du transport des machines ; la bicyclette fait partie de notre matériel de guerre, elle concourt à la mobilisation et à la défense nationale.

Devant les effets considérables et l'influence marquée de la bicyclette sur tous ces points de l'activité humaine, il faut reconnaître que le prestige dont elle jouit n'est pas le résultat d'un engouement passager ou d'un caprice de la mode. Le cyclisme gardera le rang qu'il a

conquis d'autant plus sûrement qu'il ne l'a pas atteint sans effort. Le plaisir qu'il procure et les services qu'il rend journellement sont trop réels et trop appréciés pour que son usage se ralentisse. Plus que jamais s'étendent les conquêtes de la Reine-Bicyclette.

III

Le cyclisme au point de vue du sport, au point de vue hygiénique et utilitaire.

Quel est donc l'attrait singulier et la mystérieuse séduction qu'exerce sur nous tous qui l'avons monté ce petit cheval d'acier?

C'est le plaisir de la vitesse sans effort, c'est une griserie d'oiseau qui fend l'air, la jouissance de sentir quadrupler sa puissance de locomotion, c'est le bonheur de dévorer l'espace pendant que défilent à droite et à gauche les bois et les champs, de glisser doucement à l'ombre des grands arbres et de s'arrêter à l'abri de leurs frondaisons majestueuses, c'est de respirer les saines et fraîches senteurs des forêts, l'air pur des lieux solitaires; c'est de voler vers de lointains pays, par petits groupes d'amis où l'on devise en roulant; c'est aussi l'impression forte et vivifiante que l'on ressent pendant que le muscle se tend sous l'effort, que le vent fouette le visage et que le soleil le hâle de la patine du plein air.

M. Loichemolle dans une pièce de poésie parue dans le *Touring Club* de novembre 1895, a si gentiment chanté le plaisir du cyclisme que vous me saurez gré de vous en citer quelques vers :

« Oh ! l'ivresse d'aller où vous conduit le vent,
« De flâner sans souci du couchant au levant,
« D'abattre sans fatigue un grand morceau d'espace
« Sur un luisant dada, qui jamais ne se lasse,
« Qu'on remise en un coin alors qu'on a sommeil
« Et qui s'offre dispos au moment du réveil ».

Au point de vue hygiénique, l'usage de la nouvelle machine a fait merveille. Quel apéritif qu'une course à bicyclette ! Combien l'homme d'étude se sent réconforté, reposé et préparé pour de nouveaux labeurs intellectuels, après satisfaction donnée dans une promenade cycliste à son organisme fatigué d'inaction ! Quel préservatif contre tous les maux qui guètent le travailleur de la pensée ! Quelle panacée contre tous ces malaises qui l'atteignent si cruellement ! Quelle fontaine de Jouvence contre les approches de la vieillesse ! Certes, l'organisme humain n'est pas éternel et nulle vélocipédie ne l'empêchera de périr un jour, mais quel remède est le cyclisme contre la goutte menaçante, l'obésité précoce, les crises nerveuses et la maladie qui ne se traduit que par des troubles vagues !

Tel est l'avis de tous les cyclistes convaincus.

Mais la Faculté de médecine a aussi donné son approbation au sport vélocipédique ; beaucoup de médecins le recommandent et le pratiquent ; on peut citer parmi eux le Docteur Hallopeau, médecin de St-Louis, le Docteur Lucas Championnère, le Docteur Trousseau, le Docteur Labbé, le Docteur Bouchard, de l'Académie de Médecine, le Docteur Tissié, et notre éminent collègue, le docteur Peugniez.

« Le vélocipède, dit le Docteur Monin, assouplit les « articulations et développe les muscles. Il est recom-

« mandé en particulier dans toutes les maladies, où « la nutrition ralentie a besoin d'un vigoureux coup de « fouet ».

« Le cyclisme, dit encore le Docteur Morache, est « une des formes les plus ingénieuses de la gymnas- « tique. En développant le système musculaire, il « ajoute encore à l'équilibre du fonctionnement de « tous les appareils, qui presque tous sont en jeu et « doivent concorder pour obtenir le maximum de ren- « dement avec le minimum de dépense ».

D'un autre côté la bicyclette fait aux cabarets et cafés-concerts une concurrence dont on doit se féliciter. Bien des jeunes gens aujourd'hui préfèrent rouler à bicyclette vers les bois des environs, que de s'enfermer dans les estaminets et débits de boissons, qui pullulent aujourd'hui, où l'on boit d'affreux mélanges dans une atmosphère malsaine de fumée de tabac. Les sociétés de tempérance doivent beaucoup au vélocipède : le cycliste est sobre parce qu'il sait que l'alcool, le tabac et tous les excès diminuent sa puissance musculaire et lui coupent les ailes ; il rentre généralement fatigué au foyer de la famille et s'endort d'un sommeil réparateur. L'hygiène et la santé y gagnent beaucoup. La bicyclette, là encore, justifie la devise qu'elle pourrait prendre : *utile dulci.*

Vous parlerai-je du tourisme que facilite si puissamment le sport vélocipédique ? Tous les sites, tous les monuments, toutes les merveilles naturelles et architecturales de notre belle France sont aujourd'hui visités par des légions de cyclistes ; à bicyclette on va partout, on s'arrête au pied du moindre tertre, on voyage, on se rend compte, on dessine, on photogra-

phie tout ce qui séduit le passant ; cela ouvre l'esprit, apprend la topographie et même la géographie. La bicyclette va si loin qu'elle passe souvent la frontière. Que de beaux voyages ont été faits en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Italie, en Espagne et même plus loin, avec ce mode de locomotion, accessoire du grand frère, ainsi que nous appelons le chemin de fer en cas de nécessité.

La bicyclette a, pour sa part, servi à la décentralisation des grandes agglomérations industrielles. Un nombre infini d'ouvriers, de petits employés de toutes catégories enfourchent leur vélocipède à la sortie des ateliers, à la fermeture de leurs bureaux, pour aller rejoindre au loin une saine installation de banlieue, où vit la famille au bon air, où le loyer n'est pas cher et où la culture d'un petit jardin éloigne du cabaret, évitant ainsi de fâcheuses dépenses, dont profitent l'hygiène et l'économie domestique.

Toutes les classes de la Société ont maintenant adopté le nouveau moteur : c'est à bicyclette que l'officier se rend au quartier et certes, il ne perd rien de son élégance et de son air martial sur ce cheval de fer ; c'est à bicyclette que le médecin de campagne va visiter ses malades, épargnant les frais d'un cheval et gagnant un temps précieux pour soulager la souffrance. Vous parlerai-je du curé qui, sur une machine spéciale, va dire sa messe bien loin ou porter au malade les dernières consolations de la foi ? Je n'ose pourtant insister ici sur le beau rôle de la bicyclette, car l'autorité diocésaine n'a pas toujours approuvé son usage. Cependant, puisque Jésus-Christ est bien monté sur un âne, pourquoi ses ministres n'iraient-ils pas à bicyclette ?

Si j'entre au palais, je ne rencontre que cyclistes et M. le Garde des Sceaux est trop homme d'esprit pour critiquer le nouvel usage. L'utilité du vélocipède est là d'ailleurs incontestable : l'huissier enfourche pour son service tous les jours la bicyclette ; l'avocat et l'avoué ont très souvent l'occasion de la mettre en œuvre, pour visiter des lieux litigieux et trancher d'un coup d'œil une question de fait, que l'on ne saisit bien que sur place. Les magistrats, petits et grands, ne sont pas toujours retenus sur leurs sièges par la majesté de la justice ; il est des cas où leurs fonctions les obligent à se déplacer.

A ce propos, permettez-moi de vous conter ici une anecdote.

Un de mes amis, grand amateur de cyclisme, fut un jour chargé, comme juge d'instruction, de procéder à une information au sujet d'un crime. Le parquet d'alors partit en voiture avec le greffier. Le juge, très jeune encore, prit sa bicyclette et arriva le premier. Ayant avisé le garde-champêtre, il lui demanda où était le Juge de Paix. Le bon garde, toisant alors dédaigneusement le magistrat en veston, lui répondit que M. le Juge de Paix, très occupé, n'était pas visible pour lui. — « Allez lui dire, répartit le cycliste, que le Juge d'instruction est arrivé et l'attend ici. » — L'effarement du bonhomme fut extrême ; pensez donc, un Juge d'instruction à bicyclette ! cela ne s'était jamais vu et renversait toutes ses idées. La justice ne s'avançait donc plus « *claudo pede* ». D'où lui venait une pareille allure ? force fut cependant de se rendre à l'évidence. Aussi, après s'être excusé de sa méprise, plein de confusion, le garde-champêtre courut-il annoncer à « M. le

Juge de Paix » l'arrivée aussi rapide qu'imprévue du Juge d'instruction fin de siècle.

Après avoir modifié l'aspect des villes, la bicyclette a transformé la physionomie des campagnes. C'est un changement de décor très apparent, surtout pendant les vacances au bord de la mer et dans les localités avoisinantes. Combien de villages oubliés et d'auberges minuscules ont vu renaître une ère de prospérité par l'invasion d'une clientèle imprévue, arrivant à toutes pédales vers son gite d'étape! Le présent tend la main au passé par dessus un guidon et les compagnons du tourisme couchent dans les lits des compagnons du tour de France. J'ai vu de très vieilles hotelleries aux murs desquelles sont encore fixés les anneaux où les cavaliers attachaient leurs montures. Elles ont remplacé l'antique formule : « On loge à pied et à cheval » par le monogramme T. C. F. ou U. V. F. annonçant qu'on loge à bicyclette et que le tenancier se recommande du Touring Club de France ou de l'Union Vélocipédique. Entre les anneaux, le long de la muraille moussue, des boxes invitent le vélocipédiste à remiser sa machine et la même borne de pierre sert, comme jadis, à se mettre en selle.

La mane qui tombe sur les aubergistes ne s'est pas également répartie : il y a eu dans les chances un coefficient géographique. Heureux ceux dont les immeubles se sont trouvés sur les routes dépourvues de côtes. Un naïf prédicateur disait: « Admirez, mes « frères, la bonté de Dieu qui fit couler les plus grands « fleuves au milieu des plus grandes villes. » Admirons à notre tour la prévoyance des Ponts et Chaussées, qui firent passer les chemins les plus plats devant les auberges les plus prospères.

Sans qu'on y prenne garde, la bicyclette révolutionne le commerce d'approvisionnement des campagnes. Derrière les touristes sont venus les commis-voyageurs, qui ont vu la possibilité de visiter à peu de frais de tout petits centres négligés jusque là.

Par exemple, le métier est dur pour le courtier vélocipédique. J'entendais dire par un de ces intrépides : « Je vous assure que nous ferions en cas de guerre de rudes éclaireurs dans la région où nous opérons. Il n'est pas un sentier à 20 lieues à la ronde, dont nous ne connaissions les moindres creux, pas un buisson, pas un arbre dont l'aspect ne nous soit familier. Certainement en 1870, on ne savait pas sa terre de France comme aujourd'hui. »

« Je le crois, répondit un cycliste amateur, nous devons à la *bécane* des yeux et des muscles, car sans elle, combien de gens comme moi n'auraient jamais songé à perdre sur les grands'routes leur obésité naissante. Dans notre existence moderne, nous n'aimons pas les sports qui nous font perdre trop de temps ; celui là jouit de l'avantage de nous en faire gagner souvent et d'être toujours salutaire. »

IV

La Femme et la Bicyclette

J'ai maintenant à vous parler, Messieurs, d'un côté particulièrement controversé du cyclisme. La femme peut-elle se livrer au sport de la bicyclette, sans inconvénient et même avec profit ? Question d'actualité brûlante et très discutée, qui compte ses apôtres

partisans et ses détracteurs irréconciliables, qui nous intéressent tous à des titres divers très certainement.

Si beaucoup de femmes bravant l'anathème ont enfourché le vélocipède, en jupes, en culottes bouffantes, ou même en jupes-culottes, bien d'autres plus timorées, ou non convaincues, peut-être aussi empêchées ont prononcé le *vade retro* et renoncé à ce sport, pourtant si fort à la mode, à la mode, contre laquelle furent impuissants les sermons du petit carême et devant laquelle toute femme élégante est tenue de s'incliner.

Pourquoi donc exclure si vertement, la mode de la bicyclette ? Serait-ce le costume d'amazone cycliste qui déplairait ? Une jolie femme reste toujours charmante quel que soit son ajustement ; d'ailleurs, elle peut monter en jupe, ce qui lui conserve son aspect le plus féminin, c'est-à-dire le plus agréable, quoiqu'un bas noir bien tendu sur une jolie jambe, n'ait rien qui déplaise.

« Voilà justement ce qu'il ne faut pas, me répondra quelque prude, montrer son mollet, Monsieur, vous n'y pensez pas, c'est horriblement inconvenant ! »

Que la routine et les préjugés sont donc étranges ! Vous qui, galamment décolletée, livrez, Madame, votre taille au danseur, qui vous enlace de très près, pour vous entraîner dans le tourbillonnement d'une valse, les yeux sur vos épaules, la bouche contre votre oreille, dans l'éclat et le tumulte d'un bal, vous trouvez cela tout naturel et nul ne s'avisera de le critiquer : c'est l'usage.

Pourquoi donc serait-il moins permis de laisser voir le bas de sa jambe à son compagnon cycliste et de chevaucher près de lui, en robe un peu courte, mais

très montante, à la lumière du grand jour, dans le calme de la campagne ?

Laissons donc là de prétendues convenances, elles n'ont rien à voir dans le cyclisme et, quant aux facilités qu'il pourrait offrir aux femmes légères, songez aux Anglaises et aux Américaines si libres, dont nul ne médit et croyez bien qu'il n'est cadenas ou verroux qui puissent retenir une femme dont le cœur a parlé, n'eut-elle pas de bicyclette.

Donc, puisque la mode le demande, puisque les convenances le permettent, je crois que l'usage de la bicyclette va prendre complètement pour la femme droit de cité parmi nous. L'opinion a déjà d'ailleurs rendu son arrêt, et, sans attendre qu'il soit exécutoire, nous voyons partout femmes et jeunes fllles rouler gentiment sur nos belles routes de France, en compagnie de leurs maris, de leurs frères, voire même de leurs fiancés.

Mais j'entends formuler ici une nouvelle objection : la femme peut-elle, sans inconvénient pour sa constitution délicate, affronter les fatigues de ce sport dangereux ?

J'en appelle à tous les médecins qui s'y livrent en compagnie de leurs femmes, de leurs sœurs, de leurs filles.

Madame Gaches-Sarraute, docteur en médecine, très compétente en cette matière, puisqu'elle est à la fois cycliste et médecin a écrit ceci :

« L'exercice de la bicyclette n'est pas nuisible, en « général ; s'il a occasionné quelques désordres chez « certaines femmes, c'est que celles-ci en ont usé « inconsidérément ».

Et plus loin :

« L'avantage le plus évident, le plus frappant du « cyclisme, c'est celui qui résulte de l'augmentation « des échanges nutritifs, par suite de l'accélération « respiratoire. Les effets s'en font immédiatement « sentir ; par exemple, les femmes remarquent qu'après « une promenade à bicyclette, elles montent les esca- « liers avec infiniment moins de fatigue et d'oppres- « sion, se trouvent plus vivantes, plus fortes, ont plus « d'appétit, digèrent mieux, dorment mieux ».

Remarquons en passant que le docteur-femme critique fort les corsets et en préconise de particulièrement hygiéniques pour le sport vélocipédique.

En cette matière d'hygiène et de médecine ajouterai-je d'esthétique féminine, permettez-moi d'extraire d'une intéressante étude de M. le docteur Just Championnère, de l'Académie de médecine, les passages suivants :

« L'usage, par la femme, du cyclisme et pour mieux « dire de la bicyclette s'est répandu avec une extraor- « dinaire rapidité. Il y a 4 ans, il était facile de nommer « les rares femmes qui, à Paris, avaient essayé de faire « de la bicyclette contre toutes les convenances et « malgré les pronostics les plus fâcheux. A l'heure « actuelle, c'est par milliers que l'on peut compter les « adeptes de l'instrument. On les rencontre dans tous « les rangs de la Société et, pourrait-on dire, aux âges « les plus divers. Il y a sans doute peu de femmes « d'un âge mur qui aient eu le courage de braver l'opi- « nion de leurs contemporains, il y en a quelques-unes « pourtant. Mais ce sont les femmes faites qui sont les « plus nombreuses, ce sont elles qui sont les plus « vaillantes.

« J'ajouterai que cette mode est d'autant plus naturelle que les femmes montent la bicyclette mieux « que les hommes. Sans doute, elles échoueront contre « le sexe fort, quand il s'agira de ces performances de « vitesse et d'endurance, qui dénotent une puissance « qui n'est propre qu'à l'homme. Mais pour la grâce, « pour la facilité dans les mouvements, pour la régularité, la femme fait plus facilement encore que « l'homme usage de cet instrument. C'est l'harmonie « nécessaire dans les mouvements qui fait le triomphe « de la femme sur la bicyclette. La femme cycle bien, « comme elle danse bien.

« Ajoutons enfin que la femme a pu, par expérience, « apprendre bien vite que tous les accidents, dont on « la menaçait, n'existaient que dans l'imagination de « ceux qui n'avaient guère étudié la question et que « l'usage de l'instrument, dans les conditions de la « prudence la plus vulgaire, n'offrait pour elle aucun « inconvénient sérieux. »

Voici maintenant comment le docteur apprécie les conséquences du cyclisme chez les femmes qui se livrent habituellement à cet exercice.

« Chez ces femmes, la musculature de tout le corps « se modifie profondément. Les saillies musculaires « qui chez elles ne se marquaient guère, celles de la « partie supérieure du corps, des bras et des épaules, « s'accusent d'une façon qui est loin d'être choquante, « sans doute ici, la musculature n'est pas comparable « à celle de l'homme, mais elle s'est très modifiée, et « la modification d'ensemble du corps ainsi obtenu est « certainement d'un effet plastique très avantageux. »

Et plus loin :

« Dans l'aspect de la femme, le cyclisme amène « un changement évident d'allure : la marche, qui a « gagné de la puissance musculaire, est plus assurée, « on sent la confiance dans la force, le torse est plus « relevé ; l'habitude de l'équilibre donne de l'élégance « à l'ensemble des mouvements du corps. »

Le docteur Championnère compare ensuite la femme du peuple, vouée au travail manuel quotidien, qui la rend si vigoureuse et indemne de tant de malaises et de maladies, à la femme du monde, pour qui l'inactivité physique est la source de tant de maux, qui lui font cortège dans sa carrière de femme et de mère. Il voit dans le cyclisme le remède qui va retremper sa constitution débilitée et lui rendre, avec la santé, la bonne humeur et le caractère facile, qui manquent à tant de névrosées.

« Pour parler correctement, dit-il, de l'influence que « la bicyclette peut avoir sur la nervosité de la femme, « il faudrait empiéter sur le terrain de la médecine. « Nous pouvons faire remarquer toutefois qu'une des « raisons qui excitent son nervosisme est qu'elle ne « dépense pas les forces que lui donne sa constitution « et qu'entretient son alimentation. Les médecins « disent qu'elle ne brûle pas suffisamment ce qu'elle « consomme. Or, le cyclisme va fournir à son activité « naturelle. Pratiqué avec une sage progression, on « peut dire qu'il est destiné à modifier bien des nervo- « sités maladives et à rendre la santé dans des cas où « des observateurs insuffisamment attentifs pensent « encore qu'il ne saurait faire que du mal. »

« C'est en agissant ainsi qu'il peut modifier le carac- « tère très heureusement. Ce ne sera pas trop de dire

« alors que le cyclisme aura eu une influence morale « considérable. Une occupation musculaire intéressante, « entraînante, un exercice passionnant comme celui-ci « peut modifier dans des conditons impossibles à « prévoir le caractère et les habitudes de bien des « femmes, qui souffrent sans le savoir de la privation « d'exercice et de l'insuffisance des débouchés naturels « à leur activité. »

N'est-ce pas là le *mens sana in corpore sano* dont parle Platon.

Enfin dans son livre : l'homme et sa destinée, M. Frank Brentano a écrit ces lignes : « Ce n'est pas « par l'homme, c'est par la femme que l'on peut juger « de la vigueur et de l'avenir d'une race. Les hommes « ont beau être forts et bien faits, dès que la femme « devient débile, la race s'étiole. L'homme par sa « brutalité ne fait qu'en épuiser les dernières ressources. « Tous les grands hommes sont nés de mères éminentes. « Le père ne transmet pas le génie à son fils, c'est par la « mère, par le jeu si harmonieux de l'organisme féminin « que la race renait en quelque sorte d'elle-même. »

Sans discuter ce que ces affirmations ont peut être d'excessif, il n'est pas douteux que l'exercice est nécessaire à la jeune fille, dont les études absorbent tous les instants et à beaucoup de femmes, vouées par nos habitudes sociales, à une existence trop inactive. Si les fatigues de la guerre, auxquelles tout homme valide doit se préparer, lui font une loi de développer et de maintenir ses forces, par un travail habituel ou une gymnastique quelconque, il n'est pas moins important de développer aussi les forces et la constitution de celles qui auront à supporter les épreuves de la mater-

nité et seront les mères de nos enfants. Or, le cyclisme que l'on s'accorde à reconnaître comme l'un des meilleurs exercices, parce qu'il développe tout l'organisme et se pratique au grand air, sera un bienfait pour la femme et, par le développement de celle-ci pour sa descendance toute entière.

Mais la bicyclette ne contribue pas seulement à rendre notre race saine et robuste, elle est devenue l'un des rouages importants de la défense nationale.

V

Le Cyclisme Militaire

Toutes les grandes nations militaires ont compris depuis longtemps le parti qu'il était possible de tirer de ce merveilleux instrument de locomotion, léger, solide, rapide et silencieux, non seulement pour le transport des dépêches, mais encore pour les opérations stratégiques, qui exigent de la vitesse. N'a-t-on pas dit que Napoléon 1[er] avait gagné des batailles avec les jambes de ses soldats, plus qu'avec leurs fusils et leurs baïonnettes ?

Beaucoup prétendent que la bicyclette donne jusqu'à un certain point la solution du problème de l'infanterie montée. Toujours est-il qu'après les grandes manœuvres on constate de plus en plus que les compagnies de cyclistes combattants si patiemment et si habilement organisées par le capitaine Gérard, donnent des résultats imprévus et exécutent des opérations dont le succès paraît décisif dans nos pays, partout sillonnés de routes et de sentiers praticables.

L'Allemagne a la bicyclette pliante de MM. Seidel et Naumann, L'Autriche a la machine du lieutenant Czeipek, les Etats-Unis ont le cycle militaire Folding. Les Italiens expérimentaient déjà le grand bicycle en 1875. Nous avons, nous, la bicyclette pliante du capitaine Gérard, à laquelle il a attaché son nom déjà célèbre.

Cette machine, d'une solidité éprouvée, puisqu'elle a été expérimentée avec succès sur un parcours de 3.600 kil. pendant la saison d'hiver, a été construite en vue de toutes les éventualités de la guerre et a le mérite de pouvoir être pliée en 25 secondes par un homme exercé. Ainsi disposée, elle se place sur le dos aussi facilement qu'un sac, sans plus surcharger l'une que l'autre épaule, sans gêner les mouvements pendant la marche. ni pendant l'exécution des feux, debout ou à genoux. Le cycliste ainsi transformé en fantassin armé de la carabine, peut se porter à travers les terrains les plus mauvais, à travers bois et fondrières, jusqu'à la voie la plus prochaine, où, en quelques secondes, il retrouve ses ailes. La disposition de la selle est telle que le cycliste peut prendre terre instantanément en s'arrêtant, virer sur place et exécuter des feux, sa machine entre les jambes.

Qui ne voit de suite l'efficacité, l'importance et les conséquences multiples du cyclisme militaire. « C'est, « dit M. le capitaine Gérard, dans une conférence qu'il « fit à l'hôtel de la Société de Géographie, c'est une « arme nouvelle qui possédera à la fois le mode « d'action de l'infanterie : le feu et le choc, et cet « autre mode d'action de la cavalerie : la rapidité. « qu'elle pourra doubler, tripler même, avec un fond

« en tout point supérieur, une arme, dont la liberté « d'action sera sans limite et dont l'effet démoralisateur « se traduira avec d'autant plus de puissance sur les « troupes ennemies, que les armées d'aujourd'hui ne « sont plus composées que de soldats, dont la durée de « service actif, extrêmement courte, n'a pas suffisam- « ment trempé le caractère ».

Je n'abuserai pas de votre bienveillante attention en vous faisant ici le récit d'opérations extrêmement intéressantes pourtant, exécutées avec plein succès par l'infanterie cycliste, comme éclaireur. pour signaler avec une précision et une rapidité merveilleuses, la situation des corps ennemis, leur approche et jeter parmi eux la terreur par des feux de salves inattendus ; pour occuper avec la vélocité de sa monture, au moment décisif, des points stratégiques importants, où l'infanterie peut seule victorieusement se maintenir ; pour seconder de ses feux la cavalerie et l'artillerie légère en reconnaissance, pour aller détruire sur le territoire ennemi, à des distances étonnantes, grâce à la vitesse de la bicyclette silencieuse, qui se dissimule si facilement, les lignes télégraphiques, les voies ferrées, le matériel des chemins de fer ; pour faire sauter les ponts à la dynamite et porter ainsi le désarroi dans la marche de l'ennemi et sa mobilisation.

« J'aimerais mieux, écrivait un chef de bataillon « nouvellement promu, commander à 100 bicyclistes, « avec mission de faire le plus de mal possible à « l'ennemi, qu'aux 1000 hommes d'infanterie, à la tête « desquels je vais être placé ».

Personne n'a mieux résumé, dans un langage précis et convaincu, le rôle du cyclisme militaire, que M. le

capitaine Gérard, dont je me plais à vous rapporter ici les vibrantes paroles :

« Le vélocipédiste n'a été jusqu'à ce jour qu'un por-
« teur de dépêches ; il doit être avant tout un com-
« battant.

« Dans la guerre prochaine, il se multipliera, c'est
« lui qui sillonnera le territoire pour porter dans les
« campagnes l'ordre qui appelle aux armes ;

« C'est l'infanterie cycliste, qui constituera en avant
« de l'armée, de concert avec la cavalerie, ce rideau
« masquant la concentration des troupes.

« C'est le cycliste éclaireur à grande distance, qui
« rapide, silencieux, intrépide, percera le voile dont
« s'enveloppe l'ennemi, qui recherchera le gros de
« ses forces, qui le signalera.

« C'est cette troupe rapide et puissante qui consti-
« tuera le véritable soutien de la cavalerie, qui lui ser-
« vira de point d'appui, qui lancera sur la cavalerie
« ennemie, au moment du choc, ces grêles de balles,
« qui briseront son élan et la livreront vaincue d'avance
« aux sabres de ses escadrons.

« C'est encore le vélocipédiste qui, dans la bataille,
« portera à tous, la pensée directrice du chef.

« C'est aussi cette troupe silencieuse, qui entrepren-
« dra de hardis coups de main sur les flancs et les
« derrières de l'ennemi. C'est elle enfin qui jettera le
« trouble dans ses rangs, par ses apparitions soudaines,
« qui harcélera l'adversaire, détruisant ses convois,
« coupant ses communications, exécutant enfin ces
« mille petites opérations de guerre, peu coûteuses en
« hommes, mais terribles pour l'ennemi.

« Voilà ce que sera le cyclisme militaire dans les
« guerres futures.

« Son passé date d'hier, son histoire est nulle ; il « n'a aucun fait d'arme, aucune prouesse à inscrire « dans les plis de son drapeau, mais il promet et le « moment venu, il saura tenir haut et ferme l'étendard « que la France lui aura confié ».

J'ai fini, Messieurs, cette rapide étude.

Elle vous montre que le génie de notre patrie préside à l'éclosion de toutes les belles inventions ; que ses ingénieurs et ses mécaniciens sont habiles à les appliquer ; qu'affranchis des préjugés, nous n'hésitons pas à les mettre en œuvre, pour notre plaisir et notre utilité ; qu'enfin la défense nationale, soucieuse de tout ce qui peut la servir, sait apprécier et merveilleusement mettre à profit toutes les découvertes de la science.

RÉPONSE

PAR

M. PEUGNIEZ

MONSIEUR,

Je regrette que les traditions de l'Académie ne me permettent pas de lever la séance et de laisser l'auditoire qui vient de vous applaudir, emporter un souvenir sans mélange de la très intéressante étude que vous venez de faire devant nous. Les usages auxquels nous devons le plaisir de vous avoir entendu m'imposent le devoir de vous répondre par un discours. Après avoir plaint longtemps ceux auxquels ils incombaient, j'ai connu pour la première fois, grâce à vous, le charme qu'on peut goûter à écrire les impressions heureuses que laissent une lecture, à prolonger en cherchant à l'analyser, la sensation délicieuse éveillée par le rythme harmonieux de jolis vers.

Vous avez tout fait pour rendre ma tâche facile et douce. Vous nous avez montré le parti que vous pouviez tirer du sujet le plus futile et le plus banal en apparence et vous m'avez abandonné le rôle le plus agréable en me laissant le soin de découvrir le poëte qui se cache en vous, que votre modestie n'a même point laissé soupçonner jusqu'ici et c'est sans trop d'appréhension que je me suis assis devant les pages blanches que je devais remplir.

Et dans le silence et la tiédeur de ces journées d'été, ma pensée se reportait invinciblement devant d'autres feuilles blanches auprès desquelles pâlissent aujourd'hui des candidats, comme nous avons nous-même autrefois pâli. Vous rappelez-vous, Monsieur, les mois de Juillet d'antan : les escaliers que gravissait avec nous « l'élite de la jeunesse », la salle blanchie à la chaux, ornée de cartes administratives, et le visage rébarbatif du surveillant ? Le sujet du discours latin ne nous plaisait pas, vous en souvient-il ? Nous avons aligné des mots, symboles représentatifs de choses que nous ne faisions qu'entrevoir à peine, et dans notre impuissance d'enfants à faire œuvre personnelle, nous nous sommes imposé quelques heures d'un travail acharné dans l'immobilité et le silence ; puis nous avons remis une copie sur laquelle un fonctionnaire de l'Etat, moyennant des appointements considérables exerce encore aujourd'hui, n'en doutez pas, une surveillance farouche.

Qu'il est bon, en évoquant tout ce passé de peines et de misères, qu'il est bon de s'asseoir un jour à sa table de travail, d'y feuilleter les pages d'un écrivain sincère et ému comme vous, et d'écrire sans la préoccupation d'un diplôme à conquérir tout ce que cette lecture a fait fermenter en soi d'idées saines et généreuses. Qu'on écoute votre discours ou qu'on lise vos vers, on est séduit, moins par les qualités du style, sa beauté, sa correction, son élégance sévère, que par les idées accessoires qu'ils éveillent, par les nuances indéterminées qui les colorent et laissent pressentir toujours quelque chose au delà. Vous n'avez point voulu vous contenter de nous décrire la bicyclette ; vous n'avez pas

manqué de joindre à la description de l'objet extérieur un sentiment, une idée morale même qui laissât à notre imagination le soin de développer les pensées que vous faisiez naître en nous, sachant bien qu'ainsi vous agrandissiez votre sujet indéfiniment, l'embellissant de toutes les créations dont la rêverie peut animer une perspective sans limites.

De même vos poësies nous charment, non seulement par les détails de forme, de couleur, de relief dont vous éblouissez nos yeux, et ces qualités nous les retrouvons dans toute votre œuvre, mais vous dirai-je que mes préférences ont été vers celles qui, toutes les questions de langage, de rythme, de mouvement mises à part, touchent, émeuvent, ébranlent l'imagination, éveillent des idées accessoires, dilatent la sphère de la vision intellectuelle ; quelques-unes ouvrant à la pensée de larges horizons, à la rêverie des perspectives qui s'enchaînent à d'autres perspectives, des lointains qui fuient dans l'espace sans bornes. Celles-là, Monsieur, ne sont, parmi vos feuilles détachées ni les plus lestes ni les plus galantes. Me pardonnerez-vous d'exprimer ces préférences toutes personnelles. Je ne puis vous taire les heures charmantes que j'ai rêvées sur votre manuscrit.

Et ne croyez pas devoir vous excuser près de ceux qui pourraient s'étonner de voir la bicyclette à l'Académie. Un auditoire comme celui qui s'intéresse à nos travaux prend en bonne part toutes les hardiesses et ne se scandalise jamais, en ayant rarement occasion : il sourit aux épigrammes quand elles piquent sans blesser, applaudit à toutes les admirations quand elles sont sincères et leur pardonne de ne pas l'être quand

les circonstances les imposent. Vous êtes un admirateur sincère de ce petit cheval d'acier, comme vous l'appelez dans votre discours, qui nous emporte loin des villes en face de la nature, source de toutes nos inspirations, dans l'ivresse d'aller où nous conduit le vent. Je ne veux point dogmatiser avec vous sur ses origines, ses transformations, ni chercher les conditions requises pour que sa fabrication soit parfaite. Je suis fort ignorant sur toutes ces questions : j'ai la confusion de l'avouer. Ce n'est pas une raison pour n'en pas discuter avec vous, mais c'est une excuse.

J'aime mieux vous entendre vanter les avantages de la bicyclette au point de vue du tourisme.

Oui, c'est bien grâce à elle que notre belle France commence à être connue des Français. Et, croyez-moi, il n'est point nécessaire pour faire les beaux voyages dont vous parlez d'aller en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Italie. N'estimez-vous point qu'il faille commencer son éducation artistique par les sites et les monuments de notre patrie ? Aucun pays plus que le notre n'abonde en trésors. Ne serait-il pas temps d'avertir les milliers de touristes qui, chaque année se rendent à l'étranger, qu'ils pourraient contempler, en restant chez eux, des merveilles autrement impressionnantes que celles qu'ils vont chercher ailleurs.

Est-il en Italie un temple plus parfait, des arènes plus élégantes que la Maison Carrée, que les arènes de Nimes? un théâtre mieux conservé que celui d'Orange, un aqueduc plus hardi que celui du Gard ?

L'Europe peut-elle nous montrer des monuments du Moyen-Age comparables à notre cathédrale? Quelles autres peuvent rivaliser avec celles de Poitiers, d'Autun,

de Chartres, de Paris, de Laon, de Reims, de Rouen. Quelles abbayes égalent en magnificence St-Trophime, le Mont St-Michel, Brou, Montmajour ? Et quelle architecture civile et militaire peut nous donner à l'étranger l'équivalent d'Aigues-Mortes, de Coucy, de Pierrefonds, d'Amboise et de la maison de Jacques Cœur ?

La Renaissance n'a-t-elle pas édifié en France les plus riches de ses châteaux. On chercherait en vain hors de chez nous un ensemble comparable à celui que forment Blois, Chenonceau, Chambord et Azay-le-Rideau. Et notre vieux Louvre, Fontainebleau, Anet, Saint-Germain ? Quelles résidences plus charmantes et de style plus pur que le château d'Ecouen, l'hôtel Bourgtheroulde, et l'hôtel Carnavalét ?

Le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle ont construit des merveilles que bien de nos compatriotes ignorent, mais Versailles, Compiègne, Nancy, l'hôtel Soubise, le théâtre de Bordeaux sont célèbres dans le monde entier.

Et, sans sortir même de notre département dont nous pouvons en quelques coups de pédale visiter les richesses, que de monuments, que de débris dans leur solennelle grandeur sollicitent encore notre attention ?

Sur l'humus historique accumulé par les siècles, la Picardie jette aujourd'hui les vigoureuses poussées de sa puissance industrielle et de son activité commerciale, mais tous les vestiges de son ancien goût pour les arts n'ont pas sombré dans la fatalité ordinaire des évolutions. Ouvrez la merveilleuse publication que sertit comme un joyau la Société des Antiquaires de Picardie et vous verrez combien de pierres sont restées debout sur le sol pour attester tout un passé de grandeur et de gloire, symboles vivants des vicissitudes de la patrie, témoignages immortels de son génie.

Et quelle meilleure hygiène que la bicyclette pour dépenser la force nerveuse emmagasinée en nous par nos lectures et notre travail cérébral. Pour qu'il y ait harmonie parfaite, il faudrait que l'intensité des vibrations sensitives accumulées par les impressions qui sans cesse, nous viennent du dehors, fut égale à l'intensité des vibrations motrices qui partent de notre cerveau. L'encombrement n'est pas hygiénique et ce n'est pas inpunément qu'on surcharge son système nerveux sans aucune compensation. Notez que le repos ne serait ici qu'un pis aller, une ressource ultime. Un cerveau quelque peu doué ne doit pas être l'esclave de ses lassitudes : il doit, au contraire, s'en affranchir par l'entretien de son activité, par la culture de son aptitude naturelle à l'action. Et après l'avoir fait travailler longtemps comme sensitif, il est indispensable de lui demander de temps en temps d'être moteur et en même temps de donner du massage aux nerfs de nos muscles, de beaux spectacles à nos yeux, de l'air vif à nos poumons. Toutes nos fonctions s'exercent alors d'une façon plus vivace : la représentation mentale qu'on se fait de soi-même est celle d'un homme puissant et souple capable de briser ou de tourner tous les obstacles. La mélancolie, n'est-il pas vrai, ne va jamais de pair avec ce degré d'activité psychique. Et voilà le grand bienfait que nous apporte la bicyclette : elle chasse la mélancolie.

Je ne sais si vous avez autrefois éprouvé ce que sentent bien des personnes : la tristesse et le désenchantement profond du Dimanche. Même heureux, on souffre un peu, ce jour là, de son bonheur. On est pensif. Ce jour, si long, si long, apporte avec lui je ne sais

quelle déception hebdomadaire. — Pourquoi ? — On ne voit le Dimanche que des gens laids, mal habillés, gauches, parlant haut, riant bête, dit Lavedan. Ils envahissent les musées et disent devant la Joconde ou la Victoire de Samothrace des choses écœurantes. — Est-ce bien le contact de ces endimanchés qui nous rend la journée si morose qu'on ne sait comment la tuer, qu'il semble que la vie soit suspendue, et qu'on fasse craquer sous ses pieds de vagues feuilles mortes ? = N'en croyez rien. — Le Dimanche n'est pas l'automne de la semaine. Mais, ce jour-là, on n'accomplit généralement aucun travail intellectuel sous prétexte de se reposer. Les énergies disponibles ne sont pas employées. Le travail pour lequel on est habituellement préparé fait défaut. Et si l'on est tourmenté de vagues malaises, désorienté, déséquilibré, c'est que l'habitude du travail est devenue une nécessité qu'on n'élude pas sans souffrir.

Une dépense d'énergie, quelques heures de bicyclette font compensation, nous remettent en équilibre en nous faisant éliminer notre excès de vibration nerveuse et l'instrument, par l'exercice salutaire qu'il exige, a tué la mélancolie, maladie souvent déterminée par excès de dépenses, mais plus souvent encore par excès de sensation, comme la goutte, cette affection résultant d'une nutrition excessive et d'une élimination insuffisante.

Vous avez offert aux médecins, dans votre discours, une hospitalité assez large pour que j'ose insister davantage : les extraits que vous nous en avez lus ont pris les proportions d'une véritable consultation. C'est assez d'une pour ce soir. Mais les considérations que vous

nous présentiez paraissaient ne devoir s'appliquer qu'aux femmes. C'est d'elles seulement que vous vouliez, avec M. Championnière, modifier heureusement le caractère. — Eh bien ! il faut avoir le courage de demander qu'on nous fasse bénéficier nous aussi de cette thérapeutique bienfaisante de l'âme qui consiste dans la stimulation mécanique de notre système nerveux amenant nos cellules au degré de *tonus* normal.

C'est la façon dont la Science s'est mise à étudier le cerveau dans ces dernières années qui nous a conquis ces résultats. La fatigue, la force humaine, l'épuisement nerveux, toutes ces oscillations de notre vitalité s'étudient maintenant à l'aide d'une physiologie psychologique s'éclairant à la lueur de méthodes scientifiques rigoureuses, et la thérapeutique des âmes est en train de faire les mêmes progrès que nous admirons quand il s'agit de chirurgie antiseptique ou de vaccins microbiens.

Toutes ces idées, que la Science discipline aujourd'hui, elles existaient éparses depuis des siècles, et ceux qui s'efforçaient d'améliorer les nerveux les appliquaient à leur insu. Ne voyez-vous pas que l'Eglise avec ses flagellations et ses cilices prescrivait quelque chose d'analogue à notre prosaïque gant de crin d'aujourd'hui et quelle hygiène admirable que celle de ses couvents dont nos maisons d'isolement et d'hydrothérapie sont la pâle et triste atténuation.

En ce siècle de surmenage intellectuel et passionnel, nous arrivons vite à un état d'épuisement nerveux qui comporte suivant le degré de son intensité l'humilité, la crainte, la tristesse, l'impuissance à travailler longtemps : enfin la paresse. La bicyclette est un des

moyens mécaniques capables de stimuler nos centres nerveux, de modifier, par suite, notre état mental. C'est peu brillant, sans doute, d'être amené à reconnaître que notre moralité varie avec les changements de notre tonicité sous l'inflence des *stimulus* extérieurs. Ce n'est pas la première fois que la Science nous enseigne avec rudesse la modestie et nous fait voir l'humilité de notre condition. — Qu'importe, du reste, si sous le fouet de la souffrance nous faisons un perpétuel effort pour devenir meilleurs. C'est à l'hygiène à se hausser jusqu'à la dignité d'une philosophie pratique. C'est la thérapeuthique qui s'adresse aux défaillances passagères de notre volonté, du grand régulateur de notre machine humaine.

Devant ces considérations, vous avouerai-je que la question de savoir lequel des deux vêtements jupe ou pantalon est meilleur pour la femme au triple point de vue de la beauté, de l'hygiène et de la correction ne me préoccupe guère. Vous savez bien, Monsieur, que la femme est douée d'un merveilleux instinct qui lui permet de s'accomoder avec une aisance parfaite aux convenances des sports, aux lignes et aux couleurs du pays et du ciel, aux préférences personnelles de ceux à qui elle veut plaire. Il est impossible de formuler des lois générales à propos de questions aussi individuelles que celles du costume. La femme qui est gracieuse à pied sera toujours gracieuse à bicyclette, qu'elle porte la culotte, la jupe-culotte ou la jupe et puisque vous nous avez dit « qu'un bas noir bien tendu sur une jolie jambe n'a rien qui déplaise, » je vous répondrai que je ne saurais dire si je préfère que ce soit d'une jupe relevée ou du garçonnier pantalon que l'éblouissement fonde, me renverse et me darde.

Quant à l'attrait qu'exerce la bicyclette par elle-même, je pense comme vous qu'il réside surtout dans la vitesse avec laquelle elle nous permet de parcourir la [illegible]. La vitesse ! C'est une des satisfactions les plus [illegible] nous donner, c'est elle qui est le plus [illegible]. L'enfant, dès qu'il est né ma[illegible] entraîné dans l'espace. L'homme [illegible] sur ses émotions. Il continue [illegible] quand il peut intervenir acti[illegible] d'un mouvement. L'ivresse [illegible] paraissez goûter beaucoup, [illegible] des exemples. A bicyclette, le [illegible] mobile : d'où la satisfac[illegible] n'est point seulement la vitesse [illegible] la conscience de la rapidité de la course qui résulte de la notion de la faible dépense de forces qu'elle exige, le plaisir de l'équilibre facilement maintenu, l'exaltation de la circulation, de la force musculaire, de la sensibilité ; toutes ces sensations excitantes galvanisent l'activité psychique et devant le plaisir qui s'éveille, « l'organisme tout entier, dit Gratiolet, chante sur divers tons un hymne de satisfaction et de joie. »

II

Laissez-moi regretter que les exigences de l'usage me forcent à discuter avec vous un sujet sur lequel vous aviez su jeter tant de charmes. Nous n'étions pas en droit d'attendre moins du poëte délicat et fin dont votre modestie avait voilé les œuvres avant votre admission parmi nous et qu'il me reste à faire connaître à l'audi-

toire, déjà conquis, qui vous a, tout à l'heure entendu.

Ce sont, dites-vous, en parlant de vos vers, quelques rimes sorties de l'imagination de vos jeunes années. J'ai lu, moi de fort beaux vers ; et de ces feuillets que j'ai si complaisamment remués durant de longues heures, il m'a semblé sentir se dégager parfois, comme de pétales fanés, un léger parfum, bien mystérieux et bien lointain... .. un discret parfum de femme. Que d'amoureuses, Monsieur, ont passé dans votre imagination et ont été notées sur ces pages émues! Toutes vous les avez aimées, une heure au moins, l'heure durant laquelle vous les avez chantées, et cette briéveté de leur passage demeure le charme inégalé de ces amantes connues juste assez pour en détailler les grâces entrevues, et pas assez pour souffrir de les avoir vu disparaître à jamais. Toutes ces silhouettes de femmes que vous évoquez dans la brume du souvenir nous laissent l'empreinte délicieuse que nous gardons de ces voyageuses rencontrées une semaine, un jour, une heure et dont chacun de nous s'est amusé, au moins une fois, à deviner, à imaginer le roman intime. Il ne nous reste d'elles qu'un portrait esquissé dans le rapide éclair de la plus fugitive impression. Une seule fois, nos chemins se sont croisés pour ne plus se toucher ici-bas : elles ne nous réapparaissent, quand nous y songeons, que dans le cadre où nous les avons connues. Mais combien doux est ce souvenir évoqué! Ces passantes, ces amoureuses dont nous ignorons tout, même si elles vivent, elles ne nous ont point fait souffrir comme les autres, les vraies, et nous leur sommes éternellement reconnaissants de la sensation, toute de charme, qui s'éveille en nous à leur pensée. Il

en est ainsi de toutes les créations de l'imagination à qui vous dites si bien :

Et le rêve charmant que ta baguette allume
S'envole sans laisser après lui d'amertume.

Que vous chantiez l'ingénuité de la jeune fille ou la grâce exquise de la jeune femme, on sent que vous avez le culte fervent de cette fleur au fin et fragile duvet qui s'appelle la féminité.

O voix sublime de la femme,
Que tes accents font frissonner
Et que de ta douceur, le charme,
Sait nous prendre et nous fasciner.

Et vous nous avez dépeint la femme en vers alertes et sémillants, souvent pleins de gaîté gauloise, quelquefois de tristesse voilée.

La gaîté! Voilà ce que j'ai trouvé partout dans votre œuvre et comme je vous suis reconnaissant de nous montrer qu'il y a encore des gens distingués qui sont gais! Ne trouvez-vous pas que nous vivons aujourd'hui dans un milieu où la tristesse, hélas, est de mise. La plupart des hommes tiennent à passer pour des gens exacts. raisonnables, corrects, sérieux et graves et sont de ce fait des pontifes ennuyeux. Des psychologues solennels nous font aujourd'hui le procès du rire. Ils écrivent que c'est une fonction d'un caractère biologique subalterne, un réflexe de certains muscles mimiques et respiratoires, surtout du diaphragme, répondant à une excitation d'une nature particulière, un chatouillement, une titillation métaphorique intellectuelle..... Hélas, hélas, ô physiologiste exact, ô savant raisonnable, pourquoi nous l'avoir dit! — M. Max Nordau constate que le rire est particulier aux esprits rudimentaires.

aux enfants..... attendez..... aux sauvages..... aux ignorants..... aux incompréhensifs..... et l'homme qui rit (je cite) a un appareil d'inhibition affaibli par la fatigue, soit par un poison de l'intelligence tel que l'alcool. — M. Max Nordau ajoute que le rire n'est pas le propre de l'homme et que les singes anthropoïdes rient également.

Mon Dieu! affaiblissez mon appareil d'inhibition et faites que je devienne ignorant et incompréhensif comme ces chers et bons anthropoïdes!!!

Non, non, le rire n'est pas seulement une agitation intempestive du diaphragme. Le rire est beau, le rire est bon : et je vous remercie, Monsieur, au nom de l'Académie tout entière d'en avoir enveloppé votre œuvre et de nous avoir permis de la goûter.

Vous nous avez dépeint votre maîtresse. Que d'autres la courtisent avec vous : bien peu la chanteraient si gaîment. Je veux être indiscret jusqu'au bout et je cite les derniers vers : vous dites en parlant d'elle :

Elle déteste la mollesse
Donne la force et la souplesse
Retrempe l'esprit de l'amant
Qui la courtise assidûment
Au combat courtois elle anime
Ma maîtresse se nomme « Escrime ».

Aussi, laissez-moi croire que vos lèvres ont dû sourire, quand, faisant parler sainte Catherine vous dites :

Et, sur ma foi je ne connais,
Rien qui soit aussi délectable
Aussi saintement agréable,
Que près de moi paternoter,
Broder, filer et tricoter.
Quelle douce béatitude
Quel repos, quelle quiétude!

Quelques-unes de vos pièces, nuancées d'un regret sincère ont des accents émus : *le Sentier vert*, par exemple :

Petit sentier vert sinueux
Qu'éclairait un rayon de lune,
Tu nous vis passer tous les deux
J'enlaçais ma maîtresse brune.

Sur moi se fixait son œil noir
Et je baisais sa bouche rose
Pendant qu'un rossignol du soir
Chantait gaîment en la nuit close.

La brise d'été, mollement
Nous effleurait de ses caresses
Tandis que serrés doucement
Nous échangions mille tendresses.

Petit sentier vert délaissé
Le ciel noir recouvre la lune
Il neige et le vent est glacé.....
J'ai perdu ma maîtresse brune.

C'est encore la note émue que je retrouve plus loin :

Si je ne suis pas l'onde heureuse
Qui vous enlace doucement
Le roseau, la rose mousseuse
Qui vous caresse tendrement
Si je ne suis pas la glycine
Ou le papillon curieux,
Que je sois au moins, belle Ondine
Herbe à vos pieds, faute de mieux.

Et plus loin, quel joli tableau de la famille :

Et quand, plein de mélancolie
Viendra l'automne de la vie
Près de toi tu verras fleurir
De l'amour vivant souvenir,

Tes enfants, famille nouvelle.
. . . . . .
Quand tu n'auras plus la beauté,
Ta fille te respectera
L'amour des tiens t'entourera
Et quand enfin, bonne grand'mère
Tu t'inclineras vers la terre,
A toi-même tu survivras,
A vingt ans tu te reverras
Dans ta fille, enfant blonde et belle
Tu te sentiras immortelle.

Les regrets à la foi perdue procèdent d'une autre inspiration. Vous déplorez la fin de cette foi robuste d'un autre âge :

Qui nous donnait le doux mirage
De son céleste paradis.

Et vous dites :

Aujourd'hui l'on fait son devoir
Pour l'amour du bien, sans espoir.

Savez-vous bien, Monsieur, que si vous disiez vrai nous aurions le droit de nous enorgueillir d'une semblable évolution. Eh quoi! l'humanité serait assez courageuse pour vivre en harmonie avec les données de la Science, ne point se révolter contre le réel, assez forte pour agir sans le mirage du surnaturel, sans l'attrait du mystère, devant la claire vision des effets et des causes? Hélas! non, Monsieur. L'exclusion des forces surnaturelles auxquelles la naïve croyance des vieux âges attribuait le gouvernement de l'Univers n'est pas prononcée. Ne nous en affligeons pas. C'est un frein d'une singulière puissance que la crainte du châtiment éternel et de quelle utilité pratique pour en-

rayer les impulsions de la grande majorité des âmes. Il ne suffit pas de laïciser les écoles pour hausser le niveau philosophique du peuple à un degré qui nous permette de jeter sans danger au vulgaire des conceptions qui nécessitent pour être comprises, quelque culture préparatoire.

De la Galilée a soufflé sur l'imagination populaire le plus sublime idéal. Derrière son idylle s'agite le sort de l'humanité et je déplorerais avec vous la disparition pour les âmes simples d'une pareille source de consolations : la croyance en un Dieu juste : l'espérance en une vie future. Qu'importe notre orgueil? Ne nous suffit-il pas que quelques savants, que quelques philosophes aient le sentiment juste de notre isolement et de la souveraine indifférence de la nature pour nos douleurs ?

Que nous voilà loin, n'est-il pas vrai, de la chanson gauloise et rabelaisienne de tout à l'heure et je relis pour m'assurer qu'ils sont bien de vous, les deux vers qui terminent la pièce intitulée : « Un baiser ».

> Allez, ô jeunes gens sous l'ombre des charmilles
> Caresser tendrement les blondes jeunes filles.

Mais ceux-là font partie des péchés de jeunesse qu'il faut commettre, ne fut-ce que pour les bons souvenirs qu'ils laissent derrière eux.

> Qu'il est bon de relire
> Ces vers où brille encore notre jeune sourire
> Quand le temps a passé blanchissant nos cheveux.

Ce sont ceux qui vous sont les plus chers, n'est-il pas vrai? parce que c'est en eux que vous avez mis la meilleure partie de vous-même.

Lorsque nous évoquons les années lointaines, nous sommes surpris que notre mémoire ait conservé de menus détails que nous pensions endormis à jamais et qui s'éveillent non sans charme pour nous. Les faits qui, en leur temps, nous ont peu impressionnés, prennent avec les cheveux blancs une importance particulière par ce seul fait qu'ils sont entrés dans le cours de notre vie. Ce n'est jamais sans émotion qu'on retrouve dans un grenier ses vieux jouets d'enfant. Polichinelles éventrés ou chevaux de bois sans tête, ils furent, à leur heure quelque chose de nous. Un instant s'est fixé en eux notre rêve fugitif. Ainsi, nous revenons sur nos pas pour nous attarder dans le sentier où nous avons passé enfant. Ces souvenirs glissent sur notre âme comme un souffle frais qui la réconforte et prêtant l'oreille à ces enfantillages qui remontent de notre mémoire, nous éprouvons l'émotion qui nous ravit en entendant un air autrefois chanté près de notre berceau.

C'est dans ces émotions là que réside le charme pénétrant de certaines de vos pièces.

Et je ne connais pas dans votre œuvre de morceau qui m'ait plus entièrement séduit que « les Photographies ».

Un soir, avant de m'assoupir
Je pris plaisir à parcourir
A feuilleter toutes les pages
D'un album où sont les visages
De nos parents, de nos amis.

Vous saluez au passage toutes ces figures aimées : vos yeux se portent :

Vers les cheveux blancs des aïeux

Qui dorment maintenant sous terre
Et ne verront plus la lumière.
Je les regardais longuement
Il me semblait que, doucement
Je voyais leur lèvre sourire
Et puis s'agiter pour me dire :
« Merci de ton bon souvenir ».

Puis vous fermez le livre et les ombres chères s'animent, voltigent près de vous, vous saluent d'un sourire, vous parlent.....

Mais la lumière du soleil
S'en vint dissiper mon sommeil.... .
Adieu visions gracieuses
Vous n'étiez qu'ombres vaporeuses
Tout disparaît et tout s'enfuit
Avec les rêves de la nuit.

Les hallucinations du rêve se dissipent. Celles-ci durent. Il n'y a qu'à feuilleter vos pages et lire pour les renouveler et participer à ces émotions si humaines : l'espoir du lendemain : le recpect du passé.

Sur ce banc de gazon il me semble encor voir
Les aïeuls souriants gouter le frais du soir
Nos enfants à leur tour ont connu ce boccage
Là nous les avons vus jouer dans le feuillage.

Vous avez le culte des ancêtres. Vous les aimez, non pour leur gloire, leurs actions d'éclat, leur héroïsme : mais parceque ces ombres fraternelles ont vécu du sol qui nous nourrit encore, de la pensée qui occupe notre esprit, de l'ardeur qui continue à nous animer. Faire les mêmes choses qu'ont faites les ancêtres et redire les mêmes paroles de foi, c'est les honorer, se rattacher à ces morts couchés sous la dalle, les continuer en

quelque sorte et former avec eux et leurs descendants un de ces ensembles résistants qu'on appelle une race.

C'est plus que le culte de la famille, cela, Monsieur. C'est la forme la plus haute et la plus large du patriotisme. Cette page est bien de la main du jeune lieutenant de 1870 qui, dans la nuit du 24 décembre, sur la route de Picquigny blanche de neige menait ses éclaireurs préparer une embuscade à l'ennemi. Le même sentiment qui vous poussait autrefois à l'action vous dicta plus tard ces vers. C'est l'instinctive attache qui nous rive à toutes les parcelles d'un territoire et unit dans la même communion de pensées et d'enthousiasme quelques millions d'hommes dont le cœur, en dépit des discussions journalières bat d'un rythme commun....

Et ce n'est pas seulement au nom de tous mes collègues que je vous souhaite la bienvenue. Je vous remercie au nom de tous ceux qui, lisant votre œuvre, sentiront s'éveiller en eux ces émotions généreuses qui apaisent, consolent, rendent meilleur et font aimer la vie.

Amiens, 27 juillet 1898,

PEUGNIEZ

ÉTUDES
GRECQUES ET LATINES

PAR

ALEXANDRE BLANCHARD

Nouvelles Histoires tirées d'Euripide : LA LÉGENDE D'ION. — HIPPOLYTE. — IPHIGÉNIE EN TAURIDE.
FRIPONS D'ESCLAVES ! Parade latine, tirée de l'*Asinaria* de PLAUTE.

Je veux, toujours sensible à leurs divins mérites,
Unir jusqu'à ma fin les Muses aux Charites.
Muses ! plutôt mourir que de vivre sans vous !
Grâces ! Couronnez-moi d'anémone et de houx !
Le poète, malgré la vieillesse voisine,
Ne cessera jamais d'honorer Mnémosyne.

EURIPIDE, HERCULE FURIEUX, 673.

LA LÉGENDE D'ION

..... Les tragédies *romanesques* d'Euripide joignent à une invention spirituelle et piquante l'éclat du coloris, la vérité naïve de la touche. L'heureux accord de mérites si divers me paraît caractériser surtout sa tragédie d'*Ion*, son chef-d'œuvre en ce genre.

(Patin, Tragiques Grecs, *Ion.*)

I

Le Mariage de Créuse.

Créuse, athénienne et fille d'Erechthée,
Roi du pays, de race indigène et vantée,
Charma pour son malheur l'esprit d'un dieu félon
Et céda par surprise au désir d'Apollon.

Elle mit un enfant au monde ; et, confondue
De honte, l'exposa, jeune mère éperdue,
Dans la grotte de Pan qu'on nomme aussi Macra.
— Elle s'enfonce au pied du mont qui portera
Le Parthénon, beau temple où Minerve séjourne,
Sommet où l'œil humain pieusement se tourne.
— L'enfant allait périr ; son père le sauva :
Mercure prévenu vint à lui, l'enleva
Dans ses bras, le porta, d'un vol sûr et fidèle,
A Delphes, puis enfin sur un lit d'asphodèle
L'étendit doucement dans le fameux vallon,
Au pied du sanctuaire où l'on prie Apollon.
C'est là qu'il fut trouvé par la jeune Pythie,
Prise d'une secrète et tendre sympathie.
Elle ne savait rien du petit frêle et nu ;
L'enfant grandit près d'elle, à lui même inconnu.

Cependant, un jour vint que le vieil Erechthée
Sentit sa fin prochaine ; en son âme agitée
Il conçut le souci d'un suprême devoir :
Assurer à l'Attique un roi juste, et pourvoir
Sa fille d'un époux. Xuthus, un capitaine
Venu de l'Achaïe, et de race incertaine,
Mais divine, disaient les hommes éblouis,
Lui convint : il avait défendu le pays
Contre une invasion des bandes de l'Eubée ;
L'île orgueilleuse sous son glaive était courbée ;
Créuse lui donna sa foi. Le peuple entier,
Quand le vieux roi mourut, acclama l'héritier,
Et comme il avait eu la fille d'Erechthée,
Il prit encor le sceptre en sa main redoutée.

Le couple, que la gloire enveloppe et défend,
Gémissait sous la pourpre : ils n'avaient pas d'enfant,
Et Xuthus le premier songeait avec envie

Qu'il laisserait un jour la couronne et la vie,
Sans qu'un ardent garçon, fils à la joue en fleur,
Prît place sur le trône acquis à sa valeur.
Rongés de ce souci, les souverains voulurent
Tenter une suprême épreuve, et résolurent
De faire une prière au céleste devin
Que Delphes n'entendit jamais parler en vain.
Ils partirent ; l'azur de mai leur faisait fête ;
Mais les époux sous le ciel bleu baissaient la tête :
Quelle réponse, quel langage va tenir
Apollon qui sait tout, le présent, l'avenir ?

II

L'Hiérodule.

Le soleil se levait. Les timides étoiles
Le fuyaient dans la nuit profonde, aux sacrés voiles.
Les roches du hautain Parnasse se doraient
Des premiers feux de l'astre, et tous les yeux s'ouvraient.
La Pythie avait pris sa place accoutumée
Dans le temple, qu'emplit l'odorante fumée
De la myrrhe, et fixant sur le pavé ses yeux,
Elle écoutait monter des mots mystérieux.

Un jeune homme, gardien de la sainte demeure,
S'avançait sur le seuil de marbre à la même heure :
Les prêtres le suivaient en silence : — Prions,
Dit-il, le Dieu puissant qui verse ses rayons
A la nouvelle aurore ! Et vous, l'âme remplie
D'allégresse, gagnez la source Castalie !
Que bientôt sur vos fronts, sur vos mains ait coulé
Le cristal toujours pur, toujours renouvelé !
Puis, que chacun revienne, et, la tête inclinée,
Ecoute la Sibylle à sa place assignée.

Frères ! tendez l'oreille à ses obscurs refrains,
Afin de les traduire ensuite aux pèlerins.
— Cependant j'ai ma tâche ; il faut que je nettoie
L'escalier du portique et la divine voie,
Et j'ai fait mon balai de myrte et de laurier.
Je joncherai le sol de branches d'olivier,
J'épandrai sur le marbre une fraîche rosée ;
Puis je prendrai mon arc, et ma flèche aiguisée,
Fendant l'espace, ira percer d'un coup mortel
L'oiseau rôdeur qui souille et profane l'autel.
— O Temple d'Apollon ! l'orphelin sans patrie
Doit ses soins assidus à ta maison chérie !

O souples tiges de laurier !
Avec vous je vais balayer,
Tandis qu'un jour nouveau le dore,
Le parvis que la Grèce adore !
Frais lauriers ! je vous ai cueillis
Au milieu des sacrés taillis !
C'est là que l'onde intarissable
Qui jaillit à travers le sable
Donne vigueur aux myrtes verts
Vivaces parmi les hivers
Que sur les dalles ma main passe,
Dès l'heure où, montant dans l'espace,
Le soleil illumine l'air,
Jusqu'à celle où, rasant la mer,
Prolongeant sa lueur de joie
Sur le faîte que son flot noie,
Il se plonge dans l'Océan.
Péan ! Péan ! Péan ! Péan !

Mais que vois-je ? Ce sont les oiseaux du Parnasse !
Ils ont quitté leurs nids, et, malgré ma menace,
Volent autour du temple, entrent dans le parvis !
Attrape cette flèche et reçois cet avis,

Aigle de Jupiter, impétueux corsaire
Dont le peuple ailé fuit de toutes parts la serre !
— C'est un cygne à présent ! Arrière ! nourrisson
Des Muses, ou ce trait finira ta chanson !
— Cet autre, quel est-il et quelle sa pratique?
N'ose-t-il pas construire un nid sous le portique?
Impertinent oiseau ! Fût-il le messager
D'un Dieu, j'ai contre lui mon temple à protéger !

III

Créuse au Temple.

Créuse en ce moment gravissait la montée
Qui conduisait au temple, et marchait escortée
De femmes qui suivaient en silence ses pas,
Adressant leur prière au Dieu qu'on ne voit pas.
Le prince pour une heure a quitté sa compagne ;
Pèlerin scrupuleux, il va par la campagne
Trouver Trophônius et son antre fameux
Où l'on entend des voix monter des rocs fumeux ;
Et Créuse a voulu, sans attendre le maître,
Consulter la Pythie, et, furtive, connaître
La fortune d'un fils, cause de tant de maux.
— Le jeune serviteur l'arrête par ces mots :

— Femme, ton air est noble, et, selon tout présage,
Les Dieux qui t'ont donné ce doux et fier visage
Ont doué ton esprit de générosité :
La vertu ne peut être où n'est pas la beauté !...
Mais tu pleures au seuil de la divine enceinte :
N'est-elle pas aux Grecs joyeuse autant que sainte?
— Jeune homme, excuse-moi : je serai forte ! Au seuil
Du temple d'Apollon, un souvenir de deuil
Me reportait par la pensée en ma patrie....
O cruauté des dieux ! O jeunesse flétrie !

— Ce langage m'étonne et n'est pas en son lieu,
Puisque tu viens ici, femme, prier un Dieu!
Dis-moi ton nom plutôt. — Je suis Créuse, fille
D'Erechthée... — Un héros dont la noblesse brille!...
Qui donc est ton époux? — C'est l'Achéen Xuthus;
On le connaît; la Grèce a vanté ses vertus;
Il a soumis l'Eubée aux volontés d'Athène,
Et j'ai donné ma main au jeune capitaine.
Mais le bonheur depuis s'est détourné de nous,
Et je n'ai pas tenu d'enfant sur mes genoux.
Tu sais pourquoi je viens consulter la Pythie.
— Noble fille des rois, crois à ma sympathie.
— Mais toi-même, dis-moi ton nom. En vérité
Ta mère a dû souvent admirer ta beauté.
— « Le serviteur du Dieu », c'est le nom qu'on me donne;
J'appartiens à Phébus; l'orphelin s'abandonne
Au Dieu puissant qui lui voua son amitié!
— Ton langage à son tour excite ma pitié!
Habites-tu toujours ce lieu? — Certe! à toute heure,
La demeure sacrée est ma seule demeure.
Quelqu'un m'y déposa nouveau-né, m'a-t-on dit.
La Pythonisse eut soin de moi... Puis, on grandit...
— Comment as-tu vécu jusqu'à l'adolescence ?
— J'ai vécu de l'autel que le fidèle encense
Et charge de présents. — Ta mère a dû pleurer ;
Mettre un enfant au monde et puis s'en séparer !
Je la plains, et je plains encor, lorsque j'y songe,
Une femme.... vouée à la feinte, au mensonge,
Qui dut abandonner son fils — ô dieux jaloux !
A l'ongle des lions comme à la dent des loups !
Elle dit qu'Apollon l'entraînant.... — Que dit-elle ?
— La rendit mère... — Un Dieu séduire une mortelle !
— Elle exposa l'enfant dans un antre, séjour
Du chacal, et ne l'a plus revu de ce jour.
Hélas ! le souvenir la ronge, indélébile...

Pour elle aussi je veux consulter la Sibylle.....
Il aurait aujourd'hui le même âge que toi.....
Ne dis rien d'un secret que je livre à ta foi !
— Il est un point fâcheux, reine, dans ton histoire :
Apollon séducteur ! As-tu jamais pu croire
Qu'il révèle un secret qu'il faut tenir caché,
Et peux-tu le forcer d'avouer son péché ?
Les prêtres devant toi garderont le silence,
Et vaine avec un Dieu serait la violence !

IV

Créuse et Xuthus.

Créuse soupirait, gênée en son dessein,
Et des larmes tombaient furtives sur son sein ;
Mais son mari paraît ; il vole vers la reine ;
Il semble qu'un espoir le soutienne et l'entraîne :
— Confiance ! dit-il ; Jupiter a parlé,
Et l'avenir nous est à demi révélé :
Nous ne reverrons pas — mystérieux prodige !
Athènes sans enfant... Confiance ! te dis-je....
Qu'Apollon désormais soit sensible à nos pleurs !...
Tu pourras cependant dans la vallée en fleurs
Tresser quelque couronne, en parer le portique,
Et prier pour le prince héritier de l'Attique.

Xuthus a disparu. Va-t-il enfin savoir
Le secret qu'il ne peut qu'à peine concevoir ?
Quel arrêt vas-tu rendre, ô lèvre sybilline ?
— Créuse cependant rêve, et son front s'incline,
Tandis qu'elle s'éloigne à pas lents du parvis :
Qu'indique Jupiter en ses obscurs avis ?
Peut-elle à l'espérance ouvrir un cœur crédule ?
— Et seul, de son côté, le jeune hiérodule

S'assied sur un degré du temple, et sa pitié
S'émeut ; il se redit le secret confié :
Qu'est-ce que cette femme et quel est ce mystère,
Et ce reproche impie à Phébus adultère ?
O misérables cœurs dont l'espoir s'est enfui !...
— Comme il rêvait, Xuthus s'arrête devant lui.

V

Reconnaissance.

— Mon fils ! il est donc vrai ! Mon fils !... Je te salue !...
Salut, prince ! héritier d'une famille élue
Par les Dieux ! Laisse-moi te serrer dans mes bras !
— Que veut dire cela, Xuthus ? — Tu le sauras !
— Es-tu fou ? Faudra-t-il contre ta violence
Me défendre ? — A ton gré ! Vers toi mon cœur s'élance !
Dirige contre moi cette flèche ; elle ira
Percer le cœur d'un père et ce père en mourra.
Je suis ton père, enfant ! J'en ai la garantie
Du Dieu qui t'éleva, qui parle à la Pythie !
« Celui que tu verras le premier, au sortir
De mon temple, est ton fils. » Un Dieu peut-il mentir ?
— Et je suis le premier que tu vois ! Sort étrange !
— Aux volontés du Ciel l'homme pieux se range.
— J'en conviens, mais causons : tu ne m'as point parlé
De ma mère. — Apollon ne m'a rien révélé
Sur ta mère. — Pardon, si le respect m'arrête,
Mais... pourquoi voulut-on ma naissance secrète ?
— Peut-être, avant Créuse et le trône hérité,
Capitaine inconnu j'errais en liberté ;
Que te dirai-je enfin ? La jeunesse a ses fièvres ;
Une vierge crédule alors m'offrit ses lèvres...
— Ainsi je serais né de ces amours éteints ?

Mais comment suis-je à Delphe? — O souvenirs lointains,
Je vous retrouve! Sache, enfant, qu'en mon jeune âge
Je dus en ce pays faire un pèlerinage :
On célébrait Bacchus aux clartés des flambeaux;
Les étoiles brillaient dans les cieux noirs et chauds;
Les garçons l'œil en feu, les filles accourues
Dansaient, chantaient Bacchus en parcourant les rues...
J'étais jeune et fougueux dans mes désirs... Tu sais
Comment tu vins au monde, et j'en ai dit assez.
Souvenir douloureux d'un amour éphémère!
Qu'est-elle devenue, hélas! la jeune mère,
La blanche hiérodule... Ah! sans doute, étouffant
Ses sanglots, elle dut abandonner l'enfant
Dont la loi si cruelle aurait fait un esclave...
Femme! de tout péché mon souvenir te lave!...
Suis-je à présent ton père? — Oui, je le crois, selon
Ton récit, confirmé par l'arrêt d'Apollon.
Puissè-je maintenant, c'est ma plus vive envie,
Retrouver celle à qui je dois aussi la vie!

VI

Résolutions.

Que le jeune homme, enfin docile à la raison,
Suive à présent son père, et quitte la maison
Qui l'abrita longtemps! Mais que Créuse ignore
L'oracle qui l'abuse et qui la déshonore,
Reine et femme, et la voue à la stérilité !
Un jour elle pourra savoir la vérité.
Xuthus ira d'abord à l'autel qu'il encence
Remercier Phébus, et fêter la naissance
De ce fils glorieux que son rêve évoquait ;
Puis, il réunira dans un ample banquet

Le peuple delphien dont le prince fut l'hôte,
Et le père et l'enfant y seront côte à côte.
Ils reprendront enfin le chemin du pays.
Le jeune homme suivra Xuthus, non comme un fils,
Mais comme un hôte admis dans le royal cortège,
Curieux des palais que Minerve protège.
C'est l'ordre qu'on suivra. La reine, au jour venu,
Saura la qualité de l'éphèbe ingénu,
Que l'ami de Xuthus est l'héritier d'Athènes,
Et se résignera sans cris ni larmes vaines.
Le prince, enfin, qu'attend un si glorieux sort,
Va recevoir le nom d'ION, « Celui qui sort »,
Car c'est lui qu'en sortant du temple prophétique
Xuthus a le premier trouvé sous le portique.

VII

Le complot.

Le prince, accompagné d'Ion, s'en est allé,
Sûr de son œuvre ; mais il a mal calculé ;
Les femmes de Créuse ont tout vu, par Minerve !
La reine va savoir le sort qu'on lui réserve !
C'est en vain que le roi les menace de tous
Les supplices ; le plus cruel leur sera doux
Si Créuse est instruite, et la honte évitée
D'un étranger montant au trône d'Erechthée !

Créuse justement s'avançait, précédant
Un vieillard aux cheveux blanchis, son confident :
Précepteur d'Erechthée en son âge prospère,
Il chérissait la fille ayant aimé le père.
Créuse l'amenait, lui montrant le chemin,
Tantôt le soutenant de la voix, de la main,
Ménageant sa faiblesse.... Elle voit sur les pentes

Descendre et se hâter les fidèles servantes.
Que vont-elles lui dire ? Apollon pénitent
Va-t-il récompenser celle qui souffrit tant ?
— Les femmes de leurs mains se couvrent le visage !
Les pleurs coulent des yeux, quel funeste présage !
Elles semblent lutter contre un secret effroi.....
Elles parlent enfin .... pour maudire le roi !
— Créuse n'aura pas d'enfants ; sa destinée
Est de rester stérile ; un Dieu l'a condamnée ;
Mais l'Achéen triomphe et brave les défis :
Au soldat couronné l'oracle donne un fils ;
Créuse peut pleurer ! Et ce fils que l'on nomme,
La reine le connaît ! C'est ce même jeune homme
Qu'on a vu balayer le portique au matin,
A qui parlait Créuse.... Il prend place au festin
Qu'on prépare à grand bruit, et l'épouse avilie
Peut mourir dans sa honte et sa mélancolie !

Le vieillard à ces mots : — Ah ! nous sommes trahis !
Ce Xuthus ! il a mis la main sur le pays !
Il s'est fait accorder la fille d'Erechthée,
Infime capitaine, et Minerve irritée
N'a pas voulu que cette union s'accomplît.
Il a pris une esclave et l'a mise en son lit ;
Elle l'a rendu père, et l'enfant d'un caprice.
Adultère trouvait à Delphes sa nourrice.
Mais il n'en ira pas comme on pense. On tendra
Quelque piège à l'intrus ; une main s'armera
D'un poignard, ou plutôt un poison qu'on prépare
Descendra dans le cœur du bâtard, du barbare,
Et l'enverra régner dans les enfers. Faut-il
Un aide ? Le vieillard ne craint aucun péril ;
Il s'offre, serviteur au dévouement robuste,
A l'exécution d'une sentence juste !

— Certes ! j'emploîrai tout pour sauver ma maison,

Dit Créuse, le fer, l'embûche et le poison.
C'est trop longtemps souffrir et garder le silence,
Et je veux dire enfin de quelle violence
Je conserve l'image outrageuse, et comment
Apollon de sa force abusa lâchement!
Oui! j'ai dû lui céder, roseau qu'un souffle incline,
Un jour que je cueillais des fleurs sur la colline,
Et j'ai — je reconnais ma faute — abandonné
Aux corbeaux, aux vautours l'enfant qu'il m'a donné.
Ce n'était pas assez, ma mémoire chargée
Du crime le plus noir, ma pudeur saccagée!
Tu mets, Dieu trop cruel, le comble à tes mépris,
Mon époux devient père et je reste sans fils!...
O femmes! O mon père aimé, je vous confie
Le secret qui depuis vingt ans me crucifie;
Mais Apollon peut-il jusqu'au bout m'outrager,
Et ne verrai-je pas le jour de me venger?
Ah! Xuthus pleurera, père, si tu m'écoutes!
Vois ce bracelet d'or; il renferme deux gouttes
Du sang de la Gorgone, un cadeau précieux
Qu'a fait Minerve au plus sacré de mes aïeux.
De ces deux gouttes, l'une à la force abattue
Est salutaire, l'autre est un poison qui tue.
Prends ce bijou, mon père, et venge mon destin!
Cherche là-bas celui qui s'égaie au festin,
Et verse à ce bâtard que sa fortune enivre
Le poison bienvenu qui de lui nous délivre!

VIII

Le Banquet.

Dans le val frais et vert, où chante le grillon,
On a dressé la tente, immense pavillon
Que d'instants en instants remplit le peuple en fête.

Au loin, d'un bout à l'autre, et de la base au faîte,
S'étendent des tapis qui racontent aux yeux
L'histoire des héros et l'histoire des Dieux.
Au milieu de la salle une table s'encombre
De cent cratères d'or et de viandes sans nombre.
La foule qui s'empresse et qui s'assied en rond
Contemple avidement le prince au jeune front
Que l'arrêt d'Apollon fait héritier d'Athènes,
Et le vin coule à flots, comme l'eau des fontaines.

Mais quel est ce vieillard qui passe, échevelant
La neige de son front et hâtant son pas lent?
C'est l'ancien précepteur d'Erechthée. On l'admire;
Sur la patène d'or il fait brûler la myrrhe,
Aux mains des conviés, serviteur diligent,
Répand un filet pur d'une aiguière d'argent.
La joie a déridé les fronts les plus sévères :
— Allons ! dit le bonhomme, il faut changer de verres ;
Que la coupe soit grande ainsi que la gaîté !
— Il prend sur le dressoir un beau vase sculpté,
L'offre au fils de Xuthus. Le prince, l'âme en fête,
S'apprête à l'épuiser, la libation faite.
— Un convive, oublieux du rite, au même instant
Jette un mot de mauvais augure ; Ion l'entend,
Et — prêtre d'Apollon — soucieux du mystère,
Il répand sur le sol le vin de la patère.

Voici qu'à ce moment les oiseaux familiers
Du temple d'Apollon, nichant sous les piliers,
Des colombes semaient leur vol parmi la tente ;
Une d'elles s'abat vers le vin qui la tente,
Y plonge son bec rose, y puise avidement,
Et les regards amis suivent l'oiseau gourmand !
— Hélas ! quel mal subit déchire la colombe ?
Elle a cessé de boire, et sa tête retombe

Languissante ; son corps s'agite convulsif ;
Elle laisse échapper un petit cri plaintif ;
Elle palpite et meurt ; l'assemblée interdite
La contemple, baignant dans la liqueur maudite.

Ion se lève ; il a rejeté son manteau ;
Son regard sur le vieux tombe comme un marteau :
— Cet esclave a voulu m'empoisonner ! Qu'il nie
Son crime ; il m'a tendu la coupe d'agonie !
Explique-toi, vieillard ; tu n'es que l'instrument
D'une ignoble vengeance, on le voit aisément.
Qui t'a poussé le bras ? — Le traître, qu'on enchaîne,
Hésite, mais poussé par la rage et la haine,
Il dit Créuse, il dit la reine au cœur jaloux
Qu'abandonnent les Dieux, que trahit un époux,
Et le complot tramé contre ce nouveau maître
Que l'Attique repousse et ne veut pas connaître !

Les Juges Delphiens présents ont entendu
L'aveu désespéré ; le crime est confondu ;
Le châtiment suivra : la fille d'Erechthée
Du sommet d'un rocher sera précipitée.

IX

La Pythie.

Créuse a su l'arrêt qui l'a frappée. Où fuir ?
Son supplice est prochain : qui peut l'en garantir ?
L'autel extérieur dressé sous le portique
S'offre à sa vue ; il est par la coutume antique
Lieu d'asile, et maudit qui pour en arracher
Le plus noir criminel oserait y toucher.
La reine y vient tomber. — Mais Ion l'a suivie,
L'épée à la main, l'œil ardent. Il veut sa vie,

La désigne du geste aux bourreaux, et malgré
La sainteté du lieu, l'usage consacré,
Il ordonne qu'on la saisisse et qu'on l'entraîne.
L'autel de la pitié ne peut sauver la reine
Empoisonneuse, et si la loi pouvait faiblir,
Ion tient sa vengeance, Ion veut l'accomplir !

Mais quelle noble femme, au même instant sortie
Du temple, lui saisit le bras? C'est la Pythie,
Celle qui le reçut enfant, qui l'éleva,
Digne de son respect, de sa tendresse : — Va,
Dit-elle, pardonne à la femme jalouse
Qu'un Dieu sèvre du bien le plus cher à l'épouse;
Elle n'a pas donné d'enfants à son mari,
Et le sang d'Erechthée est à jamais tari;
Malheureuse ! Elle expie un grand crime, peut-être;
Mais l'asile est sacré ; tu le sais bien, ô prêtre !
Ecoute la pitié ; vois, enfant qui m'aimais,
Qui m'aimeras toujours, quel crime tu commets,
S'il faut que de ta main la suppliante meure !
— O mon cher fils ! tu vas sortir de la demeure
Qui t'abrita vingt ans, tu vas quitter aussi
Celle qui t'éleva, dont tu fus le souci ;
Or il faut découvrir à tes yeux le mystère
De ta venue au jour, secret que j'ai dû taire.
Prends d'abord ce berceau, dont l'osier resté vert
Gardait ton jeune corps quand je t'ai découvert,
Vingt ans déjà passés, nouveau-né qui murmure,
Comme un frêle oiselet tombé de la ramure.
Il contient des rubans, des langes, des colliers,
Reliques d'une mère, insignes familiers
Qui pourront, si les dieux aident ton industrie,
Te faire recouvrer et famille et patrie.
— Adieu ! J'ai dû garder le secret jusqu'ici :
Si je te fus utile, enfant, dis-moi merci !

X

Minerve.

Créuse, à quelques pas contre l'autel blottie,
Sans perdre une parole écoutait la Pythie ;
Un instinct qui s'éveille impérieux lui dit
Qu'elle a devant les yeux son fils .... Elle bondit
Vers Ion ; le jeune homme, altéré de vengeance,
S'écrie : -- Avec mon Dieu je suis d'intelligence !
Elle a quitté l'autel qui pouvait la sauver,
Son sang est aux vautours, ils vont s'en abreuver !
— Mais Créuse s'attache à l'enfant qu'elle embrasse :
— Ecoute-moi d'abord, héritier de ma race !
Je ne me trompe pas !... Mon fils !... Ouvre d'abord
Ce lit de frais osier ; j'accepterai la mort
Si tu peux m'accuser ensuite d'imposture.
Tu trouveras dans ce berceau la couverture
Qu'en des jours douloureux je tissais pour mon fils !
Que de pleurs ont baigné mes mains quand je la fis !
J'y brodais au milieu la tête de Méduse ;
L'œuvre est inachevée et la ligne confuse....
Il renferme un collier figurant un serpent ;
— Au cou des nouveaux-nés, tu sais, on le suspend — ;
Et tu verras enfin, mon fils, une couronne
D'olivier ; le feuillage en est vert et fleuronne
Ainsi qu'au premier jour ; l'olivier de Pallas
Ignore la vieillesse et ne se flétrit pas !

Ion, pâle d'angoisse et regardant sa mère
Reconnaît les objets que Créuse énumère,
L'attire dans son sein : — Que voulez-vous de moi,
Justes Dieux ! N'est-ce point pour mon cœur trop d'émoi ?
Viens dans mes bras, victime à mon amour ravie !

Et Créuse, l'œil fier : — Je renais à la vie !
Je ne suis plus stérile et sans postérité !

Le foyer se rallume en ma maison ; l'été
Succède à l'âpre hiver ; la race d'Erechthée
Retrouve sa jeunesse ; Athènes respectée
Retrouve un roi ! Salut ! mon fils ! — Salut à toi !
Ma mère ; et maintenant allons quérir le roi !
Prends le bras de ton fils ; allons quérir mon père !
— Hélas ! quel triste aveu me reste-t-il à faire !
— C'est toi le criminel, Apollon qui m'entends ! ..
Sache donc que ce Dieu, j'avais alors vingt ans,
M'aima, que, me traînant de force en son repaire....
Je n'osai révéler cet outrage à mon père,
Et je t'abandonnai, mon fils, non sans remords ....
— Moi-même j'ai voulu te donner mille morts !...
Nous sommes dans la main des Dieux, à qui tout cède....
Mais parle, et pour lever un doute qui m'obsède,
Quel plaisir Apollon, que j'aime avec effroi,
Trouve-t-il, ô ma mère ! à se jouer du roi ?
— Ah ! respectons, mon fils, la volonté divine !
Ton père a ses raisons que, pour moi, je devine :
Tu ne peux, reconnu fils d'un Dieu, c'est la loi,
Hériter de Xuthus et succéder au roi.
— Mais tu doutes encore, hélas ! enfant rebelle !
Que te dire de plus ? .. Minerve, je t'appelle
A mon aide ! Que dis-je ? Elle est là ; je la vois ;
Elle plane au fronton du temple : entends sa voix :

« C'est à toi que je parle, Ion, fils de Créuse,
Ion, fils d'Apollon ! Personne ne t'abuse :
Ton père te rappelle à ton illustre sort ;
Il a tout ordonné, t'a sauvé de la mort,
En a sauvé ta mère ! Assez de craintes vaines !
Sur les pas de Xuthus prends la route d'Athènes,
Où tu dois recueillir un sceptre glorieux.
L'avenir vantera ton bras victorieux :
Quand tes peuples l'auront conquise à leur génie,

Tu donneras ton nom à la noble Ionie.
— Mais sache-le ; Xuthus doit ignorer comment
Ton père a préparé ce grand évènement :
Apollon sur ses yeux saura mettre des charmes !
— Prends la main de ta mère, Ion ; sèche ses larmes !
Si les Dieux quelquefois semblent lents à bénir,
C'est qu'ils ont devant eux — sans bornes — l'avenir. »

HIPPOLYTE

.... Si le chef-d'œuvre d'Euripide et celui de Racine diffèrent dans les détails, par le caractère de la composition et le choix des mœurs, ils ne diffèrent pas moins par la conception principale.

PATIN, Tragiques Grecs, *Hippolyte*.

.... Pour sentir dignement l'*Hippolyte* d'Euripide, il faut, pour ainsi dire, être initié dans les mystères de la beauté, avoir respiré l'air de la Grèce.

W. SCHLEGEL, cité par PATIN, Trag. gr., et par J. GIRARD : *Le Sentiment religieux en Grèce ; l'Orphisme d'Euripide.*

I

Hercule, ayant conquis les bords du Thermodon
Et vaincu l'Amazone Antiope, fit don
De la belle captive à son ami Thésée,
De qui le sang coula sur la plaine arrosée.
Thésée aima la reine, et pour toute rançon
Lui demanda sa main. Il eut d'elle un garçon
Qu'il confia sur l'heure au bon aïeul Pitthée,
Que Trézène adorait, de son sceptre abritée.

Hippolyte en vertu comme en beauté grandit,
Fier chasseur que jamais le luxe n'affadit,
Digne enfant de celui qu'aima le fils d'Alcmène,
Doux aussi, gracieux comme une vierge. — Il mène,
Loin du blanc gynécée où la chair s'amollit
Une vie âpre et pure ; il s'éloigne du lit
Des femmes, enivré de liberté sauvage,
Et sa jeune vigueur répugne à l'esclavage.
Il honorait Diane ; avec elle il courait,
Mystérieux ami, la plaine et la forêt,
Poursuivant à travers lande et châtaigneraie

Le sanglier têtu, le chevreuil qui s'effraie
Aux abois du molosse aiguisant ses crocs nus.
Il honorait Diane et dédaignait Vénus,
Déesse de l'amour, déesse du mystère
Qu'on tremble de connaître au ciel et sur la terre,
Qui charme les mortels et qui charme les Dieux !
— Hippolyte pour toi, Cypris ! n'avait point d'yeux :
Tu l'en punis, et tu montras par son supplice
Que mépriser l'amour est orgueil et malice !

L'Amazone était morte ; et — le temps révolu
Que son deuil réclamait — Thésée avait voulu
Qu'une nouvelle épouse au front pur et limpide
Vint aux foyers éteints prendre la place vide.
Il avait obtenu la fille de Minos,
La Phèdre aux beaux cheveux tombant par longs anneaux,
Dont la gorge d'argent comme une onde se creuse ;
Phèdre, sœur d'Ariane — oh ! vierge douloureuse
Dont la mer de Naxos roula le cœur broyé !
Phèdre, ta fille enfin, sombre Pasiphaé !
— C'est elle qu'Aphrodite observe, qu'elle épie,
Qu'elle choisit enfin pour confondre un impie.

Comme on voit la marâtre, errant d'un pas muet,
Verser un poison noir à l'enfant qu'elle hait,
Elle osa dépraver l'épouse vertueuse,
Allumer dans son sang la fièvre incestueuse
D'un amour qui devait la dévorer d'abord,
Et la précipiter dans l'oubli de la mort,
Asile unique et sûr à l'âme tourmentée,
Non sans qu'elle eût, hélas ! victime révoltée,
Avide tout à coup de vengeance et de sang,
Innocente, causé la mort d'un innocent !

Hélas ! la vertu même a besoin de mesure ;
Némésis la punit alors qu'elle est trop sûre,

Car les Dieux sont jaloux : sous les seins irrités
Ils ont mis des instincts vainqueurs des volontés ;
Malheur à qui s'en joue ! et malheur au superbe
Qui veut les arracher comme une mauvaise herbe !

II

Les princes habitaient Trézène. — Accomplissant
Un voyage pieux, Thésée était absent.
Phèdre, blessée au cœur, et déjà consumée
Par l'amour, cherchait l'ombre en sa chambre fermée ;
Sur le lit de repos qui reçoit ses aveux,
Elle voilait d'un drap léger ses blonds cheveux ;
Le pain n'approchait plus de sa lèvre altérée ;
Elle attendait la mort, faible et désespérée.

Hippolyte revient de la chasse, suivi
De jeunes compagnons, empressés à l'envi,
Et riant sous le faix des pièces abattues.

Aux portes du palais s'érigent deux statues
De marbre blanc, veinant de rose leurs bras nus :
Diane ici respire ; à côté, c'est Vénus.
Hippolyte a passé, sans que son front s'incline,
Devant le marbre où rit Aphrodite câline ;
Et se dressant au socle où rayonne Artémis,
Il couronne son front de roses et de lys.

Salut ! Déesse sainte ! O fille de Latone,
Fille de Jupiter !
L'Olympe est ta maison, près de celui qui tonne
Et fait jaillir l'éclair !
Et dans le palais d'or où règne la liesse
Eternelle et sans loi,
O Diane, il n'est pas de plus belle déesse,
De plus chaste que toi !

Reine ! pour décorer ton front, que rien ne fane,
J'ai tressé quelques fleurs,
Et j'ai dans la prairie interdite au profane
Marié leurs couleurs !
La faux n'y passe point ; nul troupeau n'en piétine
L'inviolé gazon ;
On y voit seulement l'abeille, qui butine
En la jeune saison.
Jardin que la Pudeur arrose d'une eau pure,
D'émeraude vêtu !
Et qui s'ouvre à celui que la seule nature
Instruit à la vertu !
De ton chaste entretien, Déesse au col de cygne,
Un mortel a joui !
J'ai recueilli ta voix sans voir ta face insigne,
Privilège inoui !
— Ah ! puissè-je ainsi vivre et mourir, ô patronne,
Jaloux de mon trésor !
— Cependant laisse-moi parer d'une couronne
Ta chevelure d'or !

— De vous, constants amis ! qu'une prière honore
La Vierge qui nous guide au fond du bois sonore,
Chaste divinité dont nous suivons les pas !
— Entrons dans le palais ; préparez le repas
Qui sourit au chasseur, après la marche dure,
Et l'affût prolongé sous la froide verdure ;
— Plus tard, on prendra soin d'étriller les chevaux :
Ainsi que le matin, le soir a ses travaux.

III

La Reine, s'appuyant au bras de sa nourrice,
Hors de l'appartement que le cèdre lambrisse,
Apparaît sur le seuil du palais ; et ses yeux

Dans l'orbite enfoncés brillent de sombres feux ;
Elle parle à voix basse, et la vieille servante
Qui l'écoute, gémit d'abord, puis s'épouvante :

— Pauvres humains! dit-elle, à quels tourments soumis!...
Tu voulais, disais-tu, revoir les cieux amis :
Le voilà, cet azur que cherchait ta paupière!
Il entre dans le cœur et pénètre la pierre!...
Que faut-il faire encor pour toi ? ... Tu le voulais :
J'ai fait porter ici ton lit hors du palais;
Mais je connais ton âme inquiète et morose,
Il te faudra revoir bientôt la chambre close!
On fait ce qui te plaît sans te faire plaisir,
Et tu formes toujours quelque nouveau désir.

— Et voici que soudain Phèdre s'émeut; sa lèvre
Laisse échapper ces mots qu'entrecoupe la fièvre :

— Enfants! soutenez-moi! Mes genoux affaiblis
Chancellent; tour à tour je rougis, je pâlis;
Ma tête penche! Otez ce voile qui me pèse;
Laissez mes cheveux pendre et flotter à leur aise...
Quelle soif me dévore! Oh! sources aux chansons
Joyeuses, qui filtrez au milieu des cressons!...
Montons la côte! Allons dans la forêt sacrée
Où sous l'ombre des pins court la lice altérée!
Oh! je l'animerais de mes cris, brandissant,
La main haute, le trait qui s'abreuve de sang
Après avoir frôlé la chevelure blonde!
Menez-moi sur la plage où rampe et se meurt l'onde,
Dans l'hippodrome, plein de sonores galops,
Où l'étalon dompté se cabre au bord des flots! ..
Malheureuse! Que dis-je ? O nourrice, je plie
Sous un Dieu ; ma raison s'éteint dans la folie !
J'ai honte de tenir ces propos indécents!
Que n'ai-je pu mourir sans reprendre mes sens!...
Ma mère, couvre-moi le visage, et me laisse!

— T'abandonner! — L'esclave à ses genoux se baisse,
D'un reproche cuisant la stimule et la mord :
— Quoi donc ! Tu veux mourir, oubliant que ta mort
Laissera deux enfants, dont tu faisais la joie,
Sans mère! Quoi! Tu veux les livrer, faible proie,
Au tuteur déjà prêt à dévorer leur bien....
Ah ! ta désertion les laisse sans soutien !...
Tu sais qui je veux dire, Hippolyte... — Nourrice,
Ne prononce jamais ce nom! — Cruel caprice!...
Mais tu reviens à la raison, car tu frémis
Au nom d'un homme... Enfant! Quel mal as-tu commis?

— Ah ! Je n'ai pas de sang sur les mains, mais la rouille
Du crime est sur mon âme et le péché la souille!
Oui, je veux devant toi mettre mon cœur à nu :
Je vais mourir, nourrice, et mon tour est venu !
Ecoute-moi : tu sais quelle amour forcenée
Pasiphaé conçut, ma mère infortunée!
Tu sais comment mourut Ariane, ma sœur,
Sur le sable désert pleurant son ravisseur;
Eh bien! Comme ma sœur et ma mère, battue
D'un orage d'amour, une fièvre me tue!
L'amour, hélas ! l'amour! On s'en va répétant
Qu'il n'est rien de plus doux, de plus amer pourtant!
Hélas ! Je n'en aurai connu que ce qui froisse
Et qui navre, et qui tue!

Alors, en son angoisse,
Devinant le secret mortel qui se fait jour,
La nourrice soudain : — Que parles-tu d'amour?
— Tu le sais bien, ce fils de la belle guerrière...
— Hippolyte! — C'est toi qui l'a nommé ! — Misère!...
Tu ne pouvais, enfant, me faire plus de mal;
Je ne survivrai point à cet aveu fatal!
J'embrasserai la mort bienfaisante, et souhaite

Que tu dormes aussi dans la tombe muette!
— Je te suivrai, ma mère, et j'ai trop attendu
Pour mourir; j'ai brûlé d'un amour éperdu;
Je n'ai pu m'en guérir et j'ai voulu me taire,
Et toi seule connais ma pensée adultère,
Mais je n'ai pas manqué de parole à celui
Qui m'a donné son nom. Mon dernier jour a lui :
Je vais mourir; la mort libératrice efface;
Et mes fils pourront voir leurs compagnons en face!

— Mais l'indulgente vieille à ces mots l'interrompt,
Clôt de la main sa lèvre et lui baise le front :
— Ma fille, j'ai parlé trop vite tout-à-l'heure,
Et ta fidélité t'abuse, et c'est un leurre.
Si les Dieux, dont la main sur nous pèse, ont voulu
Te faire aimer l'enfant par leur faveur élu,
Pouvons-nous résister à leur ordre suprême ?
Ah! Vénus nous domine, et Vénus veut qu'on aime,
Et nous tient dans ses rets. Elle se meut dans l'air ;
Elle pénètre aussi sous les flots de la mer :
Tout est né de Cypris. Cypris sous la mamelle
Fait germer le désir, et met l'ardeur jumelle
A qui vous devez tous la vie, hommes d'un jour!...
Je veux que ton amour soit payé de retour ;
Je veux ta guérison, ma fille ! La magie
N'a pour moi rien d'obscur, et j'en sais l'énergie !

— Mais Phèdre l'arrêtant : — O chère! que dis-tu ?
Tais-toi! Je veux rester fidèle à la vertu !

— Eh bien! résiste donc au penchant qui t'entraîne;
Mais tu ne mourras point; j'ai pour sauver ma reine
Des philtres innocents qui charment la douleur,
Et la santé teindra bientôt ta joue en fleur.

IV

La nourrice a déjà disparu. Mais qu'attendre
De l'esclave vieillie, irréfléchie et tendre ?
L'aveugle instinct la guide au défaut de l'honneur :
Hippolyte a reçu son avis suborneur ;
Elle a tenté ce cœur innocent et sauvage ;
Mais en vain ; le jeune homme écarte le breuvage
Fétide qu'une main trop fidèle a versé ;
L'éphèbe pur, flairant le crime, a repoussé
Les étranges aveux, la supplique honteuse,
Et son geste et sa voix chassent l'entremetteuse.

L'écho retentissant pénètre jusqu'au lit
Où Phèdre s'abandonne et rêve... Elle pâlit
Et se dresse à la voix si chère qui la glace :

— Loin de moi ! Proxénète immonde ! Fais-moi place !
Va ! Ne me touche point ! Et pour ton vil secret,
Quand je l'aurais trahi, qui donc m'en blâmerait ?
O femmes ! Sexe impur et décevant ! Vipères
Dont au prix d'une dot se délivrent les pères !
C'est pour les ruiner qu'entrant dans nos maisons
Vous apportez au sein du foyer vos poisons !
C'est bien ! Je quitterai, haletant d'épouvante,
La maison de mon père, où trahit la servante,
Où la femme trahit, et je ne foulerai
Qu'au retour de Thésée un seuil déshonoré !
Alors j'observerai l'esclave et la maîtresse,
Et l'accueil hypocrite et la fausse caresse !

La nourrice effarée a fui, mais pour trouver
La reine, que l'affront sanglant vient d'achever.
Fallait-il que sa honte ainsi fût révélée,
Qu'Hippolyte connût son âme inconsolée,

Et que Thésée apprît — car il va tout savoir!
Que l'épouse adorée a forfait au devoir?
— Ah! qu'elle parte! Loin! la servante infidèle!
Puisqu'il lui faut mourir, Phèdre mourra loin d'elle;
Phèdre mourra; ce cœur que le crime a surpris
Ne battra plus; la tombe apaisera Cypris....
Mais la femme innocente, en sacrifice offerte,
Ne prétend pas sauver celui qui fait sa perte;
Elle se vengera sur l'éphèbe invaincu;
Hippolyte mourra quand Phèdre aura vécu.

V

Quelques moments après, une plainte éplorée
Monte aux murs du palais; la maîtresse adorée,
La fille de Minos, l'épouse, au nœud coulant
Fatal a suspendu - misère! — son cou blanc!
— Etendez ce cadavre à la face hagarde!
Oh! de cette demeure amère et triste garde!

Or, c'était l'heure même où le roi, de retour
A Trézène, heurtait, le cœur vibrant d'amour,
Le seuil de sa maison. Une couronne pare
Le front du pèlerin; l'accueil qu'on lui prépare
Fait passer en ses yeux de rapides reflets....
— Mais quel est ce désordre et ces cris des valets?
Pitthée a-t-il, le cher aïeul, quitté la vie?...
Un enfant serait mort?... . Non : mais Phèdre est ravie.
Phèdre au lacet de soie, hélas! a suspendu
Son beau corps, et voilà son cadavre étendu!

Et Thésée, interdit, arrache et jette à terre
Sa couronne, et, penché sur l'imprévu mystère,
S'interroge en secret : de quel crime oublié

S'est-il chargé jadis qui n'est pas expié?
— Il ne survivra point à l'affreux suicide!
Tant de mal a brisé le compagnon d'Alcide!
Qu'on le roule avec Phèdre en l'unique linceul!
La maison désormais est vide, et l'enfant seul!
— Qu'il meure!
Mais quelle est cette lettre froissée
Que tient encor la morte en sa main convulsée?...
Il la prend; il la lit... Quel outrage, attesté
Par l'anneau nuptial, la lettre a relaté!
Hippolyte a forcé la pudeur de l'épouse,
Et l'épouse a péri de son honneur jalouse!
Comment peindre, ô vieux roi! ton indignation?
La mort même a scellé la révélation!
Et Thésée, invoquant Neptune tutélaire:
Je t'appelle, ô grand Dieu! dans ce jour de colère;
Tu promis d'exaucer jusqu'à trois de mes vœux;
Accomplis ta promesse et m'écoute: Je veux
Qu'Hippolyte, l'enfant dénaturé, périsse!
Ou que loin de ton sol, Grèce mère et nourrice,
Il erre abandonné, suant la trahison,
Et que les étrangers lui ferment leur maison!

Hippolyte, aux éclats de la voix de son père,
Est accouru, tremblant encor de sa colère....
Il a devant les yeux un cadavre.... Quel est
Ce nouveau coup? Quel drame, où le destin se plaît,
Apporte ici la mort? Qu'on lui parle! Farouche,
Le roi se tait; un pli mauvais lui tord la bouche;
Il éclate à la fin: — Hippolyte ose-t-il
Se prétendre innocent: par quel détour subtil?
Il vivait, sage et pur, aux forêts qu'il dévaste;
Il goûtait l'entretien d'une déité chaste!
Donc, tout son fait n'était qu'hypocrisie! Horreur!
Sa langue était pudique, incestueux son cœur!

Ah! que vite il se cache, et qu'il parte, et qu'il erre,
Et s'en aille bien loin demander son salaire !

Hippolyte n'a pas bougé. Pur de péché,
Il reçoit le reproche et n'en est pas touché,
Et se plaint seulement que l'infortune extrême
Egare ainsi celui qu'il honore et qu'il aime.
Fils pieux, il connait son devoir : c'est parmi
Les hommes vertueux qu'il cherche son ami.
L'amour est un mot vain pour lui, n'a rien qui touche
Son cœur vierge, et la femme ignore encor sa couche.
Est-il ambitieux ? Il n'est pas sans savoir
Quels soucis épineux recèle le pouvoir :
Un trône de soucis sans nombre est le repaire :
Il préfère son sort à celui de son père.
Il en jure par Zeus, le gardien des serments,
Par le sol de Trézène et par les ossements
Des héros endormis au cœur de la patrie :
Phèdre n'a pas été de son désir flétrie ;
Il n'eut point le souci de ce crime sans nom ;
En conçut-il jamais l'idée ? Il répond : Non !
— Il en a dit assez. — S'il a menti, qu'il meure
Inconnu, vagabond, sans parents, sans demeure ;
Que la mer lui refuse un linceul dans les eaux ;
Que la terre se ferme et rejette ses os !

Mais Thésée a maudit le parleur méprisable ;
La lettre dans ses mains témoigne irrécusable ;
Qu'il aille retrouver ses pareils, corrupteurs
De femmes, séducteur parmi les séducteurs !
— Qu'il parte ! ou qu'un esclave à l'instant, s'il balance,
L'entraîne !

— Et le héros : — C'est trop de violence !
Malheur à qui me touche ! — Ah ! ton cœur et mauvais !
Puisque tu l'as voulu, mon père, je m'en vais !

VI

Hippolyte, chassé de la maison royale,
A trouvé ses amis, dont la troupe loyale
S'empresse autour du prince innocent à ses yeux,
Et le jeune homme à son pays fait ses adieux :

— Ville où je vins au jour ! adieu ! Divine Athènes !
Je ne te verrai plus, et mes routes lointaines
Ne me ramèneront jamais non plus, jamais !
Dans ma chère Trézène où fut ce que j'aimais !
Puisqu'il faut que je sombre en cette ignominie,
O vous que n'a jamais séduits la calomnie,
Doux amis, qui n'avez point douté de ma foi,
A mon dernier départ — tous — accompagnez moi.
Et si j'ai pu faillir à la vertu, que puisse
La droite Némésis m'appliquer sa justice !

Hippolyte quittait Trézène, accompagné
De ses amis en pleurs. La troupe avait gagné
La plage, où les valets échangeaient des murmures ;
Ils nettoyaient le char, polissaient les armures,
Et peignaient les chevaux du chasseur ; et tandis
Que l'étrille passait sur les flancs arrondis,
Ce fut un long sanglot dont sonna le rivage,
Quand près d'eux s'éleva la voix du jeune sage :
— Attelez les chevaux au char, ô mes amis !
Fidèles serviteurs, je vous quitte, et gémis !

Le char est attelé, le héros prend les rênes,
Se recommande au Ciel : — Puissances souveraines,
Que je meure ! si j'ai méconnu mon devoir !
Mais que je meure ou vive, ah ! puisse un jour savoir
Mon père détrompé — Dieux à qui je m'attache !
Qu'il frappe injustement celui qui fut sans tache !

Il saisit l'aiguillon, en touche les chevaux;
Tous prennent le chemin d'Epidaure et d'Argos.
— Or, comme ils traversaient une lande sauvage
A l'écart des labours et longeant le rivage,
On entendit comme un tonnerre souterrain,
Un sourd mugissement sorti du flot marin.
L'attelage s'effraie à ce bruit insolite,
Souffle, dresse la tête et l'oreille. Hippolyte
Promène son regard assuré sur les flots ;
Et voici que soudain, par les lointains îlots,
Une vague se forme et se courbe et se creuse,
Et dresse vers le ciel une volute affreuse,
Se roule vers la rive et s'avance en rampant,
Et vomit sur le sable un monstrueux serpent
A tête de taureau, vaste et sinistre bête
Dont l'haleine de feu semble un vent de tempête.
Les chevaux emportés, insensibles au frein,
Ont entraîné le char avec un bruit d'airain....
Hippolyte veut-il s'éloigner de la plage
Et vers les champs voisins diriger l'atelage ?
Le monstre, se dressant jusqu'aux yeux du cocher,
Repousse les chevaux, les jette au dur rocher,
Tombe et rebondit, tant qu'enfin le char échoue
Sur les granits aigus qui fracassent sa roue.
Le conducteur chancelle et s'affaisse; il est pris
Dans les rènes, traîné dans un affreux débris;
Son beau corps se déchire et se brise aux arêtes
Dures comme l'acier du roc aux mille crêtes...
Ses amis accouraient, mais leur pas était lent;
Ils l'atteignent enfin, évanoui, sanglant,
Le prennent dans leurs bras, lui font un lit fragile
D'algue et de goémons, retournent à la ville...
Mais le char, les chevaux, mais le monstre inouï,
Comme une vision, tout s'est évanoui...

VII

Un messager rapide a tout dit à Thésée;
Son indignation n'en est pas apaisée :
Il veut revoir qui l'a honteusement trompé,
Et le confondre au nom du Dieu qui l'a frappé.

Or, tandis qu'il se plonge en sa honte et sa rage,
Et pèse en son esprit le supplice et l'outrage,
Et sanglotte, affaissé dans le trône aux pieds lourds
Dont il pétrit du poing le chêne et le velours,
— Le poing dont il frappait un jour le Minotaure,
Aux heures de jeunesse et de force !... Il restaure
L'honneur de la cité natale, et son début
Glorieux l'affranchit d'un monstrueux tribut,
— Voici que se mouvant comme un vol de phalène,
Emplissant le palais d'une suave haleine,
L'Olympienne auguste au front chaste et clément,
Diane se présente et parle doucement :
— Il n'est qu'un seul coupable en l'affreuse aventure,
Et c'est Thésée, hélas ! c'est le roi qui torture
Hippolyte innocent, s'aveugle en sa fureur,
Et ne veut pas encor sortir de son erreur!
Aphrodite a tout fait : elle a, par jalousie,
Jeté dans un cœur pur l'impure frénésie ;
Phèdre aima le jeune homme, elle aurait de son flanc
Arraché son amour comme un couteau sanglant,
Mais la nourrice vint, funeste entremetteuse ;
Elle éprouva le prince ; et la reine, honteuse
Du secret révélé, se sauva dans la mort.
— Hélas! elle craignait que le soupçon d'un tort
Ne planât sur son nom souillé d'ignominie ;
Elle inventa la plus atroce calomnie ;
Elle perd Hippolyte ; et le roi, pris au lacs,

Sans preuve, sans enquête, et sans attendre, hélas !
Usant d'une promesse arrachée à Neptune,
A dévoué son fils ! Déplorable fortune !
— Mais d'un crime d'abord par Cypris ordonné
Que Thésée ait regret, il sera pardonné !

VIII

Elle parlait encore. Etendu sur la claie,
Hippolyte paraît ; son corps n'est qu'une plaie ;
Il appelle la mort. Esclaves ! par pitié !
Portez avec un soin pieux son corps broyé !
Qu'on lui donne une épée, et qu'en la nuit informe
Où la douleur finit il se plonge et s'endorme !

Hippolyte va-t-il mourir inconsolé ?
Voici qu'un frais parfum dans la chambre exhalé
Le pénètre, charmant sa souffrance.... C'est elle !
L'Olympienne chère à son cœur, l'immortelle !
Elle vient consoler son fidèle chasseur,
Et la vie et la mort près d'elle a sa douceur....
Près d'elle, et près du roi que la Déesse éclaire,
Père qui se lamente et qui hait sa colère !

Diane n'oubliera jamais son serviteur,
Et Trézène en fera son héros protecteur.
Jeunes vierges pour qui l'hymen va se conclure,
Vous lui ferez le don de votre chevelure,
Vous lui consacrerez vos plaintives chansons !
— Adieu donc, Hippolyte ! ami pur de soupçons !
Je n'ai pu te défendre... Ah ! c'est la loi cruelle !...
Nous gardons entre Dieux liberté mutuelle.
Loi plus cruelle encor ! Je dois me retirer,
Et je n'ai pas le droit de te voir expirer.

Encore une parole en cet instant suprême :
Dans la vie et la mort, Hippolyte, je t'aime !

. . . . . .

IX

Dans la chambre où flottait un nuage d'encens,
Thésée a pris son fils en ses bras caressants !
— Me pardonneras-tu l'erreur qui me fascine ?
Barbare ! ô si barbare erreur qui t'assassine !
— Et le fils expirant : — Je t'absous de ma mort,
Et j'en prends à témoin Diane ! -- Noble effort
D'un cœur plein de vertu, de piété ! — Mon père,
Ce cœur ne va plus battre... — Ah ! je me désespère !
O mon doux premier-né, qui toujours me charmais,
Parle-moi !...
Mais l'enfant s'était tu pour jamais ;
L'âme avait pris son vol comme un oiseau sauvage,
Et son père en pleurant lui voilait le visage.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

Ire jubet Pylades carum periturus Oresten :
Hic negat; inque vicem pugnat uterque mori...
OVIDE, PONTIQUES, III, 2, 75.

I

C'est un pays lointain, c'est un affreux rivage.
Près du bord escarpé que bat la mer sauvage,
Un temple de granit dans le matin diffus
Erige vers le ciel de gigantesques fûts;
Le sang coagulé se plaque aux parois grises,
Descend en filets bruns aux figures des frises;
Voici des crânes blancs, dépouillés de leur chair;
Le vautour les tourmente avec son bec de fer;
Et voilà sur le seuil, toutes fraîches coupées,
Des têtes à l'œil morne, aux paupières crispées.
C'est un pays lointain et dont la Grèce a peur :
Elle le voit, sans cesse embrumé de vapeur,
Vapeur de sang, noyé dans une âcre fumée.
C'est l'habitation des Taures, la Crimée,
Et ce temple, où les murs suintent de sang humain,
Où le bourreau s'embusque et barre le chemin,
C'est celui de Diane au sinistre génie!
Et la déesse a pour prêtresse Iphigénie.

Agamemnon son père au bois sacré d'Aulis
Avait cru l'immoler, comme on tranche un beau lis,
Mais Diane avait eu pitié de la victime;
Elle avait refusé cette sanglante dîme;
Et loin de tous les yeux qui se baissaient d'effroi,

Loin de la mère en pleurs, loin du père et du roi,
L'emportant par les airs dans la contrée aride,
Lui donnait pour abri son temple de Tauride.
Plus de quinze ans se sont passés depuis ce jour,
Et la vierge languit sans espoir de retour.
Loin de la Grèce et loin de Mycène bénie,
Son existence n'est qu'une lente agonie.

Assise sur un banc naturel de rocher,
Elle vient, aux premiers rayons du jour, chercher
Le soleil et l'air pur, hors de cet édifice
Toujours empoisonné du sang d'un sacrifice!
Le menton dans la main, voyez! son noble flanc
S'enveloppe des plis d'un péplos de lin blanc;
Le souvenir pâlit sa tête délicate ;
L'ongle de son orteil brille comme une agate.
Des perles, serpentant sur son cou, font valoir
L'ébène des cheveux plaqués en casque noir.

Il faut devant ses yeux que sans fin reparaisse
Tout ce qu'elle a laissé de cher dans cette Grèce
Dont la séparent tant de flots toujours troublés!
Plus quinze ans se sont lentement écoulés
Depuis qu'Agamemnon, que pousse un peuple en joie,
Prit la mer, aux lueurs d'un bûcher qui rougeoie.
O Grèce généreuse, où sont allés ces fils,
Qui lançaient par-delà les ondes leurs défis?

Son ignorance lui fait mal, et c'est la plaie
Qui ne se ferme pas. Parfois un vent balaie
Cette mer indocile et crainte du nocher.
Et le marin de la Tauride ose approcher ;
Si c'est un Grec, malheur! sa mort est assurée ;
Le sinistre Thoas, le roi de la contrée,
L'immolera sans doute, en expiation

De l'attentat d'Aulis ; et par dérision,
La vierge, préparant sa tâche au victimaire,
Fera couler sur le front pâle une onde amère !

Oh ! qui lui donnerait, plein d'un hardi dessein,
De fuir de la Tauride et de quitter l'Euxin !
Oh ! passer au milieu des roches Cyanées,
Affronter le Bosphore aux lames forcenées,
Courir la Propontide et la franchir d'un bond ;
Se glisser dans le fleuve étroit de l'Hellespont ;
Saluer Abydos au passage, et Sigée ;
Fondre comme un pirate en pleine mer Egée,
Laisser derrière soi Théra, Polyægos :
Entrer comme en des bras dans le golfe d'Argos !

Que sont-ils devenus, tous ces vengeurs d'Hélène
Qu'Aulis vit accourir du mont et de la plaine ?
As-tu fait triompher le bon droit, Némésis ?
Depuis longtemps sans doute, à leurs foyers assis,
Ils goûtent la victoire, et les divins poètes
A travers ville et bourg célèbrent leurs conquêtes,
Et peut-être on déplore en des vers de douleur
La fille de l'Atride immolée en sa fleur !

Ainsi rêve la vierge oubliée et bannie ;
Mais une autre pensée occupe Iphigénie,
Le souvenir d'un frère au berceau, compagnon
Si frêle, dont elle aime à redire le nom.
Oreste ! elle a rêvé de lui la nuit dernière ;
Oreste, mort, lui demandait une prière !

Elle avait quitté la Crimée ; elle habitait
Argos, où son retour inespéré mettait
Les cœurs en joie ; au fond des demeures antiques
Elle dormait paisible auprès des domestiques.

Un tremblement de terre ébranle la paroi ;
Elle s'enfuit hors du palais, blême d'effroi,
Dans la rue ; et soudain le faîte, l'acrotère
S'affaissent ; la ruine au loin couvre la terre.
Une seule colonne en cet écroulement
Restait debout, fixée au sol profondément,
Et de son chapiteau dans une lente allure
Descendait une blonde et longue chevelure ;
La colonne parlait ; de ses blocs cannelés
Une plainte sortait en sons articulés ;
Et — le rêve durant toujours — Iphigénie
S'acquittait en pleurant d'une cérémonie
Funéraire, versait sur le marbre un peu d'eau,
Et pour le coup mortel le voilait d'un rideau !
— C'en est fait, murmurait la vierge sur la grève,
Quand le matin naissant vint dissiper son rêve,
Oreste est mort, cette colonne, c'était lui,
Lui, de notre maison l'inébranlable appui !
Hélas quand sur un front j'ai versé l'eau lustrale,
Il doit se dessécher dans l'ombre sépulcrale !

II

Tandis qu'elle s'abîme en ces nouveaux malheurs,
Et qu'elle ensevelit Oreste dans ses pleurs,
Un berger se présente, annonçant la capture
De deux étrangers grecs, jetés par aventure
Sur la côte où la mort sans gloire les attend :

— Mes compagnons et moi, dit-il, nous ébattant
Au milieu de nos bœufs parmi l'herbe salée,
Nous étions descendus au bas de la vallée,
Sur le bord de la mer, où la lumière et l'eau
Amusent le regard de leur mouvant tableau.

Près de nous s'enfonçait une roche évidée,
Et comme par le flot fouillée et taraudée,
Retraite familière aux pêcheurs de rochers.
Un pasteur y surprit deux jeunes gens cachés,
Et revint effaré vers nous ; chacun s'approche.
« J'ai vu des Dieux, dit-il, sous la voûte de roche! »
Un de nos gens alors de joindre les deux mains
Et d'implorer l'appui des êtres surhumains :
« Dioscures chéris, soyez notre espérance ! »
Quand un autre bouvier, nourri d'irrévérence,
Se moqua du premier : « Ce sont des naufragés
Qui, sachant comme on traite ici les étrangers,
Cherchent à se cacher dans la grotte : regarde ! »
— Et nous voyons alors apparaître, hagarde,
Une face qu'agite un affreux tremblement...
La voix du misérable est un rugissement :
« Pylade, la vois-tu flamboyer, l'Erinye ?
Sa main s'étend vers moi de vipères munie !
Une autre ! une autre encor ! Leurs ailes fouettent l'air
Avec le mouvement des rames sur la mer !
Elles soufflent le feu, la mort. Celle-ci porte
Entre ses bras le corps de Clytemnestre morte ;
Elle va m'écraser de ce bloc suspendu....
Elle s'approche! Où me cacher ? Je suis perdu! »

— Ces formes que son rêve évoque et multiplie,
N'existaient que pour lui, filles de sa folie...
Nous nous taisions, pleins de l'effroi qui nous confond.
Mais le voilà qui tire une épée, et qui fond
Sur nos bêtes, les frappe au ventre, les égorge.
Ainsi le forgeron frapperait dans sa forge !
A courir aux épieux nous sommes diligents ;
La conque pastorale appelle au loin les gens ;
On accourt ; mais voilà l'étranger qui chancelle ;
Il bave ; la sueur sur ses membres ruisselle...

Nous alors de lancer des pierres, de venger
Nos bêtes. Cependant, le second étranger,
Insensible à nos coups, se penche avec tendresse
Vers son ami, le prend dans ses bras, le caresse ;
Etanche son front pâle avec dévotion
Et semble demander notre compassion ;
Quand soudain l'inconnu ranimé se relève,
Jette sur nous des yeux menaçants, tire un glaive :
« Pylade, nous mourrons, mais nous ferons payer
Chèrement notre mort ; suis-moi sans t'effrayer ! »
Ils marchent droit à nous. Nos pierres faisaient rage,
Mais — comme par l'effet d'un étrange mirage —
Nos coups ne portaient point : Diane, assurément,
Les gardait pour l'autel et le dernier tourment !
— Nous les serrons de près, et de leur main crispée
Notre troupe enhardie arrache enfin l'épée.
Nous les menons au roi par le plus court chemin ;
Et Thoas à son tour les remet en ta main,
Pour que, purifiés par toi selon le rite,
Ils subissent le sort que l'Argien mérite !
Que leur sang coule ! Et toi, punis en le versant
Ces tigres altérés qui voulurent ton sang !

III

Iphigénie est seule ; elle pense à son rêve.
Elle n'a pas manqué de pleurer, quand la grève
Voyait s'égarer nus des Grecs infortunés
Au supplice infamant d'avance condamnés ;
Mais il n'est plus d'espoir qu'Oreste reparaisse,
Et c'est une nouvelle injure de la Grèce !
Que n'a-t-elle en sa main l'Hélène sans pitié
Ni sans foi, qui trahit l'amour et l'amitié !
Que ne tient-elle aussi cet oncle sans tendresse
Qui pour venger son lit sacrifiait sa nièce !

L'un et l'autre eût payé sans délai ni pardon
La dette de son crime et de son abandon !
Puisque le couple vil échappe à son supplice,
Les Argiens mourront : que la loi s'accomplisse!

IV

Et voici s'avancer les inconnus, poussés
Par les gardes, devant la vierge aux yeux baissés.
Elle les considère en silence — sans haine,
Et commande qu'on les délivre de leur chaîne,
Puis ordonne aux archers, sous le harnois tremblant,
D'aller tout préparer pour l'office sanglant.
Elle est seule avec eux : — Malheureux ! quelle faute,
Dit-elle, vous jeta sur la funeste côte ?
Avez-vous une mère, un vieux père, une sœur ?
La vie humaine, hélas! n'est qu'ombre et que noirceur !...
La volonté des dieux est obscure industrie !...
Vous ne reverrez pas de sitôt la patrie !...
Qui de vous a pour nom Pylade ? et quel pays
Est le sien ?... Etes-vous deux frères?... J'obéis
A Diane, et gémis de mon obéissance !
— Oreste alors : — Tu veux savoir notre naissance,
Femme ! Nous sommes Grecs, frères par l'amitié...
Mon nom? « Celui pour qui le sort est sans pitié. »
Je n'en donnerai point un autre, dont on rie
A l'heure où je mourrai... Mycène est ma patrie !
— La prêtresse s'étonne : est-il d'Argos vraiment,
Et pourrait-il, malgré les affres du moment,
L'instruire, dissiper un doute qui la gêne ?
A-t-il jamais ouï parler de Troie ? Hélène,
Fléau de son époux, fléau de sa maison,
A-t-elle à son pays payé sa trahison ?
Les Grecs sont-ils rentrés dans leurs foyers ? Un prêtre,

Calchas, vit-il encore ? A-t-on vu reparaître
Ulysse ? Achille, un brave, est-il toujours vivant ?

— Et le jeune homme, avec un rire décevant :
Certes ! Troie a péri, remparts et citadelle :
N'eût-on jamais parlé de la ville infidèle !
Hélène a revu Sparte et répandu là-bas
Le crime et la folie à chacun de ses pas.
Calchas, le prêtre infâme, est mort ; et pour Ulysse
Il erre sur les flots sans fin : c'est son supplice !...
Et cet Achille, enfin, dont l'oracle fatal
Ravit la fiancée, Achille, aux dieux égal,
Achille est mort !... — Ici la prêtresse palpite,
Et soupire et reprend, mais sa parole hésite :
— Et ce chef tout puissant que l'on nommait heureux,
Agamemnon ?... — Tais-toi ! femme ! ce roi des preux
Est mort assassiné ! Mais la victime entraîne
Celle qui le frappa dans la tombe... la reine !
Et si tu veux savoir l'histoire jusqu'au bout,
C'est son plus jeune fils qui lui porta le coup !
L'enfant vengeait son père. Ainsi, femme ! il ne reste
De la noble maison qu'un garçon, c'est Oreste,
Qu'une fille, Electra. Je ne veux point parler
De cette noble enfant qu'Aulis vit immoler.
— Oh ! l'inoui carnage ! Affreuse destinée !
Quoi ! la reine à son tour ! la reine assassinée,
Après qu'elle a tué de sa main son mari !
Ah ! j'excuse le fils ! Mais n'a-t-il pas péri ?
— Le fils respire encor, mais les dieux sans justice
Ont voulu qu'il s'exile et durement pâtisse...

On se taisait. La vierge en son esprit roulait
Ces attentats sans nom, où quelque dieu se plaît,
Cette succession de crimes sans mesure ;
Mais Oreste est vivant, cet inconnu l'assure ;

Les dieux ont dans leur rage au moins sauvé ses jours !
Oreste qui l'aima peut être son recours :
Qu'elle ose ! et qui peut dire... Un dessein vient d'éclore
En son âme, elle espère et son front se colore :
Elle admire ce jeune étranger, qui peut voir
Arriver sans pâlir l'heure où l'on perd l'espoir ;
Sans doute un noble sang l'anime ; il est sans crainte ;
Puisqu'il connaît la Grèce et qu'il connaît Tyrinthe,
Elle fera de lui son joyeux messager ;
Et ce projet conçu lui rend le cœur léger ;
Qu'il hâte sur la mer sa course diligente ;
C'est assez d'une tête à Diane indulgente.

Mais Oreste à ces mots : — Si pour quelque intérêt
Tu veux sauver quelqu'un de l'homicide arrêt,
Ce n'est pas moi qu'il faut épargner, c'est Pylade ;
C'est moi qui l'entraînai loin de sa chère Hellade,
Et je serais un lâche, il n'est point d'autre nom,
Si je laissais mourir pour moi mon compagnon !
Donne ta lettre à mon ami : c'est le plus sage
Parti ; qu'il soit sauvé ; qu'il porte ton message !
Que de notre Mycène il voie encor les tours !
Et que serve mon corps de pâture aux vautours !

Et la prêtresse alors : — Cœur sublime ! Oh ! J'envie
La source généreuse où tu puisas la vie !
Sachez que j'ai moi-même un frère, et je voudrais
Qu'il fût semblable à vous ! O misère ! O regrets !
Reverrai-je l'enfant dont j'aimai la tendresse ?...
Ton ami portera ma lettre à son adresse,
Et pour toi, tu mourras, et tu seras l'élu ;
Le ministre de mort, puisque tu l'as voulu,
Percera ta poitrine, et, plongé dans le gouffre,
Ton corps se dissoudra dans le nitre et le souffre.
Pour moi, j'aurai versé l'eau sainte sur ton front,

Fils, et ce sont mes mains qui t'enseveliront.
A mon concitoyen je rendrai ce service !
Adieu ! ne m'en veux pas de ce cruel office !

Oreste alors : — Hélas ! je mourrais sans pâlir
Si la main d'une sœur devait m'ensevelir !

V

Les deux amis suivaient des yeux la jeune fille.
Quelle était sa patrie et quelle sa famille ?
Sans doute elle était Grecque et de sang Argien ;
Pour ignorer la Grèce elle en parlait trop bien.
Mais Pylade ressent une autre angoisse : il pleure.
Peut-il ainsi souffrir qu'Oreste pour lui meure ?
Va-t-il l'abandonner (quand il a fait serment
De le suivre partout) au suprême moment ?
Qu'avec justice on montrerait au doigt ce lâche,
Qui conserva sa vie et faillit à sa tâche,
Et peut-être livra l'ami — double noirceur —
Pour s'emparer du sceptre en épousant sa sœur !
Il n'abandonnera jamais, jamais Oreste ;
Et le bourreau prendra sa double proie. Il reste
Pour mourir après l'autre ; on devra le coucher
Mort, près de l'ami mort, sur le même bûcher !

Mais Oreste : — Je veux boire à fond le calice,
Le boire seul, et c'est assez de mon supplice !
Qu'Oreste, détesté des dieux, chargé de maux,
Trouve enfin dans la mort la douceur du repos ;
Que son âme, de deuil et de forfaits remplie,
Dans l'éternelle paix s'endorme ensevelie !
Mais toi, dont l'âme est pure, et pure la maison,
Tu dois vivre et jouir, Pylade, et c'est raison.

Va donc revoir la Grèce, et que ma sœur obtienne
— Chère Electre, dont j'ai mis la main dans la tienne —,
Des enfants beaux et fiers par qui vive le nom
Et dont s'égaie un jour le toit d'Agamemnon.
De retour au pays, ô mon dévoué frère !
Elève à ma mémoire un tertre funéraire,
Où quelquefois, donnant la main à mes neveux,
Electre vienne offrir ses pleurs et ses cheveux.
Sois son époux fidèle, en tous lieux, à toute heure;
De l'ancienne famille elle est ce qui demeure.
— Et maintenant, embrassons-nous, mon généreux
Ami, mon compagnon de chasse aux jours heureux,
Mon compagnon d'épreuve en mes jours de défaite !
Apollon — je croyais en lui, le vain prophète!
Quand il voit par les faits ses oracles trahis,
M'abandonne à la mort loin de notre pays;
Sur son commandement j'ai pu tuer ma mère ;
Il devait me sauver... Tout oracle est chimère !
— Adieu! Ne me dis plus d'espérer; mon arrêt
Est sans appel; voici la vierge qui paraît.

VI

— Ton vaisseau, disait à Pylade Iphigénie,
Peut chavirer, voguant là-bas vers l'Ionie;
Mon billet peut se perdre, et tu peux te sauver.
Pour parer aux malheurs que l'on voit arriver,
Tu vas savoir à qui s'adresse mon message,
Et sa teneur, et ma requête, folle ou sage !
Je te délivrerai peut-être d'un souci.
Ma lettre est pour Oreste, et je lui dis ceci :
« Oreste, c'est moi qui t'écris, Iphigénie;
Ma vie est en Tauride une lente agonie ;
On me croit morte; on croit que mes plus chers amis

M'ont jadis immolée en l'honneur d'Artémis;
Mais Diane a voulu, dérobant ce mystère,
Me sauver, et j'exerce un affreux ministère,
Prêtresse de son temple, égorgeant l'étranger.
Viens me sauver, si tu le peux ! viens me venger,
Et si tu te souviens de cette sœur aînée,
Fais que je voie encore Argos, où je suis née! »

— Les deux amis restaient muets, et comme absents;
Pylade le premier, plus maître de ses sens :
— Ma mission, dit-il, sera bientôt finie ;
Prends cette lettre, Oreste ; elle est d'Iphigénie!
— Et le pâle jeune homme : — Est-il vrai que tu sois
Celle qui nouveau-né m'a bercé tant de fois !
Ma sœur ! te souvient-il de la tapisserie
Où tu représentas d'une aiguille fleurie
Le conflit de Thyeste et d'Atrée, où ta main
Dessina le soleil sortant de son chemin ?
Sais-tu que je possède encore une relique,
La boucle de cheveux, trésor mélancolique,
Que reçut notre mère et que tu lui léguas,
A l'heure où tu partis pour t'offrir à Calchas ?
— Iphigénie alors : — Oh ! je pleure ! je pleure
De tendresse et d'effroi ! Je crains que tout-à-l'heure
Tu ne t'échappes, comme une ombre, de mes bras,
Me laissant seule encor !... Mais tu me sauveras;
Nous partirons d'ici ; nous trouverons la voie
Qui nous mène à la Grèce, et nous mène à la joie !...
Mais parle-moi d'Electre : elle n'a pas péri !
— Electre est mariée, et voici son mari,
Le fils de Strophius, issu du sang d'Atrée,
Et par là ton cousin. — De ma sœur honorée
L'époux est bienvenu... Mon frère, écoute-moi ;
Je veux, en cet instant de surprise et d'émoi,
Chasser de mon esprit ces attentats sans nombre,

Et sous quels flots de sang notre famille sombre !
Je devine ta plaie et ton secret tourment,
Et ton délire, hélas !... Réponds-moi seulement :
Qu'es-tu venu chercher si loin de la patrie ?
— Quand j'eus vengé mon père et le tien — la Furie
Sans cesse à mes côtés — je parus sombre et las
Devant l'Aréopage, où préside Pallas ;
Et la main d'Apollon en ma faveur se lève...
Mais l'Erinys armait toujours sur moi son glaive :
J'invoquai mon sauveur une seconde fois,
Et j'ai l'oreille encor vibrante de sa voix.
Il veut qu'ici, ma sœur, je dérobe l'image
Où la Tauride apporte un implacable hommage,
Ce marbre d'Artémis, du ciel un jour tombé,
Et sous le mur sinistre aux regards dérobé.
Veux-tu prêter ton aide à ce travail suprême
Qui de mon front souillé doit lever l'anathème ?
Je serai délivré de mes rêves hideux,
Et ma nef en Argos nous portera tous deux.
— Certes ! ce que tu veux, je le veux, cher Oreste !
Délivrer ton esprit de ce souci funeste,
Moi-même après dix ans sortir de ma prison !...
Oh ! je vais bien trouver, frère ! quelque raison !...
Nous fuirons tous les deux !... O toi que je supplie,
Tu nous ramèneras, Diane ! vers Nauplie !

VII

Or, dis-nous maintenant, Muse du gai savoir,
Quel dessein l'héroïne avait pu concevoir :
Et l'on pourra juger au moyen qu'elle invente
Si l'âme de la femme est en ruses savante !

Elle sortait du temple, emportant dans ses bras
L'idole, bloc rigide, aux yeux blancs, au front bas;

Un souffle plus pressé soulevait sa poitrine
Et faisait palpiter l'aile de sa narine,
Quand elle rencontra Thoas sur son chemin,
Et son front virginal se teignit de carmin :
— Tout est-il terminé ? Les flammes assoupies
Ont-elles dévoré jusqu'au bout les impies ?
— Et la maligne fille, en un geste d'effroi:
— L'idole est profanée ; écartez-vous, ô roi !
Quand je croyais offrir pures les deux victimes,
Ces Grecs étaient chargés du plus affreux des crimes ;
Ils ont tué leur mère et sont haïs des Dieux ;
Diane à leur approche a détourné les yeux,
A voulu s'arracher du socle granitique !...
Et j'ai pris dans mes bras l'image prophétique
Pour la purifier sous la voûte du ciel,
Loin du temple funeste et pestilentiel !
Ah ! les maudits n'ont pu cacher leur parricide !
— Père ! à vous d'achever ce que la loi décide :
Les captifs me seront amenés sans retard
Sur le bord de la mer, et, loin de tout regard,
Laveront le forfait que l'eau salée emporte !
Que les gens du pays s'enferment sous leur porte !
Vous-même, retournant, Prince ! en votre chemin,
Epurez l'air du temple, une torche à la main !

VIII

Les gardes de Thoas, que la crainte fait taire,
Amènent les captifs sur le bord solitaire.
— Les soldats écartés d'un signe impérieux,
La vierge, articulant des mots mystérieux,
Presse et guide Oreste et Pylade vers la rive ;
Elle défend, grave et mystique, qu'on la suive,
Et, de loin, les archers muets, sous le ciel clair

Distinguent un vaisseau prêt à prendre la mer.
Cinquante matelots tiennent en main la rame
Et présentent la proue aux assauts de la lame ;
D'autres larguent l'amarre, ou laissent doucement
Glisser l'échelle au flanc bombé du bâtiment;
L'ancre avec effort monte et gagne l'épôtide,
Et tout est préparé pour la fuite rapide.....
Et les gardes émus de se précipiter :
Qu'est-ce que ce navire? Ose-t-il emporter
Un marbre vénéré, ravir Iphigénie,
Sauver un couple impur, d'une race honnie ?...
— Mais Oreste : — Je suis, si tu veux le savoir,
Le fils d'Agamemnon : j'accomplis mon devoir
En rendant à ma sœur son frère et sa patrie !
— Des archers débarqués chargent avec furie
Les gardes de Thoas, qui, sanglants et meurtris,
Remontent vers le temple en poussant de grands cris.
— Le vaisseau délivré prend sa route et s'élance...
Mais un vent tout-à-coup souffle avec violence
Et repousse la nef téméraire aux rochers.
En vain les matelots sur les rames penchés
Redoublent leurs efforts ; ramené vers la côte,
Le vaisseau fuit devant la vague forte et haute.
Le rivage pourtant se couvrait de soldats
Prêts à piller la nef brisée en mille éclats.
Les mains au ciel, Iphigénie, en sa détresse,
Disait : — Chère Diane écoute ta prêtresse !

IX

Mais Thoas ! fusses-tu justement irrité,
Il faut plier sous la divine volonté :
Minerve se présente à tes yeux, et t'ordonne
De pardonner au couple à qui le ciel pardonne,

Au prince que les Dieux ont cessé de haïr,
A la vierge qui pleure et ne sait qu'obéir.
Oreste, quitte enfin de la morne Erinye,
Doit conduire au pays d'Attique Iphigénie,
O Thoas ! et le marbre à tes yeux dérobé
Va trouver un abri plus digne de Phébé.
Les flots vont s'apaiser, respectueux cortège,
Sous le navire heureux que Minerve protège,
Et qui ne suspendra sa course qu'à Brauron !
C'est là qu'Oreste doit, pour plaire à son patron
Phébus, dresser un temple à Diane Taurique !
Il sera décoré du marbre allégorique ;
Sa vue à tous va dire Oreste condamné,
Oreste et sa folie, Oreste pardonné !
Iphigénie enfin, d'un blanc voile vêtue,
Jusqu'au jour de sa mort gardera la statue !
Conforme-toi, Thoas ! aux volontés des Dieux :
Déjà le flot mollit sous un ciel radieux ;
O favorables vents ! soufflez dans les antennes,
Et poussez le vaisseau d'Oreste vers Athènes !
Minerve qui s'embarque elle-même, ô douceur !
Veillera sur l'image auguste de sa sœur.

Fripons d'Esclaves !

PARADE LATINE

Tirée de l'*Asinaria* de PLAUTE.

Lupus est homo homini, non homo, quom qualis sit non nouit.
(Plaute, Asinaria, vs. 491, de l'Éd. Ussing).

PERSONNAGES

LIBAN, esclave.
LÉONIDAS, esclave.
UN COMMIS MARCHAND.
L'ESCLAVE DU COMMIS, personnage muet.
DÉMÉNÈTE, maître de LIBAN et de LÉONIDAS.

I

Liban entre en scène. Bonnet phrygien ; blouse de laine brune serrée autour des reins et descendant jusqu'aux genoux, avec demi-manches ; ses jambes sont enfermées dans un maillot beige ou cachou ; souliers bas *(socci)*.

LIBAN, s'adressant au public.

Mon maître Déménète épousa, c'est sa faute !
L'héritière Artémone, et compta sans son hôte.
Artémone était riche en maisons de rapport ;
Elle avait de grands bois, des vaisseaux plein le port ;
De l'argent bien placé dont on touche la rente ;
Le jeune Déménète, en sa fortune errante,
Pauvre sous-lieutenant bien tourné, bien noté,
Avait pour patrimoine une épée au côté.
— C'est la femme qui tint les cordons ; elle gère
Une belle fortune en prude ménagère...
— Elle se défiait du pimpant officier ;
Il eut toujours sur lui moins d'argent... que d'acier.
— Le ménage a vieilli ; Déménète est archonte ;
Mais comme aux premiers jours, avec sa femme il compte.
— Ils ont un fils, charmant garçon, plein d'entregent,
Et qui porte un beau nom, car c'est : *Cheval d'Argent.*
Argyrippe a vingt ans : c'est la saison des roses ;
C'est l'époque où l'on aime à la fois mille choses,

Où l'on veut tout avoir... Je l'aime beaucoup, moi,
Ce fils de la maison, plein de cœur et de foi,
Que sa mère prétend tenir encore en laisse,
Alors qu'il vaudrait mieux montrer quelque faiblesse.
Je l'aime! Il a, dit-il, besoin de quelque argent,
Et s'en rapporte à moi qu'il sait intelligent :
« Trouve-moi cette somme, ami Liban! Invente!
Mon père t'aidera, j'en suis sûr et m'en vante! »
— Invente! c'est facile à dire; l'intendant
D'Artémone, un cerbère, est là qui va rôdant,
Surveillant la maison, toujours cherchant chicane,
Et nous faisant baiser des épaules sa canne!

Il s'anime.

Liban! c'est aujourd'hui qu'il faut te dégourdir!
Il nous faut de l'argent, Liban! Il faut ourdir
Quelque trame subtile, et de cette cervelle
Tirer quelque secret d'invention nouvelle!
— A l'action, Liban! Sois habile et retors!
Il nous faut de l'argent! N'imitons pas les torts
De ces valets sans âme, ennemis de leurs maîtres,
Et dont l'esprit ne sert qu'à les tromper, les traîtres!
— Comment remplir ma bourse, et qui vais-je escroquer?
De quel côté tourner ma barque et la risquer?

Il regarde en l'air. Joyeux.

Les Dieux m'ont entendu. Je reçois des auspices
Favorables! — Volez vers nous, oiseaux propices!
A gauche, le pivert et la corneille, et puis
A droite, le grand-duc et le corbeau... Je puis
Me fier à l'augure, il est en bonne forme!
— Mais qu'a donc le pivert à becqueter cet orme?
Le présage est fâcheux; je crains un accident;
J'embourserai des coups, ou bien notre intendant...

Regardant à la cantonade.

Bon! c'est Léonidas qui court et qui s'essouffle!
Il vient contrarier mes desseins, le maroufle!

II

Entre Léonidas, tel qu'il est décrit plus loin : un roux, de taille rondelette. Il est vêtu comme Liban, sauf que son bonnet a la forme d'une chéchia.

Liban, d'abord à l'écart, et parlant à part; Léonidas, d'abord sans voir Liban; il est essoufflé, en sueur, et comme inquiet.

LÉONIDAS.

Où trouver Argyrippe et lui dire : Tes vœux
Sont remplis! Où trouver maître Liban? Je veux
Le rendre plus joyeux que la Joie en personne,
Et lui dire ma chance et quel gain je moissonne!

LIBAN, à part.

Pour sûr, il a pillé quelque maison! Malheur
A qui ne ferme pas sa porte à ce voleur!

LÉONIDAS.

Quand il s'agit de prendre et de plumer une oie,
Si Liban ne s'y prête, il faut que je me noie!
— Ah! cent ans d'esclavage et rencontrer Liban!

LIBAN.

Compte sur moi pour t'affranchir, double forban!

LÉONIDAS.

Je prendrais sur mon dos cinquante coups de corde,
Et je les donnerais pour voir...

LIBAN.

Miséricorde!
Comme il va gaspillant ce qu'il possède, à tort
A travers! Car son dos, c'est son seul coffre-fort!

LÉONIDAS.

Si Liban laisse fuir l'occasion volage,

Il ne l'atteindra plus, eût-il pour attelage
Les quatre chevaux blancs liés au char des Dieux!
Mon maître subira le joug fastidieux.
Mais s'il veut saisir l'heure avec moi, c'est la proie
Abondante en nos rets, c'est l'ivresse et la joie
Que nous versons à tous, et nous nous assurons
Pour nos jours à venir le gré de nos patrons.
Ils nous sont attachés en toute circonstance!

LIBAN.

Il parle d'attacher... serait-ce à la potence?
Le drôle a fait un tour pendable, on le conçoit!

LÉONIDAS.

Je veux mettre la main sur Liban, où qu'il soit!...
Je tremble!

LIBAN.

Le maraud pour quelque vol insigne
Cherche un complice; il sue et tremble : mauvais signe!

LÉONIDAS.

Mais je bavarde sans avancer, c'est un tort!
Marchons! Il est trop tard pour chercher du renfort
Quand l'aubaine s'est envolée.

LIBAN.

Approchons vite!
Il parle d'une aubaine.
A haute voix.
Hé! là-bas! Je m'invite!...
Salut de tout mon cœur et de tous mes poumons!

LÉONIDAS, gracieux.

Gymnase préféré des gaules et des joncs,
Salut!

LIBAN, même ton.

Veux-tu me dire, ami cher, de la geôle
Ou de toi, qui des deux garde l'autre?

LÉONIDAS.

Bon drôle!
Locataire attitré des carcans en bon fer!

LIBAN.

Délices du bâton! Comment vas-tu, mon cher?

LÉONIDAS.

Sais-tu quel est ton poids tout nu?

LIBAN.

Pas du tout, maître.

LÉONIDAS.

Mais moi, qui t'ai pesé, je le sais bien, peut-être.
Lié, nu comme un ver, et par les pieds pendu,
Cent livres, c'est ton poids.

LIBAN.

Ah !... Comment le sais-tu ?

LÉONIDAS.

Tu vas savoir comment sans chercher dans les livres :
S'il arrive qu'aux pieds on t'attache cent livres,
Qu'en de solides fers on t'enferme les mains,
Et qu'ainsi l'on t'applique aux gibets inhumains,
On s'aperçoit alors que maître Liban pèse.....
Ce que pèse un gibier de potence !

LIBAN.

Mauvaise
Gale ! malheur à toi !

LÉONIDAS, sentencieux.

Oui ! c'est ton avenir,
Le malheur, pauvre esclave, et tu dois t'y tenir !

LIBAN.

Finissons cet assaut d'esprit. Donc, tu concertes
Quelque chose ?

LÉONIDAS.

On peut tout te confier ?

LIBAN.

Oui certes !

LÉONIDAS.

Argyrippe est à sec ; mais, en son désarroi,
Veux-tu le faire riche et plus heureux qu'un roi ?
Dame ! on n'est pas toujours bien net à ce manège,
Et l'on peut nous trouver tous deux moins blancs que neige,
Et l'homme au martinet a chance, je le crains,
De faire chaque jour la fête.... sur nos reins.

LIBAN.

Je ne m'étonne plus si naguère l'épaule
Me démangeait, sentant déjà siffler la gaule.
Mais de quoi s'agit-il ?

LÉONIDAS.

D'un grand profit, suivi
D'un grand mal.

LIBAN.

Que les fouets s'ébattent à l'envi ;
J'ai ma peau, sans aller chercher après une autre.

LÉONIDAS.

De par ta belle fermeté, l'aubaine est nôtre.

LIBAN.

Faut-il payer du dos ? Je suis prêt à piller
Jusqu'au trésor public ; après cela, nier,
Mentir à tour de bras, jurer, c'est mon affaire !

LÉONIDAS, sentencieux.

Supporter le malheur quand on peut s'y soustraire,
C'est là ce qu'on appelle en un mot la vertu ;
Souffrons les coups : le bien doit s'ensuivre, vois-tu !

LIBAN.

A quoi puis-je être bon ? Je suis pressé de tendre
Mon dos aux coups de fouet !

LÉONIDAS.

Un dos qui n'est pas tendre !
Mais laisse-moi souffler ; tu vois que j'ai couru,
Et je demeure encor sans haleine et recru.

LIBAN.

Va ton train ; j'attendrai jusqu'à ce que tu crèves !

LÉONIDAS.

Où sont nos deux patrons, dis-moi.

LIBAN.

Fils de mes rêves,
Le père est au forum, le fils à la maison.

LÉONIDAS.

Çà va bien.

LIBAN.

Çà va bien ? As-tu, comme Jason,
Trouvé la toison d'or, ou fait un héritage ?

LÉONIDAS.

Parlons peu, parlons bien, sans jaser davantage.

LIBAN.

J'écoute.

LÉONIDAS.

Tu vas être aussi savant que moi.

LIBAN.

Je me tais.

LÉONIDAS.

C'est heureux. L'intendant, souviens-toi,
A fait affaire, pour des ânes d'Arcadie,
Avec un maquignon.

LIBAN.

Oui, de Nicomédie.

LÉONIDAS.

Non, de Pella.

LIBAN.

C'est vrai.

LÉONIDAS.

L'acquéreur diligent
Par un de ses commis vient d'envoyer l'argent

LIBAN.

Où l'oiseau perche-t-il ?

LÉONIDAS.

Tu te figures, traître,
Le dévorer déjà ? Mais laisse-le paraître.

LIBAN.

C'est juste ! — Parles-tu de ces ânes boiteux,
Vieux roussins sur les dents, piteux et marmiteux,
Dont jusques aux jarrets la corne était usée ?

LÉONIDAS.

D'eux-mêmes, cher ami : sur leur croupe rasée,
Ils apportaient souvent des verges pour ton dos.

LIBAN.

J'y suis ; bien ficelé, paquet de chair et d'os,
Ils te portaient jadis à la ferme.

LÉONIDAS.

Authentique !
— Eh bien ! mon cher, j'étais assis dans la boutique
Du barbier ; on m'aborde, on me demande si
Je ne connaîtrais pas un Déménète... — Si !...
Le fils de Straton, dis-je, et je suis son esclave !
J'indique la maison...

LIBAN.

Qu'un ruisseau courant lave !

LÉONIDAS.

Je suis pour Sauréa, dit-il, d'argent pourvu ;
Je viens le payer ; mais je ne l'ai jamais vu...
Il est vrai, de tout temps je connus Déménète.

LIBAN, railleur.

A-t-on jamais ouï narration plus nette...
Et plus longue ?

LÉONIDAS.

Un seul mot, et j'ai fini. Je fais
Le malin ; je lui dis en soignant mes effets :
« C'est moi l'intendant ! » — « Vous ! que faut-il que je fasse ?
Jamais l'occasion ne nous mit face à face ;
Ne vous offensez point ; amenez seulement
Déménète avec vous, et je fais mon paiement. »
— « C'est bien, je vais quérir mon maître, et vous attendre

A la maison. » — Voilà ! Notre homme est allé prendre
Un bain ; dans un moment nous le verrons venir.
Cela posé, que faire, et quel conseil tenir ?

LIBAN.

Oui ! Comment soutirer à l'intrigant la somme ?
Comment faire la barbe à Sauréa ? La pomme
Va tomber de la branche, et le cas est urgent.
Si l'homme à la sacoche apporte ici l'argent
Avant que Déménète arrive, notre compte
Est clair ; nous sommes secs ; et pour comble, l'archonte
Hier m'a pris à part, et m'a déclaré net
Que nous serions sanglés, si son fils n'obtenait
Les vingt mines d'argent qu'il lui faut. Et sa gamme,
C'est : « Volez l'un des deux, l'intendant ou ma femme. »
— Il nous aidera, lui, comme il nous a promis.
— Va trouver Déménète au Forum ; qu'il soit mis
Au courant ; tu deviens Sauréa ; le bonhomme
N'y voit que de l'azur et te remet la somme.

LÉONIDAS.

C'est entendu.

LIBAN.

Pendant ce temps, j'amuserai
Le client, s'il arrive un peu tôt à mon gré.

LÉONIDAS.

Dis donc...

LIBAN.

Quoi ?

LÉONIDAS.

Si mon poing va frapper ta mâchoire,
Quand je jouerai mon rôle...

LIBAN.

Hein ?

LÉONIDAS.

Ne fais pas d'histoire !

LIBAN.

Ta, ta, ta, ta ! Les mains dans le rang, ou sinon,
Il pourra t'en coûter d'avoir changé de nom !

LÉONIDAS.

Voyons, laisse-toi faire.

LIBAN.

Et toi, point ne te fâche,
Quand je t'aurai rendu ton coup de poing.

LÉONIDAS.

Le lâche !
Je te dis...

LIBAN.

Je te dis que je ne souffrirai
Pas de coups de ta part, ou que je t'en rendrai
La monnaie...

LÉONIDAS.

Allons! j'en suis sûr, tu seras sage !

Paraît au loin le Commis du marchand.

Mais qui vient là? C'est lui ! C'est lui-même ! A l'ouvrage !
Je reviens à l'instant ; occupe l'étranger.

LIBAN.

C'est bon ! Fais ton office et file, et sois léger !

Sort Léonidas.

III

Liban : le commis du marchand (personnage à la fois bonhomme et ferme : manteau de voyage par dessus la tunique : chapeau de feutre à larges bords (*petasus*) ; un esclave du commis, personnage muet : il est vêtu comme son maître.

LE COMMIS.

Voilà bien la maison, ou ma bévue est forte,
Qu'habite Déménète.

A l'esclave.

Allons ! Frappe à la porte !
Demande l'intendant Sauréa. Va, garçon !

LIBAN, impertinent.

Qui parle de frapper les portes sans façon ?
Eh ! là-bas ! es-tu sourd ?

LE COMMIS.

Quelle plaisanterie !
Nous y touchons à peine, à ta porte chérie !

LIBAN.

Je croyais le contraire, à vous voir diriger
Vos pas de ce côté. Cette porte, étranger,
Partage ma fortune en bonne camarade :
Esclave comme moi, gare à qui la dégrade !

LE COMMIS.

On n'arrachera pas à ta porte ses gonds,
Car tu reçois les gens comme plusieurs dragons.

LIBAN.

Voilà comme ma porte est tournée ! Elle appelle
Le portier, quand un rustre a l'air d'approcher d'elle.
Au fait, qui cherches-tu ?

LE COMMIS.

Déménète ; j'aurais
A lui dire...

LIBAN.

Il n'est pas chez lui ; mille regrets !

LE COMMIS.

Ah !... Mais son intendant ?

LIBAN.

Dusses-tu te morfondre,
Absent lui-même ; il est allé se faire tondre.
— Que lui voulais-tu ?

LE COMMIS.

S'il était là... Quel ennui !...
C'est vingt mines d'argent que j'ai sur moi — pour lui !

LIBAN.

Pour payer ?

LE COMMIS.

Pour payer des ânes d'Arcadie
Qu'il nous a vendus.

LIBAN. feignant de se souvenir.

Oui !... Que veux-tu que je die ?
Tu ne tarderas pas, j'imagine, à le voir.

LE COMMIS.

Ton Sauréa, comment est-il fait — pour savoir ?

LIBAN.

Figure-toi, mon cher, un rousseau, le visage
Un peu maigre, les yeux farouches, de présage
Inquiétant ; du ventre ; et pour la taille, ni
Petit ni grand.

LE COMMIS.

Parbleu ! C'est un portrait fini !

LIBAN.

Mais je le vois qui vient. C'est lui-même ; il secoue
La tête avec fureur : tant pis pour qui s'y joue !

LE COMMIS.

Eût-il le cœur d'Achille et son ardent courroux,
Si l'enragé me touche, à l'enragé des coups !

IV

Liban ; le commis et son valet ; Léonidas, jouant Saurèa.

LÉONIDAS.

On fait joliment cas des ordres que je donne !
Liban devait venir chez le barbier... Personne !
Ce garçon ne tient guère à sa peau, sur ma foi !

LE COMMIS.

Il n'a pas l'air commode.

LIBAN.

Hélas ! malheur à moi !

LÉONIDAS, ironique.

Bonjour à l'affranchi Liban, qu'on a, je pense,
Emancipé.

LIBAN, suppliant.

Pardon !

LÉONIDAS.

Le faquin se dispense

Aujourd'hui d'obéir ! Tu n'es donc pas venu
Chez le barbier, réponds !

LIBAN.

Monsieur m'a retenu.

LÉONIDAS.

Quand même Jupiter t'aurait retenu, drôle,
Tu n'éviteras point les verges ni la geôle,
Quand même Jupiter prierait pour le coquin
Qui méprise mon ordre.

Il le frappe de sa canne.

LIBAN.

Etranger, c'est ma fin !

LE COMMIS.

Pour cette fois fais-lui grâce.

LÉONIDAS.

Mort et furie !
Si j'avais un bon fouet sous la main...

LE COMMIS.

Je t'en prie !

LÉONIDAS.

Pour caresser tes flancs endurcis sous les coups !

Au commis.

Retire-toi d'ici ; je suis toujours trop doux !
Laisse-moi le tuer.

A Liban.

Faut-il que je répète
Mes volontés cent fois, que je sonne et trompette !
Je n'en puis plus, c'est trop m'indigner et crier !
— Ne t'avais-je pas dit, maraud, de balayer
Le fumier de la porte ? — Oh ! la maison soignée ! —

J'avais dit d'enlever les toiles d'araignée ;
Les colonnes en sont couvertes ; j'avais dit
De nettoyer les fers de la porte, bandit !
Mais tout ne sert de rien ; j'ordonne, et l'on ricane ;
Il faut, comme un boiteux, que je marche, une canne
A la main. Ma maîtresse avant-hier m'a chargé
De placer de l'argent ; je m'y suis engagé ;
Cependant vous dormez, et par votre incurie,
La maison d'Artémone est une porcherie.

Il fait mine de le frapper

Tiens ! voilà pour ton nez !

LIBAN.

Intercède, étranger,
Pour un misérable !

LE COMMIS, touché de compassion.

Ah !... Si tu veux m'obliger...

LÉONIDAS, à Liban.

Est-on venu payer pour le transport de l'huile ?

LIBAN.

On est venu payer.

LÉONIDAS.

A qui donc ?

LIBAN.

A Strobile,
Ton lieutenant !

LÉONIDAS.

Coquin ! Tu veux m'amadouer ;
Strobile me remplace, et — tu dois l'avouer —
Il n'est pas de meilleur esclave. — Un mot encore :
Ces vins, que j'ai vendus au courtier Dioscore,
Ont-ils été soldés ?

LIBAN.

Je le crois; le courtier
A lui-même à Strobile amené son banquier.

LÉONIDAS.

C'est heureux! Il m'a fait pour une ancienne dette
Attendre plus d'un an; sa conduite est plus nette
Aujourd'hui... — Ces flacons que nous avons prêtés
A Philodame, enfin les a-t-on rapportés?

LIBAN.

Pas encor!

LÉONIDAS.

Pas encor! C'est commode!

LE COMMIS, impatienté, à part.

Il m'assomme!

LÉONIDAS.

Etes-vous en humeur de perdre quelque somme?
Prêtez-la seulement à votre ami de cœur!

LE COMMIS.

Il n'en finira point; je file.

LIBAN, bas à Léonidas.

Assez! moqueur!
Tu vois bien qu'il s'en va!

LÉONIDAS, bas à Liban.

Jouons de la clémence!

LE COMMIS, à part.

Il faut que je l'aborde avant qu'il recommence.
A Léonidas.
Voudras-tu m'écouter bientôt?

LÉONIDAS.

Mais... de ce pas!
Je ne t'avais pas vu; ne t'en offense pas;
La colère m'avait brouillé les yeux.

LE COMMIS.

Sans doute!
— J'aurais voulu parler à Déménète.

LÉONIDAS.

Ecoute :
Il est sorti.

A Liban.

Pas vrai?

Liban fait un signe d'assentiment.

Mais si tu veux compter
La somme entre mes mains, je pourrai t'acquitter.

LE COMMIS.

J'aimerais mieux pourtant que ce fût en présence
De Déménète.

LIBAN, au Commis.

Va, c'est pure complaisance
S'il reçoit ton argent sans remettre à demain.
Déménète et lui, c'est les deux doigts de la main.

LE COMMIS, têtu.

J'aimerais mieux payer en présence...

LIBAN, ironique,

Prodige!
Je me porte garant de l'affaire, te dis-je!
S'il apprend qu'on suspecte ici son intendant,
Déménète pour sûr ne sera pas content.

LÉONIDAS.

Qu'il garde son argent, parbleu, si bon lui semble;
Que m'importe!

LIBAN, au commis.

Va! paye, et sans tarder. Je tremble
Qu'il n'aille imaginer que c'est moi qui t'ai dit
De ne pas t'y fier! Paye! Il a tout crédit.
Déménète est absent, mais qu'à cela ne tienne !
Que les vingt mines soient dans sa main, dans la tienne,
C'est tout un.

LE COMMIS, conciliant.

J'aime mieux qu'elles soient dans ma main.
Je suis étranger, moi ; je vous trouve en chemin,
Mais je ne connais pas Sauréa, pardieu !

LIBAN.

Maître,
Tu n'as qu'à regarder, si tu veux le connaître.

LE COMMIS.

Est-ce ou non Sauréa, puis-je en faire serment ?
Si c'est lui, ce n'est point un autre, assurément.
Mais je ne donne rien à personne du monde
Que je ne connais point.

LÉONIDAS.

Que le ciel le confonde !

A Liban.

Toi, n'insiste pas plus. Il est fier de garder
Les vingt mines d'argent qu'il devait nous solder ;
Qu'il les garde, et s'en aille, et plus ne m'importune !

LE COMMIS.

Sois moins fier ; un valet de modeste fortune
Ne doit pas élever le ton.

LÉONIDAS.

Liban ! Liban !
Si tu crains le bâton, dis son fait au forban !

LIBAN, au commis.

Filou ! ne vois-tu pas comme il est en colère ?

LÉONIDAS.

Va toujours !

LIBAN.

Scélérat ! Bandit patibulaire,
Donne-lui son argent, ou la chose ira mal !

LE COMMIS.

Drôles, le dos pour sûr vous démange !

LÉONIDAS, à Liban.

Animal,
M'en délivreras-tu ? Je veux que tu le chambres,
Ou gare à toi ! Tu peux numéroter tes membres !

LIBAN.

Je suis mort ! Je suis mort ! Allons ! Fils de voleur,
Prends en pitié ce pauvre esclave !

LÉONIDAS, à Liban.

A toi malheur !
Implorer cet escroc !

LE COMMIS.

Oh ! ma tête s'égare !
Un esclave insulter un homme libre !

LÉONIDAS.

Gare !

LE COMMIS.

Gare à toi-même, quand j'aurai vu ton patron.

LÉONIDAS.

Crois-tu donc que j'ai peur de mon maître, larron !

Allons le trouver ! Viens ! Je ris de la menace ;
Nous le rencontrerons sans doute sur la place !

LE COMMIS.

C'est heureux ! Sache bien que sans être paré,
Je ne donnerai pas une obole.

LÉONIDAS.

A ton gré !
Marche ! Eh quoi ! tu diras des sottises au monde,
Et tu ne voudras pas, après, qu'on te réponde ?
Je suis un homme, ton semblable.

LE COMMIS.

Assurément.

LÉONIDAS.

Suis-moi donc ; je te parle avec ménagement ;
Tout le monde avec moi sans hésiter stipule,
Et l'on connaît ici mon esprit de scrupule.

LE COMMIS.

C'est possible, mais moi, c'est à bon escient
Que je veux m'acquitter. Je suis né méfiant.
Entre inconnus, l'homme est un loup pour son semblable.

LÉONIDAS.

Voilà parler enfin de façon raisonnable.
Tu t'amendes, c'est bien. Si je suis mal vêtu,
Je suis riche, à ne pas pouvoir compter, vois-tu !

LE COMMIS.

Il se peut.

LÉONIDAS.

Périphane, un armateur de Rhode,
A mis entre mes mains — ne crois pas que je brode —
Cinq mille francs comptants. L'ai-je filouté ? Non !

LE COMMIS.

Il se peut.

LÉONIDAS.

Je jouis d'un excellent renom,
Et si tu t'étais fait renseigner sur la route,
Tu m'aurais délivré tes vingt mines.

LE COMMIS.

Sans doute.

V

Entre Déménète, l'archonte. 45 ans. Tête nue ; pallium bien ajusté (anabole) ; sandales.
Liban ; Léonidas ; le Commis et son valet ; Déménète.

LIBAN.

Mais voici notre maître ! — Enfin ! Tu le connais,
Celui-là ; verse donc en sa main tes jaunets.

DÉMÉNÈTE, jouant son rôle.

Qu'est-ce, mons Sauréa ?

LÉONIDAS.

Maître, la chose est nette :
On achète, on rechigne à payer.

LE COMMIS.

Déménète,
Cet homme est-il vraiment Sauréa, l'intendant
De ta maison ?

DEMÉNÈTE.

Oui bien.

LE COMMIS.

C'est un fier impudent!

DÉMÉNÈTE, calme.

Mais pourquoi, s'il te plaît, douter de sa parole?

LE COMMIS, à demi suffoqué.

Pourquoi? Suffit! Suffit! Ton valet n'est qu'un drôle;
Voici l'argent; je pars et vais me reposer;
J'en ai trop pour ma tête entendu dégoiser.
Si l'on t'achète un jour ou l'autre quelques rosses,
Veille à me préserver de ces bêtes féroces.

Il sort. Déménète le suit pour le calmer. Liban, Léonidas attendent en fredonnant qu'ils soient un peu éloignés. Puis Liban, tourné vers les spectateurs, entonne l'hymne triomphal qui suit.

LIBAN.

Gloire à la fourbe! Et gloire au bel art de tromper,
D'esbroufer le bourgeois, de mentir, de piper!
Grâce à notre talent, et grâce à nos épaules
Capables de porter la terre avec ses pôles,
Nous affrontons sans peur les gendarmes, les lois,
Et les empêchements qu'on met à nos exploits.
Nous savons braver tout : lames au feu rougies,
Et tous ces instruments de dures chirurgies,
Entraves et gibets, chaînes, carcans jaloux,
Prisons, colliers de cuir agrémentés de clous,
Et vous, fouetteurs jurés, dont le poignet s'applique
A teindre d'un beau rouge un dos mélancolique;
Voilà les bataillons, voilà les régiments
Que nous avons battus grâce à nos faux serments;
Nous avons gain de cause, et la valeur notoire
De mon digne collègue a fixé la victoire (1).

(1) « Les Romains devaient bien rire en entendant ce coquin raconter d'un ton emphatique son expédition de faussaire, dans le même style et presque avec les mêmes formules qu'un Consul faisant son rapport au Sénat ou au peuple sur les succès de la guerre. Furius Camillus, sauf l'énumération des instruments patibulaires, ne parle pas autrement dans Tite-Live, après la conquête du Latium. »
NAUDET.

LÉONIDAS.

Qui pourrait mieux que moi célébrer ta vertu ?
Ton courage, Liban, jamais ne sera tu,
Et tu vas recueillir l'universelle estime !
De quelles trahisons ton maître fut victime !
Combien de fois as-tu, sans remords ni demi,
Violé ta parole et dupé ton ami !
Quelle adresse à percer un trou dans la muraille,
A gruger le bourgeois qu'on dépouille et qu'on raille !
— Et pour ne pas omettre un seul de tes talents,
Que d'éloquence aussi, lorsque, les bras ballants,
Tu dis leur fait aux grands estafiers qui par couples
S'acharnent sur ton cuir, armés de verges souples !

LIBAN.

Le portrait, je l'avoue, est assez ressemblant ;
D'ailleurs, si je suis noir, tu n'es pas toujours blanc,
Et tu tiens pour coquins une excellente école.
Combien de fois as-tu violé ta parole !
Combien de fois aussi, pris la main dans le sac,
Tu dus abandonner la maison mise à sac
Pour passer dans la geôle obscure — où l'on médite !
Les temples de nos dieux reçurent ta visite !
Ah ! ton maître l'eut belle avec toi ! Que d'ennuis,
Et comme tu sus bien empoisonner ses nuits !
Pertes d'argent, accrocs dans son honneur, scandales,
Et combien de serments tu mis sous tes sandales !
— Ce que j'admire aussi, c'est qu'on te vit lasser,
Si ferme était ton cuir, lasser et harasser
Huit valets vigoureux, à l'épaule charnue,
Qui travaillaient à tour de rôle ta peau nue !...
— Est-ce ainsi qu'il fallait te répondre, ami cher ?

LÉONIDAS.

La réponse a valu la demande, c'est clair ;
Autant que ma chanson j'aime ta litanie,
Et nous sommes égaux tous deux par le génie.

FIN

SAINT-KILDA

Compte rendu de l'ouvrage de MM. R et C. KEARTON, intitulé *With Nature and a Camera* (Cassell), par M. Henri de Varigny (le " Temps " du 5 Mars 1898).

Lecteur, connaissez-vous Saint-Kilda ? Saint-Kilda
Mérite qu'on en parle, et même en vers, oui-dà !
C'est une petite île au couchant des Hébrides,
Avec, autour, quelques îlots, rochers arides.
En sa juste étendue elle offre au voyageur
Cinq kilomètres en longueur, deux en largeur.
Humble terre ! Un volcan que sa lave tourmente
En vomit le basalte au sein de l'eau fumante.
On y trouve une plage étroite, puis le sol
S'élève, hérissé, commode pour le vol
De l'oiseau seulement, masse escarpée et rude :
Trois cent soixante-dix mètres, c'est l'altitude.
L'herbe maigre et la brousse occupent le rocher,
Où par milliers des oiseaux blancs vont se percher.
D'arbres, on n'en voit pas un seul. Quant à la faune,
Mettez quarante chiens, quelques chats au poil jaune,
Souples et fiers comme il convient, puis un millier
De moutons, quelques bœufs, un rare poulailler.
Point de chevaux, non plus qu'en la noble Venise,
Et point d'abeilles, qu'un Virgile divinise !

***

En échange, on y voit soixante-treize humains ;
Ils vivent sur ce roc de l'œuvre de leurs mains,

En des maisons de pierre, à deux pas de la lame.
Un pasteur protestant de la commune est l'âme :
Comme il est médecin, il soigne aussi les corps.

***

O douce république, étrangère aux discords !
Depuis mille ans et plus, qui sait ? L'ethnographie
En ses conclusions hésite et se défie,
Des Celtes, des Gaëls se sont établis là,
Braves gens que jamais le crime ne troubla,
Race paisible et douce, assidue à l'église,
Et que son labeur dur forme et mélancolise.
La terre étant stérile, ils chassent aux oiseaux,
Ou pêchent le poisson qui file entre les eaux.

***

Comme un grand peuple, ils ont eu leurs vicissitudes ·
C'est l'émigration sous d'autres latitudes ;
Un jour, l'épidémie en ravit la moitié ;
Plus d'un pêcheur, par quelque gros temps, s'est noyé.
N'importe, ils ont duré, peu nombreux, mais robustes.
A Saint-Kilda, le corps est sain, les âmes justes.
L'ivresse est inconnue en ce pays charmant ;
Le verre d'eau-de-vie est un médicament.

***

Ils mangent sans excès le poisson qu'on marine,
Des oiseaux, du mouton, quelque peu de farine,
Quantité d'œufs d'oiseaux de mer ; ainsi lestés,
Et des souffles puissants d'Atlantique éventés,
Ils s'en vont à l'ouvrage, et leur vigueur sereine
Ne connaît point d'obstacle, et se rit de la peine.

***

Mais il faut quelquefois, car on a des parents,
Des amis, égaillés en pays différents,
Faire savoir qu'on vit, qu'on meurt — la destinée !
Et Saint-Kilda pendant les trois quarts de l'année
Est séparé du reste du monde. Mais quoi ?
L'habitant du pays n'est pas demeuré coi,
Et dans l'île perdue on n'est point sans génie :
D'une étiquette en bois une gourde munie
Emporte une missive en le hasard des flots
Avec ces mots gravés : Avis aux matelots !
Et quatre fois sur six, notre bouteille accoste
La Norvège, et la lettre est bientôt à la poste !

***

On dit qu'en ce pays un oiseau décevant,
L'*urinator imber*, en langage savant,
Après qu'il a pondu sur l'onde un œuf unique,
Le promène, en volant toujours, sous la tunique
De son aile — oiseau rare, ô vraiment merle blanc !
Tant qu'il finisse par éclore sous son flanc !
On voit cela d'ici : l'oiseau pond, l'oiseau plonge,
Et son aile sur l'œuf se replie et s'allonge.

***

Tels sont ces vigoureux pêcheurs, durs au travail.
L'homme enrhumé pour eux est un épouvantail.
Leurs pieds sont forts, munis de chevilles solides,
Faits pour grimper dans les escarpements arides.

***

Tout appartient à tous, et l'île et les îlots,
Chasse et pêche, chez eux sont divisés par lots
Bons ou mauvais ; chacun en change chaque année ;
Mais on doit assistance à la veuve fanée,

A l'orphelin, au vieux par le travail maté,
Et c'est bien le séjour de la fraternité.

***

Nous allons à la chasse un fusil sur l'épaule :
Il n'en est pas ainsi de ce côté du pôle ;
On s'arme à Saint-Kilda d'un jonc démesuré
Qui porte un nœud coulant de crin ; ainsi paré,
Le chasseur — ou pêcheur s'installe, et, bon apôtre,
Tend sa ligne, et, happant tantôt l'un, tantôt l'autre,
Etrangle par milliers le malheureux puffin :
A ce jeu détestable il n'est pas le plus fin.

***

O le charmant pays ! Saint-Kilda ! République
Où règne en vérité le code évangélique !
Vous qu'un rêve de paix et d'amour obséda,
Amis de la nature, allez à Saint-Kilda !

LES

MÉMOIRES DE LAREVELLIÈRE-LÉPAUX

Lecture par M. HENRI CAMERLYNCK.

Larevellière-Lépaux a été mêlé à toutes les phases de la Révolution française. Dès ses débuts dans la vie publique jusqu'à sa disparition de la scène politique, il a toujours été porté au premier rang, et même au rang suprême, soit par ses concitoyens, soit par ses pairs dans les assemblées délibérantes. Non qu'il se fît remarquer comme un homme d'État hors ligne, mais à cause de son républicanisme, joint à une moralité et à une droiture de caractère à toute épreuve.

Il a donc pris une part très importante aux événements qu'il a décrits dans ses Mémoires, clos en 1823, à la veille de sa mort survenue en 1824.

Ces Mémoires, bien qu'imprimés depuis longtemps, n'ont été livrés à la publicité qu'en 1895, pour des motifs d'ordre politique et de famille. Cependant quelques exemplaires avaient été offerts de côté et d'autre. On m'a affirmé que M. Thiers en possédait un qui lui a servi pour son *Histoire de la Révolution française*. M. Jean Macé en avait un aussi qui m'a été communiqué avant publication, et M. Lucien Fournier, notre collègue si dévoué à son œuvre plilanthropique de l'*Assistance par le travail*, a pu le voir, il y a plusieurs

années, entre les mains de son digne frère ainé M. Fournier Morel.

Les documents dont il s'agit, peu connus jusqu'à présent, seront cependant consultés utilement par les auteurs futurs qui se chargeront d'écrire l'histoire définitive de la période révolutionnaire En tout état de cause ils enseigneront aux Français de l'avenir combien le souvenir de Larevellière doit inspirer de respect, et les engageront à venger un grand patriote des calomnies écrites sur son compte par des adversaires fanatiques.

Larevellière-Lépaux est né le 24 août 1753, à Montaigu, en bas Poitou, aujourd'hui département de la Vendée. Son père était d'une famille de bourgeois de campagne ; son bisaïeul était fabricant d'étoffes au Mai près Cholet ; son aïeul, bachelier en théologie, abandonna l'état ecclésiastique avant d'être entré dans les ordres, et acheta une charge de notaire royal.

Ses parents eurent cinq enfants ; deux moururent en bas âge ; il était le plus jeune des trois restant. Il naquit très faible. Son enfance fut maladive ; on crut d'abord qu'il mourrait avant sept ans, puis avant douze, puis avant vingt, et « dans le mois d'août prochain, dit-il, dans ses Mémoires, j'aurai accompli ma soixante-dixième année. »

Je continue à le citer pendant quelques lignes : « Ce fut dans la maison de mon père que nous apprîmes à lire et à écrire. On nous mit ensuite, mon frère et moi, en demi-pension chez M. Perraudeau, (un nom prédestiné !) curé du faubourg Saint-Nicolas, pour y prendre les premiers éléments de latin. Une figure doucereuse, un extérieur composé, cachaient en lui une irascibilité

des plus dangereuses chez un instituteur. Il était faux et hypocrite. En sortant de ses mystiques entretiens avec ses dévotes....., il venait brutaliser ses malheureux élèves, soit par cette indécente correction qu'on n'aurait jamais dû permettre dans les écoles, et qu'il aimait fort à prodiguer, soit par les coups les plus cruels sur toutes les parties du corps. C'est aux coups redoublés qu'il me donna sur le dos que sont dues la difformité de ma taille, et, en grande partie, la faiblesse de ma poitrine. Nos parents ignoraient tout cela. Désolés de n'en avoir pas été instruits plus tôt, ils nous tirèrent, dès qu'ils le surent, des mains de cet homme dans la mine était si trompeuse. Je passai à un nouveau maître, l'abbé Séguillon, infiniment plus propre à l'enseignement que le curé Perraudeau, par l'habileté et le caractère. Malgré sa figure rébarbative, il ne nous frappait jamais et faisait de forts bons élèves. »

Cette entrée en matière démontre bien que Larevellière n'écrit pas avec animosité, et que tout en étant tiers-étatiste, c'est-à-dire ennemi du clergé et de la noblesse, il savait apprécier avec impartialité les mérites qu'il découvrait dans le personnel de ces deux ordres ; ainsi il se lia avec plusieurs nobles, entre autres avec les familles de Liancourt et de la Rochefoucauld, aussi avec le baron Grimaudet-d'Huillé qui le sauva d'un complot contre sa vie, et avec plusieurs autres.

Il poursuit ainsi :

« Dès mes plus jeunes ans, j'ai été enclin à une mélancolie profonde qui ne m'a jamais abandonnée, qui a donné à toutes mes affections morales une force irrésistible et, à mon caractère, une énergie qui ne

s'est pas encore démentie, malgré mes soixante-neuf ans. Aussi dans le cours ordinaire de la vie je suis tout à ma famille, à mes amis; ils font de moi tout ce qu'ils veulent et, dans les choses indifférentes, je veux, comme on dit, tout ce qu'on veut. Mais lorsqu'il s'est agi de morale, de raison, de patrie, d'intérêt public, jusqu'ici aucune crainte, ni aucune complaisance ne m'ont fait faire ce que j'ai cru de mon devoir de ne pas faire, ni empêcher d'accomplir ce que j'ai cru qu'il me prescrivait. »

En 1769, Larevellière fait sa rhétorique; en 1770 il entre en philosophie. A 19 ans il fait son droit à Angers. Celui-ci achevé il rejoint son frère à Paris, se fait recevoir avocat, et entre avec lui chez Potel, procureur au Parlement, pour se former aux affaires; il avait alors 22 ans.

« J'arrivai à Paris, dit-il, avec la ferme résolution d'étudier sérieusement la jurisprudence. Vains efforts ! Il me fut impossible de prendre goût aux affaires du barreau et de m'y livrer. L'étude de la morale, de la politique, l'amour des beaux arts, remplissaient les moments que je pouvais dérober à une occupation dont, au surplus, je ne recueillais aucun fruit. »

Après cela, Larevellière rentre à Montaigu, se marie et devient père de famille; il habite Nantes, puis Angers. Dans cette dernière ville il suit un cours de botanique et de chimie avec un tel succès qu'il doit bientôt, et malgré lui, ouvrir lui-même un cours élémentaire, et sait si bien intéresser son auditoire qu'il y remarque deux professeurs de philosophie du collège de l'Oratoire, avec plusieurs de leurs élèves et de nombreuses autres personnes. Mais, les événements qui ont

bouleversé l'Europe l'enlevèrent à une carrière agréable, tranquille et parfaitement dans ses goûts, pour le jeter au sein des tempêtes politiques.

« On venait, dit-il, d'établir les assemblées provinciales, et les anciens syndics de paroisse, qui étaient généralement de simples paysans, étaient remplacés par des propriétaires qui dataient par leur fortune ou leur éducation ; on les appela syndics municipaux. Le choix de l'administration provinciale, dans la commune de Faye, tomba sur moi ; ce fut ma première fonction publique. Les Etats-Généraux furent presque immédiatement convoqués. Je tins l'Assemblée de ma commune pour le choix des électeurs, Je fus nommé le premier et chargé de la rédaction du cahier de la commune. L'Assemblée bailliagère, où les électeurs choisis devaient se réduire à un nombre donné, me nomma membre du corps électoral direct. Les deux premiers députés élus par ce corps furent Milscent et Volney. Ces deux premiers choix allaient tout seuls ; mais ce que je ne puis m'expliquer, c'est comment je fus élus troisième à l'unanimité, sauf mon propre suffrage, moi qui avais toujours vécu dans la retraite, qui n'étais connu que de peu de gens, ne demandant rien, et n'ayant témoigné à qui que ce soit le désir d'être nommé ; car je ne le désirais nullement et n'avais pas l'idée que cela pût être. »

« Les trois députations (tiers-état, clergé et noblesse) réunies durent prêter serment dans la cathédrale d'Angers, entre les mains du grand sénéchal d'Anjou, le marquis de la Galissonnière, lui-même député. A cette occasion les députations furent invitées chez lui à un grand dîner..... Pendant le repas le petit duc de

Praslin, le plus éminent en titre des convives, prit le ton supérieur et tranchant d'un homme qui se croit en droit d'avancer, devant des provinciaux, tout ce qui lui plaît, sans que personne se permette la moindre observation, si ce n'est pour applaudir ; sa morgue et son ton suffisant me déplurent souverainement. Je me mis d'abord sur le pied de l'égalité et j'attaquai sans ménagement ses absurdes propositions ; je ne lui donnai, comme aux autres, que le titre de Monsieur, et discutai avec lui dans les formes dont se servent entre eux deux égaux bien élevés, et rien de plus. La mauvaise cause qu'il défendait, les pitoyables raisonnements dont il l'appuyait, l'impossibilité où il se trouvait de répondre un seul mot, l'humiliation de se voir ainsi traité d'égal à égal au milieu d'un dîner si nombreux en maîtres et domestiques, tout cela le mit dans une grande colère et cet incident fit du bruit en ville. »

« Au sortir de table on passa dans le salon. M. de la Galissonnière aurait dû, d'après ce qui s'était passé au dîner, se conduire avec réserve ; il n'eut pas ce bon esprit et s'attira la même mortification que le duc. Pour se donner une grande importance il adressa des paroles protectrices aux députés du tiers-état : « Messieurs les députés du tiers », nous dit-il, avec le ton d'un courtisan qui se croit en faveur, ou d'un seigneur de village qui parle à ses vassaux. « Vous ne savez ce que c'est que la cour ; vous allez vous trouver tout déconcertés, vous ne saurez par où vous y prendre, mais vous n'aurez qu'à vous adresser à moi ; je me ferai un plaisir de vous diriger dans toutes vos affaires et celles de votre ordre. » « Monsieur », lui dis-je, d'une voix très ferme et très élevée, « ne vous mettez pas en peine du tiers-

état, tenez-vous pour assuré qu'il fera fort bien ses affaires sans la protection des nobles dont il n'a pas besoin, et que ceux-ci auront bien assez de s'occuper des leurs. » Tout cela jetait un peu d'étonnement dans l'esprit de nos féodaux qui ne concevaient pas qu'une espèce de villageois, dont ils n'avaient jamais entendu parler, sortit tout à coup de sa profonde obscurité pour leur tenir un langage inoui pour eux jusqu'alors. »

La veille de l'ouverture des Etats-Généraux, dans une cérémonie religieuse qui eut lieu à l'église St-Louis de Versailles, un conflit de préséance s'éleva entre le Tiers-Etat et le marquis de Brézé grand-maître des cérémonies. Larevellière prit la encore la parole et tint bon contre le marquis ; mais à la fin le Tiers-Etat céda et l'incident n'eut pas de suites.

On voit que jeune encore et débutant dans la vie publique, Larevellière était déjà un homme résolu et ferme dans ses convictions, ayant l'esprit prompt et la réplique facile ; il montrait ce qu'il serait plus tard, un orateur d'une grande facilité d'élocution, et un tenace que rien ne ferait dévier de la ligne de conduite qu'il s'était tracée, un éclectique qui, pour conserver son indépendance, ne s'inféoderait à aucun parti et serait en conséquence exposé à déplaire à tous. C'est là malheureusement le sort qui attend les éclectiques. Il avait des principes démocratiques fortement enracinés ; il était personnellement l'adversaire du clergé et des nobles qui ne voulaient pas abandonner leur privilèges. Opposé plus tard, et d'un autre côté, aux agissements des terroristes, il ne se gêna point pour dire de dures vérités à ces derniers, ce qui ne pouvait que le conduire à l'échafaud auquel il n'échappa que par

miracle. La liberté, la République étaient tout pour lui ; il se trouvait hélas ! être l'émule de bien d'autres qui, dans la droiture de leur cœur, ont estimé suffisant de faire proclamer cette forme de gouvernement pour voir régner la morale et assurer ainsi aux citoyens le bonheur qu'elle procure, ce en quoi ils se sont toujours trompés. Pour qu'un gouvernement, républicain surtout, produise de bons effets et soit durable, les qualités intellectuelles et morales des peuples doivent préexister ainsi que l'expérience des siècles l'a prouvé, et notamment la foi au surnaturel comme l'a si bien dit notre savant directeur, M. le docteur Peugniez dans la séance du 29 juillet dernier.

Pendant qu'il siégeait aux Etats-Généraux, Larevellière se lia intimement avec l'un de ses collègues, Louis-Nicolas Princepré, de la commune de Buire, député du bailliage de Péronne; c'est à lui que notre héros devra plus tard son salut quand il sera décrété d'accusation.

A l'Assemblée Constituante ses discours furent, dit il en petit nombre. Il s'opposa à la motion relative à une déclaration de concessions à faire par le Tiers-Etat, au sujet des droits et prérogatives de la noblesse, donna son opinion sur le *veto*, appuya la demande de l'abolition des ordres de chevalerie, etc. Tout cela se trouve dans les journaux du temps et dans les archives du département de Maine-et-Loire. Il s'opposa aussi, fortement, au projet de Necker de conserver l'impôt de la gabelle que les Angevins venaient eux-mêmes d'abolir en brûlant les barrières.

A Versailles, on le choisit contre son gré pour être l'un des secrétaires de l'Assemblée, et plus tard, à

Paris, il fut encore désigné pour le secrétariat sans qu'on l'eût consulté.

Au sujet du club des Jacobins qui s'était formé et dont Larevellière avait fait partie dans le commencement, il s'exprime ainsi : « Leur club devint bientôt un antre de bêtes féroces qui a perdu la liberté par ses atrocités et ses fureurs, et j'atteste que longtemps avant qu'il en fut ainsi, mes amis et moi nous avions cessé de faire partie de ce funeste tripot. »

L'Assemblée Constituante ayant terminé sa session, Larevellière quitta Paris avec sa famille et rentra à Angers où on lui offrit les fonctions de maire ; mais il n'accepta pas.

« Angers, dit-il, comme toutes les villes de France avait son club ; j'y fus admis ; j'étais presque toujours chargé d'y pérorer lorsqu'il y avait quelques solennité. Je n'y ai, au surplus, jamais fait usage de mes faibles talents que pour prêcher l'amour de l'ordre, des lois et de la liberté, pour inspirer des sentiments d'humanité et de justice, pour porter enfin les citoyens au strict exercice de toutes les vertus domestiques et publiques, et pour leur faire sentir qu'il n'y a de patriotisme solide que celui qui a pour base une austère vertu et une raison éclairée. »

Voici comment il s'exprime au sujet des troubles de la Vendée qui survinrent pendant ce temps :

« Cependant les nobles et les prêtres, naturellement ennemis les uns des autres, mais alors également frappés dans leur puissance et dans leurs intérêts, avaient senti le besoin de réunir leurs efforts pour faire rebrousser la révolution dans son cours. Ils se liguèrent fortement pour se soumettre de nouveau le tiers-état

et recouvrer leurs antiques et injustes privilèges. La Vendée fut choisie pour fanatiser le peuple et le porter, contre l'évidence de ses propres intérêts, à se soulever en leur faveur. Un peuple dont l'imagination est triste, le tempérament mélancolique, les affections profondes, l'ignorance extrême, le caractère énergique, le courage toujours inébranlable, bien que froid ou impétueux suivant le besoin du moment; un peuple vivant de mauvais pain, se désaltérant avec l'eau du fossé, endurci par un travail pénible, insensible à toutes les privations; habitant: celui du Bocage, un pays couvert d'arbres, de haies élevées et impénétrables, de genêts épais, coupé de larges fossés et de profonds ravins où mugissent pendant l'hiver des cours d'eau souvent dangereux; et, celui du Marais : une contrée divisée de toutes parts par de larges et profonds canaux qu'on ne peut franchir, pendant l'été, qu'avec l'habitude de les sauter avec autant de force que d'agilité, tandis que tout est couvert d'eau pendant l'hiver; un tel peuple, dis-je, et un tel pays étaient tout à fait propres à favoriser les commencements de l'entreprise. Cependant un peuple bon, comme le peuple vendéen, et en même temps franc, moral, sobre, énergique et courageux, est éminemment fait pour la liberté, et l'on doit s'étonner d'abord de le voir se lever avec un pareil zèle et brave les plus grands maux qui puissent affliger l'espèce humaine, pour conserver le despotisme royal et les prérogatives des nobles, de l'insolence, de la dureté et de l'injustice desquels il avait tant à se plaindre. Cette contradiction n'est qu'apparente. Dès les premiers moments de l'Assemblée constituante, les habitants de la Vendée se sentirent électrisés pour la liberté, et

nulle part, sans les prêtres, elle n'aurait eu de plus braves et de plus zélés défenseurs. Mais lorsqu'on eut exproprié l'ancien clergé et créé un clergé constitutionnel, leurs prêtres leur déclarèrent que la religion était détruite jusque dans ses fondements, qu'il fallait relever les anciens autels par la force et renverser les nouveaux, qu'il y allait de leur salut éternel, que tel était l'ordre de Dieu. Les prêtres ne manquèrent pas de leur montrer, comme une conséquence nécessaire de cet ordre, l'obligation de soutenir la noblesse dans le recouvrement de ses anciens droits, et de maintenir l'autorité absolue du roi, choses sans lesquelles la religion ne pourrait subsister. Ces hommes grossiers ayant toujours vu jusqu'alors coexister leur clergé, la noblesse et l'autorité absolue des rois, ignorant que dans plusieurs Etats démocratiques, la religion catholique, apostolique et romaine était exclusivement professée, se laissèrent aisément persuader qu'il fallait rétablir l'ancien régime en entier. Ce n'est donc que subsidiairement que les Vendéens ont soutenu la noblesse et le trône absolu. Ce qui le prouve c'est que tous les paysans de la religion réformée, et même beaucoup d'individus et de communes catholiques, se sont battus pour la liberté avec le même courage et le même caractère que la plupart des catholiques se sont battus pour la cause opposée. Ajoutez à cela qu'à bien peu d'exceptions près, tous les bourgeois catholiques, plus éclairés que les paysans, ont été patriotes, ainsi que les bourgeois protestants. Enfin depuis que l'influence des prêtres, usée dans la Vendée y a singulièrement diminué, ce département n'a choisi pour ses députés que des amis très prononcés de la liberté..... »

« Quoiqu'il en soit, les manœuvres employées pour soulever la Vendée s'étendirent sur la partie sud-ouest de Maine-et-Loire, sur la partie méridionale de la Loire-Inférieure, et sur la partie occidentale des Deux-Sèvres. Ces trois contrées contiguës à la Vendée, participent à la nature de son bocage et au caractère de ses habitants, avec des modifications néanmoins assez fortes. L'orage s'annonça d'abord par un silence qui en est souvent le précurseur ; une énergie passive pour empêcher l'exécution des lois se manifesta de tous côtés. Bientôt pour accoutumer le peuple à se réunir en grandes masses, on le poussa à faire divers pélérinages qui produisirent graduellement et périodiquement, des rassemblements de douze à quinze mille personnes. Dans la partie de Maine-et-Loire ce fut d'abord à Bellefontaine, riche abbaye de Feuillants, à une lieue et demie de Beaupréau, que se firent les premiers pèlerinages ; mais l'administration départementale parvint à les dissiper et à en arrêter le cours. Ils se portèrent alors sur une chapelle isolée, consacrée à la Vierge, dans la commune de Saint-Laurent, près Chalonnes-sur-Loire. L'administration fit abattre la chapelle et enlever l'image ; les paysans prétendirent la voir dans le même lieu, au sommet d'un vieux chêne rabougri et étêté. »

Ce fut dans ces circonstances qu'un certain nombre d'amis de la liberté résolurent d'organiser entre eux des missions patriotiques en divers cantons. Larevellière se joignit à eux, et, à maintes reprises il faillit y perdre la vie. L'objet de ces missions était de détruire les calomnies qu'on répandait contre les patriotes ; d'y prêcher l'obéissance aux lois et l'union entre citoyens. « La première réunion, dit Larevellière, se fit à Beau-

préau. Les patriotes d'Angers, (j'étais du nombre) prirent en passant ceux de Chalonnes. Nous partîmes de Chalonnes à cheval au nombre de huit ou dix, tous en habit de garde national, armés seulement de ce sabre court qu'on nomme briquet ; un seul je crois, nommé Aubrunier, tête un peu chaude, avait des pistolets.

Notre chemin était de passer par Saint-Laurent, précisément devant la chapelle dont je viens de parler plus haut, et qui venait d'être démolie par ordre de l'administration. Les moellons qui en provenaient étaient entassés sur les bords fort élevés d'un chemin creux, formant une espèce de ravin, par lequel il fallait nécessairement passer. En arrivant à ce défilé nous vîmes tous les champs environnants couverts d'une foule immense de paysans et d'habitants des bourgs, de tout âge et des deux sexes, au nombre certainement de plus de huit mille, tous en contemplation et tournés vers le chêne sacré ; les uns étaient à genoux, les autres debout, et chacun prétendait y voir la petite vierge en pierre blanche, qui était venue, disaient-ils, s'y placer en plein jour, aux yeux de tout le monde. En tête de la bande des pèlerins de chaque paroisse était un cierge énorme, porté en bandoulière, avec le secours d'un drap, par un homme des plus vigoureux et qui, néanmoins, suait à grosses gouttes. Quiconque passait en cet endroit, dans le moment d'un rassemblement, était forcé de se prosterner et de proclamer qu'il voyait la petite vierge voltiger de branche en branche, quiconque se refusait à cet acte insensé était forcé de rebrousser chemin, souvent très maltraité, comme un ennemi de Dieu et des hommes. » Cependant, grâce à l'impression produite par la vue de leurs armes, Larevellière-Lépaux

et ses compagnons purent traverser la foule sans dommage.

Au cours des événements de la Vendée, Larevellière fut appelé pendant trois mois à la haute cour nationale d'Orléans, en qualité de juré. Ses Mémoires relatent que, dans l'intervalle des séances, il fit deux voyages à Paris. La fermentation y était grande, dit-il, et il constata avec douleur que ce n'étaient pas les choses mais les hommes qui partageaient les esprits. A un de ces voyages il vit, dans une maison où il était invité, Robespierre qui s'y était impatronisé et recevait des hommages comme ceux qu'on rend à une divinité, et il ajoute : « Je vis dès lors toutes les lâchetés, toutes les folies, toutes les fureurs qui allaient déshonorer la plus belle des causes. Je partis de Paris dans la plus grande anxiété. »

Il continue :

« On croyait généralement en France, après la journée du 10 août, que les influents de l'Assemblée législative tenaient une Constitution prête pour remplacer celle de 1791, qui ne pouvait plus subsister qu'avec de très grands changements. S'il en eût été ainsi, et si cette Constitution nouvelle ou ces changements eussent été raisonnables, ils auraient été reçus dans les départements avec empressement et reconnaissance. Cette mesure aurait probablement sauvé la France de l'anarchie et de la Terreur. Au lieu de cela on convoqua une Convention qui, de quelque manière qu'on l'envisage, fera toujours l'étonnement de la postérité.

« L'Assemblée électorale de Maine-et-Loire se tint à Saumur, Elle nomma à la Convention : Pilastre, Leclercq, Lemoignon et moi.

« Au moment de l'élection, nous avions appris les affreuses journées de septembre et l'invasion des Prussiens dans le Nord de la France. Il fallait avoir une bien grande dose d'ambition pour désirer d'être élu dans ces circonstances; mais refuser eût été déshonorant pour un constituant, puisqu'il y avait des périls de plus d'un genre à braver. Je renonçai donc à l'emploi de chef de légion des gardes nationales du district d'Angers, auquel j'avais été élu dans mon absence, pendant que j'étais à Orléans. »

Je ne puis entrer ici dans les détails donnés par Larevellière sur le rôle qu'il s'attribua à la Convention, sur les événements qui s'y déroulaient et qui appartiennent à l'histoire. On a déjà vu que notre Conventionnel désapprouvait toute violence. « Chaque jour, dit-il, soit à la tribune, soit dans les entretiens particuliers, je redoublais d'efforts pour tenir tête à l'anarchie, sans me laisser effrayer par les menaces et par l'affreux appareil dont nos délibérations étaient environnées. Au moment même où l'anarchie allait tout dévorer, dans l'opinion que j'émis, lors du procès de Louis XVI, je signalai cette faction ; je la montrai, sans ménagement, sous les odieuses couleurs qu'elle méritait, et souvent j'adressai à ses membres les plus sanglantes apostrophes sur leurs formes et sur leurs expressions. »

Je suis obligé de passer aussi sur une consultation qu'il a écrite à propos de ce procès et dans laquelle il établit de se justifier d'avoir voté la mort du roi.

Plus loin Larevellière relate encore les efforts inutiles qu'il fit pour enrayer le mouvement anarchique et l'établissement d'un tribunal révolutionnaire. Sa santé en

était ruinée ; miné par une fièvre lente et un crachement de sang, il se trainait à la tribune avec les bras de ses amis pour protester contre les actes de la Montagne qui allait jusqu'à falsifier les procè-verbaux des séances, faisant constater que les résolutions étaient toujours prises à l'unanimité ; c'était vrai en ce sens qu'on ne tenait pas compte des votes du parti modéré.

« Cependant, dit Larevellière, voyant que je n'obtiendrais jamais ce que je réclamais inutilement tous les jours, je déclarai à l'Assemblée à haute voix et de manière à être entendu de toutes les parties de la salle, que, puisqu'on me refusait avec obstination les moyens de constater, aux yeux de la France, que loin de prendre part à d'odieux décrets, j'y mettais constamment la plus vive opposition, je croyais que mon honneur et mon devoir ne me permettaient plus de rester dans l'Assemblée où l'on pourrait croire, si j'y demeurais plus longtemps, que je donnais mon assentiment, au moins tacite, à tous les crimes et à toutes les folies qui en sortaient déjà, et aux nouvelles atrocités que l'on méditait encore ; qu'ainsi je la quittais pour n'y remettre le pied que lorsqu'on aurait la liberté de s'y faire entendre et d'y faire constater son vote.

« Cette sortie de ma part excita contre moi une explosion épouvantable de la Montagne et, de toutes parts, on cria en rugissant : « Au tribunal révolutionnaire ! » Vous pouvez m'y envoyer si vous voulez « répliquai-je », un crime de plus ou de moins sur le nombre ne doit pas vous coûter. Vos menaces ne changeront rien à ma résolution. « La rage redouble à ces mots ; on demande le décret d'accusation, et on presse le président de le mettre aux voix, ce qu'il allait faire,

et j'étais perdu, quand il sortit de la Montagne une voix forte qui s'écria : « Eh pourquoi voulez-vous occuper inutilement le tribunal révolutionnaire de ce chétif b... là? Ne voyez-vous pas qu'il n'en peut plus, qu'il crache le sang à pleine bouche et qu'il va crever? » — Hé bien, qu'il crève donc tout seul ! « fut la réponse générale à cette grossière observation. J'étais allé, je crois, aussi loin que le devoir pouvait l'exiger. Je n'attendis pas une plus longue discussion, et je me retirai. »

Dès lors Larevellière et ses amis jugèrent prudent de de plus se montrer ; en effet quelques jours après, on délivra contre eux des mandats d'amener. La municipalité d'Angers lui envoya un passeport en blanc, et après un séjour dans un cottage de la forêt de Montmorency, il se mit en route pour la résidence de son ami de Buire où il savait qu'il trouverait un refuge.

L'exode de Larevellière fut des plus pénibles et des plus tristes pour un valétudinaire.

« J'errai longtemps, dit-il, dans la forêt, avant de reprendre mon chemin. Je visitai plusieurs endroits où, l'été précédent, j'avais passé des instants si agréables avec ma femme et ma fille : mais, dans ce cruel moment, j'étais seul avec moi-même. Je m'assis tristement penché sur la bruyère et je m'appuyai sur un bouleau dont l'écorce avait conservé ce que nous y avions tracé quelque mois auparavant. Le chagrin d'être éloigné de deux êtres qui m'étais si chers, celui de les savoir au sein des alarmes et des plus imminents dangers, la crainte de ne jamais les revoir, remplissaient mon cœur d'amertume et mes yeux de larmes. »

Il se met ensuite en route, accablé de fatigue, à tra-

vers les chemins détrempés par la pluie et les vêtements mouillés, faisant ses repas, souvent d'un morceau de mauvais pain, couchant sur un grabat, craignant à chaque instant d'être reconnu et arrêté, passant successivement, ainsi que je l'ai dit dans mon discours de réception à l'Académie d'Amiens, à la date du 11 juin 1897, à Pont-Sainte-Maxence, Cuvilly, Conchy-les-Pots, Tilloloy, Roye et Omiécourt son dernier séjour. La plupart du temps on le recevait mal dans les auberges ; on le considérait comme un vagabond et on le reléguait dans un coin, loin du feu. Pour se rendre d'Omiécourt à Buire il évita Péronne et décrit ainsi sa dernière marche : « J'allai passer la Somme sur les digues du Moulin de Saint-Cricq ; je traversai les restes de la voie romaine qu'on trouve dans le bois de Santin ; j'arrivai à Cartigny sur les bords de la Caniselle et, près de descendre dans le petit vallon où elle coulait, j'aperçus la maison où j'allais trouver un asile. Je la reconnus sans peine d'après l'exacte description que m'en avait faite M^me^ Davalet, nièce de M. de Buire. Je me trouvai enfin dans les bras du plus digne des hommes. »

Larevellière passa dans cette honorable famille le temps de sa proscription, s'occupant surtout de botanique. « Les paysans de Buire, dit-il, et ceux des villages voisins me voyant toujours les mains pleines d'herbes, me prirent pour un grand médecin. Plusieurs d'entre eux témoignèrent aux domestiques de la maison le désir de consulter cet habile homme qui connaissait la vertu de tous les simples. Mon bon père sentit tout le danger de laisser ma réputation médicale s'étendre ; elle m'aurait nécessairement fait découvrir. Mais

comment faire entendre à des domestiques et à des paysans que la botanique est une partie de l'histoire naturelle qu'on pouvait cultiver comme toutes les autres, sans en faire la moindre application à la médecine ? Voici l'expédient dont il se servit : Il répandit dans sa maison et dans le village que je n'entendais absolument rien à la médecine, mais que la langueur dont on me voyait attaqué, m'avait affaibli le cerveau et m'avait fait contracter le tic de ramasser de l'herbe pour la faire sécher dans du papier. — Ha ! le pauvre homme, disait alors un chacun, c'est dommage que la maladie lui ait fait tourner la tête ; car du reste il est comme un autre. — Heureusement tout se borna-là. »

Enfin la nouvelle de la mort de Robespierre fut publiée et Larevellière recouvra sa liberté. Il passa encore à Buire l'hiver rigoureux de 1794 à 1795 et ne rejoignit sa famille que lorsque celle-ci put se rendre à Paris. Peu de temps après il fut rappelé dans la Convention où il oublia les persécutions dont il avait été l'objet, toutes les pertes qu'il avait faites, étouffant aussi tout désir de vengeance. « Ceux-là mêmes, dit-il, qui m'avaient fait proscrire, moi et mes deux amis, et qui s'étaient donné tant de peine pour me découvrir et m'envoyer à la mort avant eux, vinrent en rampant, (c'est le mot) et entre autres un nommé Guffroy, me demander, courbés jusqu'à terre, se traînant lentement jusqu'à moi, le pardon le plus humiliant et me conjurer de ne pas les faire proscrire à mon tour. Tachez, leur dis-je, d'oublier les maux que vous m'avez faits, et mettez-vous, si vous le pouvez, en paix avec votre conscience. Quant à moi j'ai tout oublié. Ils furent bientôt à même de juger de ma sincérité. »

Voilà comment Larevellière-Lépaux se vengeait de ses ennemis. Que croire dès lors de certaine histoire d'une cage dans laquelle, pendant le Directoire, il aurait fait enfermer quelques prisonniers, et des exils qui proviendrait de son fait ? M. Robert-David, d'Angers, un descendant de Larevellière par sa mère, et fils d'un de nos grands statuaires de ce siècle, m'écrivait dernièrement ceci : « C'est une des perfides inventions de nos pires adversaires. Larevellière sauvait ses ennemis et ne les incarcérait pas plus qu'il ne les exilait. » Voici comment il se défend, non à propos de la cage dont il semble n'avoir pas eu connaissance pour ce qui le concerne, mais de toute cruauté en général :

« On a beaucoup déclamé contre la cruauté dont le Directoire avait usé envers les déportés du 18 fructidor, soit dans leur transport de Paris à Rochefort, soit pendant leur séjour à la Guyane. J'observerai à cet égard que nous n'avons pu répondre que de nos intentions et des ordres que nous avions donnés. Quant aux ordres, je défie qu'on en montre aucun émané du Directoire, qui porte un cachet de dureté. Quant à nos intentions, elles ont été démontrées par la nature de nos ordres, et par le parti que nous prîmes de faire changer le commandant qu'Augereau avait donné à l'escorte, et qui se conduisait mal en route avec les prisonniers et les autorités locales. Je ne prétends pas pour cela que les déportés n'aient pas eu à se plaindre de plus ou moins de rigueur dans l'exécution des mesures prises à leur égard ; mais elle ne fut due ni à la lettre des ordres, ni à l'intention du Directoire ; les agents seuls en furent coupables, et qui ne sait que le gouvernement le mieux

intentionné, et le plus attentif, ne peut se flatter que ses ordres seront toujours remplis avec exactitude et fidélité? Pour bien juger les choses ce n'est pas d'ailleurs isolément et séparément de toutes les circonstances qu'il convient de le faire. »

A peine rentré dans la Convention, Larevellière eut de nouveau à lutter, cette fois contre les factions qui préparaient une contre-révolution et poussaient les esprits vers le royalisme, accusant les véritables républicains des plus noires intentions, pour leur faire perdre la confiance de l'Assemblée ; mais les efforts que firent les thermidoriens dans ce but furent inutiles. On lui donna dans le même temps une marque d'estime qui le mit de fort mauvaise humeur, en l'élevant à la présidence à une très grande majorité. Notre président était alors dans un état voisin de l'indigence, ayant, pendant la Terreur, perdu à peu près tout ce qu'il possédait. Il occupait un modeste appartement dans la rue Copeau. M^me^ Larevellière faisait elle-même son ménage ; elle et sa fille introduisaient les ambassadeurs auprès du citoyen président.

Cependant ceux qu'il appelle les anarchistes ne s'endormaient pas ; mécontents des modérés et humiliés de la nullité à laquelle ils étaient réduits, ils conspiraient et cherchaient les moyens de vaincre pour prendre leur place. Cela se voit encore aujourd'hui et à cette occasion, on peut remarquer une fois de plus, que sous le rapport de la nature humaine, il n'y a jamais rien de nouveau sous le soleil. La cherté du pain, venue fort mal à propos, fut un prétexte pour mettre en mouvement la population des deux formidables faubourgs Saint-Antoine et Marceau. Une foule hideuse fit irrup-

tion dans l'enceinte de l'Assemblée. Une nouvelle Constitution avait été préparée ; c'était un nouveau sujet de troubles ; on ne parlait de rien moins que du rétablissement d'un nouveau tribunal révolutionnaire ; mais le parti modéré eut le dessus, la nouvelle Constitution fut votée et le Directoire institué.

« Enfin, dit Larevellière, le 4 brumaire, an IV, cessa l'état provisoire qui pendant trois années entières avait tenu la France dans une continuelle tourmente. Ce même jour la Convention cessa ses fonctions et le 6, toutes les opérations préliminaires étant terminées, les députés se partagèrent en deux conseils, celui des Cinq-Cents et celui des Anciens ; ce dernier m'appela à la présidence. »

« La première opération à faire ensuite était le choix des membres du Directoire exécutif. Le résultat fut la désignation de Rewbell, Sieyès, Barras, Letourneur et moi. — Au Conseil des Anciens sur 278 votants j'eus 276 voix. Les deux voix qui me manquèrent furent, d'abord la mienne et ensuite celle de mon ami Pilastre. » En effet Larevellière avait exigé de ce dernier qu'il ne lui donnât pas sa voix, n'ayant aucune envie, à cause de la faiblesse de sa santé, de s'attacher à une besogne éreintante pendant laquelle ses quatre assesseurs firent en effet de graves maladies, et d'assumer une si grande responsabilité dont il ne connaissait que trop les inconvénients. — Au Conseil des Cinq-Cents la liste passa dans l'ordre suivant : Larevellière 317 voix, Rewbell 246, Sieyès 239, Letourneur 214, Barras 206. Larevellière était donc tout désigné ici encore pour la présidence ; mais il déclina cet honneur et ce fut Rewbell qui l'exerça, néanmoins il dut présider plus tard à son tour.

Les directeurs se mirent résolument au travail de réorganisation siégeant jour et nuit dans les premiers temps. Pendant le désordre des années précédentes tout avait été désorganisé. Les finances, les armées, les subsistances, les nominations aux diverses fonctions, celles du corps judiciaire et autres, absorbaient tous leurs moments. Leurs décisions ne furent pas désapprouvées par le public; mais l'esprit de parti parvint à se glisser dans les nominations aux emplois inférieurs. » Tout ce qu'il y avait eu de plus honteusement fameux dans la Convention Nationale fut placé de préférence. »

Ici apparaît Carnot, Larevellière déclare que les nominations dont je viens de parler avaient été faites sur les instances réitérées de celui-ci, et malgré les plus vives réclamations de sa part. Aussi dès ce moment Larevellière et Carnot furent deux antagonistes. » Non content dit-il d'appeler de pareils hommes aux emplois. Carnot ne manquait pas de me signaler à eux comme le plus constant obstacle à leurs désirs. Beaucoup d'entre eux vinrent me faire des reproches et des reproches menaçants; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces hommes atroces voulaient tous être placés chez eux, ou dans les lieux où ils avaient antérieurement exercé leurs fureurs et leurs brigandages. » Barras qui ne valait pas mieux fit aussi placer le plus qu'il put de gens de son parti. Il entoura le Directoire des plus grands brigands, comme huissiers, garçons de bureau, etc.

Voici, à cette occasion, ce que disent les Mémoires sur André Dumont qui sollicitait la préfecture de la Somme.

« Un André Dumont, l'un des plus fougueux amis

de Robespierre, un homme qui avait rempli jusqu'aux combles les maisons d'arrêt de la Somme, avec les formes les plus dérisoires et les plus brutales ; qui, père de famille, avait, dans sa mission sous Robespierre, forcé par la crainte qu'il inspirait, toutes les femmes et les filles qui piquaient sa lubricité, à le suivre dans ses tournées, à s'enfermer avec lui au premier signe de sa volonté, à supporter, au milieu des bals soi-disant patriotiques, aux yeux de leurs époux et de leurs mères, les plus scandaleuses privautés, un homme dont la correspondance avec la Convention avait été également atroce et dégoûtante ; cet André Dumont enfin, devenu plus tard l'un des plus fougueux réacteurs et l'apôtre le plus déterminé du royalisme et de l'aristocratie, avait signé avec un ci-devant marquis de Crécy, (qui avait protesté contre l'abolition de la noblesse) et un nommé Lemarchant de Gomicourt, une lettre que ces trois personnages faisaient afficher à profusion dans Amiens, et qui contenait une désapprobation à l'égard des changements opérés par le Directoire dans les autorités de la Somme. »

Je ne suis pas chargé d'apprécier ces faits ; je ne fais que les citer comme un élément d'histoire locale.

Le Directoire fit son possible pour mettre de l'ordre dans les services publics. Il chercha entre autre choses, à remettre les armées sur un bon pied ; mais il éprouva beaucoup de difficultés pour conduire cette œuvre, de même que les autres, à bonne fin. Des généraux et des fournisseurs, mal choisis, mal payés aussi, avaient pris l'habitude, en pays étrangers, de procéder par exactions et dilapidations ; aussi se plaignaient-ils amèrement quand on voulut y mettre un terme.

« Amelot, (c'est Larevellière qui parle,) opposa un bras de fer aux dilapidations, et Faypoult, de son côté, ne manqua pas d'énergie ; mais l'orgueil militaire et l'avidité des généraux, des états-majors, des fournisseurs et de leurs agents et co-partageants, se soulevèrent avec la plus grande violence contre des dispositions qui mettaient un frein si nécessaire à leur insolent despotisme et à l'excès de leurs vols. Cependant comme on peut le voir par l'arrêté qui institua des commissaires civils pour présider seuls la levée des contributions, et recevoir tout ce qui était versé dans la caisse militaire, dans le pays occupés par les armées françaises, les opérations de ces armées n'en pouvaient souffrir ni le moindre obstacle, ni le moindre retard ; car, sous aucun prétexte, autre que l'épuisement entier et bien réel de la caisse, le commissaire civil ne pouvait se dispenser de compter au général, à l'instant où celui-ci en faisait la demande, et sur son simple récépissé, toutes les sommes qu'il exigeait, et cela, sans que le général eut à lui rendre compte de l'emploi de ces sommes. »

« C'était donc bien l'orgueil et l'avidité, et non l'intérêt public, qui élevèrent la voix. Joubert aima mieux quitter le commandement de l'armée d'Italie que de se soumettre à une pareille humiliation. Bernadotte, par le même motif qu'il ne déguisa nullement, refusa de lui succéder. Championnet, à Naples, porta l'audace jusqu'à chasser par la force le commissaire civil Faypoult. »

« Mais cette faction militaire ne s'en tint au refus de servir la patrie. Je l'ai déjà dit, elle se ligua avec tous les mécontents, et avec tous les ennemis du gouvernement, qui ne l'avait que trop favorisée. »

« Il faut, au surplus, rendre justice à plusieurs généraux qui se soumirent sans difficulté à une mesure qui leur parut utile est sage. Tels furent Moreau, et Macdonald qui remplaça Championnet à Naples. Plusieurs autres imitèrent ces deux hommes de guerre éminents. »

Le refus des généraux de la République de se soumettre au contrôle national qui, pour conserver son indépendance doit être civil, et qui l'avait été avant eux, a laissé des traces pendant le siècle actuel, et la question a subsisté pour ainsi dire jusqu'après les événements de 1870, avec une lutte non interrompue de brochures, de lois et de décrets commencée depuis la Restauration. Elle a pris fin à la suite des dernières mesures qui ont abouti à l'assujettissement complet de l'administration au commandement, et avait commencé avec le prélévement du personnel administratif dans les rangs de l'armée, pour lui donner ensuite une assimilation variée autant qu'obscure, au sujet de laquelle un projet de remaniement est actuellement encore déposé au corps législatif.

Cette situation, créée sous le prétexte de favoriser l'unité de la direction des armées, peut avoir de grands inconvénients, même en temps de paix, les services administratifs n'étant plus considérés aujourd'hui que comme des utilités accessoires. Quant au temps de guerre on en a encore eu un exemple en cette dernière moitié de siècle avec le pillage du palais d'été de l'empereur de Chine, exécuté sous le commandement d'un général qui, après ce haut fait d'armes, fut fait comte de Palikao, mais à qui le corps législatif, cependant tout dévoué à l'Empire, refusa une allocation pécuniaire.

Je reviens à Larevellière-Lépaux et aux hostilités qui éclatèrent entre lui et le général Bonaparte sur la même question; voici un passage édifiant de ses Mémoires à ce sujet.

« Joseph Bonaparte, dans l'une de nos réunions, censura amèrement le choix de Schérer qui, suivant lui, avait dévoré toutes les ressources de l'Italie, et complètement ruiné le pays. Je lui répliquai que j'étais bien surpris d'entendre sortir de sa bouche un semblable discours, qu'il était absurde, quelque avidité qu'on supposât à Schérer, dont je ne m'établissais ni le défenseur, ni l'accusateur, et qui n'avait pas eu ma voix pour le commandement de l'armée d'Italie, qu'il était absurde, dis-je, de lui reprocher d'avoir, à lui seul, consommé la ruine et la spoliation de ces contrées pendant le peu de semaines qu'il y avait passé. J'ajoutai, qu'il était bien plus juste d'en accuser ceux qui s'y étaient gorgés de richesses, eux, leurs parents, leurs amis, leurs créatures, qui avaient introduit, pendant leur séjour dans ce malheureux pays, un esprit de cupidité qui, jusqu'alors, avait été, en quelque sorte étranger à nos armées, et qui y avaient propagé cette maxime, *que ceux qui servaient la République devaient saisir l'occasion de se payer de leurs services, aux dépens des alliés comme à ceux des vaincus.* »

« Joseph irrité osa me menacer du courroux du général que je venais de désigner clairement. »

Le plus curieux c'est que, plus tard, Napoléon abonda dans ce sens au cours de reproches qu'il adressa, d'après les documents historiques, au général Legendre, à propos de la capitulation de Baylen ; pendant laquelle il était chef d'état-major du général Dupont.

Voici un fragment de l'entretien :

« Legendre. — Nous voulions sauver l'artillerie.

« Napoléon. — Ce n'est pas l'artillerie que vous vouliez sauver, ce sont vos fourgons, c'est-à-dire le fruit de vos rapines, Et pensez-vous donner le change ? Si vous n'aviez pas tenu à l'or impur que charriaient vos fourgons, plus qu'à l'honneur, vous auriez compris ce que le devoir commandait ; mais vous n'avez plus été ni des Français, ni des généraux, vous n'avez été que des voleurs et des traîtres. »

Vers les derniers jours de prairial au VII, il se manifesta beaucoup d'agitation dans les deux Conseils législatifs. Le prétexte était la situation fâcheuse des armées, les motifs réels étaient ceux exposés plus haut, (contre-révolution et royalisme,) Barras et Sieyès, agissant dans l'ombre, avaient soulevé les esprits dans les deux Assemblées et les avaient aigris contre Larevellière. Celui-ci vivement sollicité de donner sa démission, dans l'espoir d'une pacification, cependant improbable, et dont il niait la possibilité, consentit à l'accomplissement du sacrifice qu'on lui demandait, et alors finit pour toujours sa vie politique.

Ainsi qu'il l'avait prévu, son éloignement des affaires ne fit que hâter l'effondrement de la République qui allait bientôt être absorbée par le général Bonaparte. Celui-ci fit plus tard de nombreuses avances pour que Larevellière se soumît à lui ; c'était peine inutile, on ne corrompt pas des hommes de pareille trempe. Il préféra sortir de l'Institut, plutôt que de prêter serment de fidélité ; il refusa aussi la pension offerte par le gouvernement impérial, et dont on lui avait demandé de fixer le chiffre.

Lors de l'érection de son buste, en 1886 à Montaigu, M. Labbé, adjoint au maire de Nantes, aujourd'hui professeur de philosophie à Paris, et né à Amiens, a prononcé un discours trés élogieux sur Larevellière-Lépaux. M. Goblet, alors ministre de l'intérieur honorait la cérémonie de sa présence, ainsi que j'ai eu l'honneur de le rappeter ici l'année dernière.

Pour résumer, Larevellière était le type de la bonté et du désintéressement ; on a de la peine à s'expliquer l'indifférence et le discrédit qui semblent peser sur son nom aujourd'hui encore, c'est-à-dire un siècle après les événements extraordinaires auquels il a été mêlé.

Restant indépendant de tout parti et n'obéissant qu'à sa conscience, n'étant mû par aucun esprit d'ambition et d'intrigue, Larevellière ne s'est pas fait ressortir comme l'homme indispensable ainsi que font les agités que quelque acte d'éclat, bon ou mauvais, ne manque pas de signaler à l'attention publique. On trouve cependant encore à présent des opposants qui ont la haine tellement tenace, contre cet estimé républicain, qu'ils continuent de ressasser des calomnies inventées pendant la Révolution par ses ennemis qui étaient en même temps les leurs, tellement toutes armes leur conviennent. C'est ainsi encore qu'ils traitent son style de jargon ; ils veulent parler sans doute de ses Mémoires qu'il a déclaré lui-même n'avoir pas eu le temps de relire et de corriger, ce qu'on aurait bien dû faire pour lui. C'est ainsi encore qu'ayant recours au vocabulaire de Carnot, ils l'appellent « puant bossu, » lui qui n'était ni puant ni bossu, que sa famille a déclaré avoir été l'homme soigneux de sa personne jusque dans sa vieillesse, et qui était atteint, on l'a vu plus haut, très probablement

par la faute d'un des leurs, d'une simple flexion de l'épine dorsale comme on en voit beaucoup de semblables dans nos parlements, tel par exemple M. Camille Pelletan, ce brillant orateur que nous avons entendu au cirque d'Amiens et qu'on ne songe pas, avec raison, à honnir à cause d'une infirmité analogue. Il existe d'ailleurs des portraits de Larevellière ; l'un d'eux se trouve dans l'Iconographie de la Révolution, dont notre éminent collègue, M. L. Fournier détient un exemplaire. Un autre est celui peint par Gérard qui fut une célébrité de l'époque, ce portrait a été reproduit au frontispice de ses Mémoires ; les traits sont ceux d'un doux songeur, à l'aspect agréable. Enfin un autre portrait de lui se trouve dans le fameux tableau représentant les Etats-Généraux siégeant au moment où Mirabeau lance son apostrophe historique au marquis de Dreux-Brezé, et son air est absolument sympathique. Ce tableau est, on le sait, au Musée d'Amiens, et nulle part, ici comme ailleurs, on ne remarque une gibbosité proprement dite (1).

Finalement Larevellière fut un père de famille modèle, un sage d'une simplicité antique, d'une vertu exemplaire, un administrateur intègre, un magistrat incorruptible, n'ayant qu'un désir, celui de voir régner la justice parmi les hommes, quelle que fut, d'ailleurs, leur opinion ; il était surtout un républicain aux convictions indéracinables. Après s'être élevé à la magistrature suprême, nouveau Cincinnatus, il en est descendu dignement, volontairement, rentrant dans sa famille

(1) Le mot patois, *Dossu* exprime bien ce genre d'affection, il mérite d'être admis dans la littérature courante.

plus pauvre qu'à son entrée en fonctions, ayant eu son frère tué et ses biens dilapidés par les insurgés Vendéens. Il n'a pas un instant songé aux moyens que d'autres n'hésitent pas à employer, soit pour s'enrichir, soit pour s'emparer du pouvoir. Au lieu de quitter le Luxembourg en carosse, comme l'exigeait le protocole, il est parti à pied, sans aucun apparât, sans même avoir reçu son traitement qu'il n'obtint que plus tard et non sans peine.

Il décrit ce départ dans les lignes suivantes :

« En sortant de mon appartement du Luxembourg, je trouvai tous mes domestiques en larmes sur mon passage. Jamais maîtres ne furent plus respectés que ma femme et moi, et jamais domestiques ne furent traités avec plus d'égards que les nôtres. Aussi quoique sortis de notre service, ils vinrent tous plusieurs fois depuis, nous protester de leur attachement pour nous et nous offrir tous les services qu'ils pourraient nous rendre.

Voici comment il exprime son contentement d'être allégé des soucis politiques, et d'avoir retrouvé le bonheur de la vie de famille :

« Depuis de longues années, je n'avais joui d'un sommeil aussi agréable et aussi tranquille que fut celui de la première nuit que je passai, après que j'eus pour toujours quitté le Luxembourg. Le lendemain matin, en me retrouvant loin des affaires, au sein de ma famille, je goûtai l'inexprimable contentement d'un homme qui, au sortir d'un long et pénible rêve, s'éveille plein de vie et de santé, et voit que tous les maux qu'il avait cru éprouver n'étaient qu'un songe. »

C'est là très certainement le langage d'un homme de bien.

Cette lecture spécialisée de façon à faire ressortir le caractère de Larevellière, plutôt que les événements mêmes, ne donne évidemment qu'une idée imparfaite de ses Mémoires. On connaît l'homme, on ne connaît pas l'œuvre, ni les intéressants portraits qu'il a tracés, de beaucoup de ses contemporains et que, devant me borner, je ne puis citer ici.

En lisant les Mémoires en leur entier, on reçoit surtout cette impression que l'auteur a eu principalement en vue, après avoir parlé des crises auxquelles il a participé, de défendre la politique suivie par le Directoire exécutif, contre ses détracteurs et ses ennemis intérieurs provoquant le renversement de l'ordre de choses établi.

Il est certain que le Directoire a commis des fautes, et qui n'en commet pas? se hâte de dire Larevellière. Mais il est notoire aussi que, prenant la suite d'une situation extrêmement troublée et violente, le Directoire exécutif assumait la charge du pouvoir dans des conditions fort difficiles. Sa bonne volonté fut souvent paralysée par les partis opposés, et par les mauvais éléments qu'il renfermait dans son propre sein. En effet sur cinq membres dont il se composait, deux étaient modérés, deux autres étaient presque toujours des ambitieux et des sectaires ; le cinquième était souvent un hésitant, penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. La réunion en comité d'hommes d'opinions si différentes, représentant divers groupes du corps législatif. fut inéluctablement un obstacle à tout résultat sérieux et suivi. Pendant que la majorité donnait ses ordres d'exécution, la minorité, qui avait aussi ses créatures,

prenait en dessous main les mesures voulues pour entraver ces ordres. Tant il est vrai que, non la perfection qui n'est pas de ce monde, mais une sage gestion des intérêts publics, ne peut, comme la Divinité elle-même, résider que dans l'unité.

Cependant Larevellière semble ne s'être pas aperçu de cette cause primordiale de la chute de la République, et son radicalisme républicain reste intact ; il impute à un concours malheureux de circonstances exceptionnelles ce qui est une règle constante, et peut conduire aux plus grands désastres, quand il s'agit, comme dans le cas qui nous occupe, d'une société dont les membres ne sont pas d'accord entre eux sur la base fondamentale de toute politique, c'est-à-dire sur la morale, et dans la façon de s'y prendre pour l'enseigner et la faire régner dans les meilleures conditions possibles.

Ce par quoi Larevelllière-Lépaux se distingua encore des autres révolutionnistes, c'est d'avoir traversé impunément les phases les plus terribles du régime de la Terreur. Le fait est dû sans doute à la sincérité de ses convictions appuyée des sentiments vertueux dont il n'a cessé de donner des preuves. Il passait sans doute ainsi, aux yeux de quelques-uns, comme un politique de peu d'importance ; ceux-ci ne se donnaient pas la peine de l'écouter et le considéraient comme un rêveur inoffensif.

Un mot encore. M. Robert David-d'Angers, dont j'ai déjà parlé, m'écrivait, il y a peu de temps, que la mission qui lui échut de publier les Mémoires de son aïeul, n'a pas manqué de susciter de nouveau l'animosité de ses adversaires, et que même de notables littérateurs ont essayé, encore cette fois, de le traîner dans la boue. « Ils ont beau faire, ajouta-t-il, la grande et austère

figure de Larevellière n'en restera pas moins le type de la droiture, de l'honnêteté et du dévouement à la patrie et à la République ! »

LA RELIURE D'ART

ANCIENNE ET MODERNE

MESSIEURS,

Dans l'Avant-Propos d'une étude sur le *Livre*, formant un des volumes de la Collection dite *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, M. Henri Bouchot s'excuse de n'avoir consacré à la Reliure qu'un chapitre, alors, dit-il, qu'un volume entier n'eût point suffi à effleurer la matière.

Aurais-je été mal inspiré en essayant de donner, en quelques pages seulement, l'historique et la raison d'être de la Reliure ? Vous en jugerez, Messieurs, quand vous aurez accordé quelques instants d'attention au dernier venu de vos collègues, très honoré, il vous prie de le croire, d'avoir été trouvé digne de « correspondre » avec l'Académie d'Amiens.

Ce n'est point *ex professo* que je pourrais parler de la Reliure et plus particulièrement de la reliure artistique. Je n'ai ni relié ni vu relier, et de la technique de l'art d'habiller les livres, je connais fort peu de chose, autant dire rien. Comme tout le monde, j'ai seulement admiré les œuvres d'art anciennes et modernes, exposées dans les bibliothèques publiques et privées, et le goût des livres bien vêtus, j'allais dire bien mis, sobrement

ou magnifiquement mais avec élégance, m'est venu peu à peu, dans la fréquentation de quelques éditeurs, relieurs d'art et bibliophiles. J'en suis à ne plus aimer le livre nu, n'ayant d'autre vêtement que le simple appareil ou le négligé de la brochure, et à désirer pour tout volume ayant une valeur intrinsèque, une parure digne et de bon goût.

Non, certes, que je sois de ceux qui donnent la préférence à la forme sur le fond. Ainsi que le disait l'un de vous, dans son délicieux travail sur les *Bibliothèques :* « le livre vaut surtout par ce qu'il contient et fixe de pensée humaine, et, à cet égard la plus humble édition vaut autant que la plus rare et la plus précieuse. » Nous sommes tous d'avis, Messieurs, que ce n'est pas l'habit qui fait le moine ; encore faut-il que le moine soit habillé et porte l'habit de son ordre.

Ces sentiments m'ont donc porté à justifier le goût des belles reliures et la faveur dont elles ont joui dans tous les temps. Jetons d'abord un coup d'œil rapide sur les premières reliures proprement dites.

Avant Gutenberg, on ne connaissait que les *lieurs*, ces artisans qui cousaient les feuillets des manuscrits, les serraient solidement de nerfs et de cordelets et les fermaient avec des ais ou volets de bois. L'œuvre du *lieur* s'arrêtait là. Une fois vêtu et préservé, le manuscrit passait aux mains des écriniers et des joailliers qui incrustaient sur le bois leurs œuvres propres, prodiguant les ivoires et les pierres fines au gré de l'amateur ou du libraire.

Un de nos plus diserts bibliographes (1), connu et

(1) M. Octave Uzanne.

justement apprécié pour ses nombreux écrits sur l'art de la reliure, fait tenir en quelques lignes l'histoire de cet art. « Jusqu'à la fin du moyen-âge, dit-il, la reliure peut être considérée comme un art exclusivement monastique ; l'habit civil du livre ne s'intronisa et ne fut divulgué en France qu'aux débuts de l'invention de l'imprimerie : on pourrait dire qu'il s'affina et s'aristocratisa tout en se démocratisant. Aux lourds ais de bois succédèrent peu à peu les plats de carton ; les peaux de truie et de cerf firent place au maroquin et aux peaux amincies ; les parchemins jadis gaufrés et estampés se couvrirent de légères dentelles d'or, et toute l'orfévrerie massive qui faisait ressembler un volume à une sainte châsse, disparut tout à coup cédant le pas à une ornementation délicate et harmonieuse. » On ne pouvait mettre plus de choses et de plus exactes, en ce raccourci où chaque phrase résume un siècle.

Après Gutenberg, il se fit chez les relieurs une sorte de révolution. L'imprimerie (1), venue tout à coup mettre le désarroi dans la tribu des copistes, le mit aussi parmi les *lieurs*, orfèvres et joailliers. Les libraires commencèrent à relier ou à faire relier chez eux les livres imprimés et destinés à la vente. On voit dans les grandes bibliothèques de ces lourds volumes datant des premières années de l'imprimerie, massifs sous la peau recouvrant le bois, ayant aux quatre coins de larges clous arrondis pour éviter le frottement : leur aspect donne bien leur acte de naissance. Avec le temps, le format se réduisit et les livres devinrent plus faciles à manier et plus élégants. C'est sûrement un de ces

(1) M. Henri Bouchot.

exemplaires vénérables, quelque livre d'Heures du XVI^e^ siècle, qui inspira au poète (1) cette strophe si joliment descriptive :

> Dans un missel datant du roi François premier,
> Dont la rouille des ans a jauni le papier,
> Et dont les doigts dévots ont usé l'armoirie,
> Livre mignon vêtu d'argent sur parchemin,
> L'un de ces fins travaux d'ancienne orfévrerie
> Où se sentent l'audace et la peur de la main,
> J'ai trouvé cette fleur flétrie.

La reliure proprement dite s'était donc d'elle-même, mais aussi au contact des Italiens qui nous avaient devancé dans l'art des couvertures somptueuses, généralisée et affinée dans la première moitié du XV^e^ siècle. Sous Louis XI des relieurs commencèrent à signer leurs œuvres. C'était dire qu'ils les estimaient artistiques. Après plus de quatre cents ans, nous souscrivons à leur jugement et mettons à haut prix dans notre estime et en bonne place sur nos rayons, ces glorieux survivants de l'âge héroïque, du printemps de la reliure d'art.

Il y eût, en effet, au XV^e^ siècle, une magnifique floraison de belles éditions et de riches reliures. Quand il ne nous en resterait pas de splendides specimens à la Bibliothèque Nationale et ailleurs, certaine gravure documentaire tirée de la *Nef des Fous* de Sébastien Brandt, imprimée en 1497 à Bâle prouverait la diffusion des reliures dès cette époque. Nous y voyons, parmi les fous de toute profession, le « fou bibliomane » en

(1) M. Sully Prudhomme.

lunettes et à bonnet d'âne, assis le plumeau à la main devant une étagère ornée de livres, tous bellement et solidement reliés, les uns ouverts, les autres fermés. On distingue fort bien les couvertures coupées de lignes symétriques, les clous d'angle permettant de ranger les livres à plat, comme ce fut longtemps l'usage, les grosses nervures du dos, les fermoirs et les agrafes, en un mot tout ce qui constitue déjà la reliure de luxe.

Peut-être devrais-je m'abstenir, dans l'intérêt de ma cause, de relater le jugement que le dit fou bibliomane porte sur le Livre et les amateurs du Livre : ce ne sont ni plus ni moins que des sarcasmes contre les publications inutiles. (Il y en avait donc déjà !) Mais, ami de la sincérité et de la vérité, il ne m'en coûte point de me laisser sermoner par le prétendu fou du XV^e^ siècle : « J'ai parmi les fols, disait-il, la première place.... Je possède des monceaux de volumes que je n'ouvre que rarement ; si je les lis, je les oublie et n'en suis point plus sage. » Etait-ce la première fois qu'on disait leur fait aux bibliomanes? Ce n'était certainement pas la dernière.

Le XVI^e^ siècle vit se répandre et se perfectionner un art que rois et reines, princes et princesses, grands et seigneurs laïques et ecclésiastiques, bibliophiles opulents, — tels plus tard les Fermiers généraux, — encourageaient et favorisaient. On n'ignore point ce que nos rois, de Louis XI à François I^er^ et Henri II, ce qu'avant eux un Jean, duc de Berry, plus tard le célèbre amateur Roger de Gaignières, ce qu'une Anne de Bretagne et tant d'autres parmi lesquels Maïoli et Grolier ont fait faire de progrès à la reliure ancienne. Heures, Bibles, Psautiers, ouvrages profanes étaient

vêtus comme des princes, ornés et ciselés comme des châsses, couverts des velours les plus beaux, des satins les plus riches.

En parcourant le *Louis XII et Anne de Bretagne* de Paul Lacroix, j'y lis que les imprimeurs-libraires ne publiaient pas une belle édition sans la dédier à la Reine, du moins sans lui en offrir un exemplaire imprimé sur vélin, richement enluminé et relié avec soin. Sa bibliothèque était nombreuse et bien choisie. Son livre d'*Heures* qui a été conservé et réédité, comme chacun sait, est orné d'une multitude de peintures exquises, faites sous ses yeux par ses peintres ordinaires. Les princes n'avaient pas, du reste, que des peintres, des graveurs et des libraires attitrés, ils avaient aussi des relieurs et des doreurs ; et ceux-ci étaient heureux de complaire à leurs maîtres en ornant les couvertures des armoiries, emblêmes et devises qui distinguaient les familles de la cour et de la noblesse. C'est ainsi que se voient dans nos grandes collections tant d'ouvrages aux armes de France ou aux armes particulières des grands seigneurs bibliophiles.

Il n'entre point dans mon sujet de décrire les différents genres de reliure ancienne, encore moins l'ornementation propre à chacun d'eux. Tout le monde a vu dans nos bibliothèques et nos musées les fines et somptueuses dorures dites à *la fanfare*, les reliures à compartiments, à mosaïques, et les reliures plus sévères dites *jansénistes*. Il me suffira de citer quelques noms pour que les amateurs informés et érudits voient défiler la pompeuse et grave procession des beaux livres, les uns solidement et brillamment vêtus, ceux-ci plus simples, ceux-là pourprés et fastueux, ceux-ci sveltes,

pimpants et distingués, ceux-là massifs et gauches, d'autres enfin sous le costume de mauvais goût qu'on a appelé *rococo* et qui a surtout sévi au XVIII[e] siècle.

Parmi les anciens, après Vérard je nommerai Geoffroy Tory et Grolier, Le Gascon, Eve, Cramoisy, Levasseur, Ruette, Padeloup, Derome, Thouvenin, et je mettrai parmi les modernes Trautz-Bauzonnet, Cuzin, Marius Michel, Gruel, Ruban, Meunier. En quoi ces derniers diffèrent de leurs ancêtres, nous le dirons tout à l'heure. Pour le moment, essayons de justifier, — c'est la seconde partie de notre sujet, — la coutume séculaire de relier les livres.

Comme les plus belles choses de ce monde cette coutume a eu des détracteurs. Parmi les plus ardents et les plus connus on cite Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, qui approuva la Révolution de gratter sur les plus beaux ouvrages les « symboles d'un régime justement détesté. » Mercier, qui devait mourir membre de l'Institut, lançait, dit M. Bouchot, en attendant sa conversion, de petites poésies et jetait feu et flamme contre les reliures. A méchant, méchant et demi. Voici le quatrain féroce qu'il s'attira :

Mercier, en déclamant contre la reliure,
Pour sa peau craindrait-il un jour ?
Que le brave homme se rassure,
Sa peau n'est bonne qu'au tambour.

Je doute que Mercier ait eu beaucoup de pareils, mais il n'est point rare d'entendre critiquer les reliures comme étant un vain luxe. Plus d'une fois j'ai vu de bons esprits s'élever contre l'usage de vêtir les livres et s'échauffer même contre les reliures de prix. — « Un

livre relié est un livre qu'on ne lit plus. — Ce n'est pas moi qui mettrai jamais des prix fous dans une reliure! — Un homme sérieux, tant dépenser pour habiller un volume ! » Ces phrases et d'autres semblables qui ne les a entendues autour de soi? Je me plais à penser, Messieurs, qu'il n'y a parmi nous que des partisans et des amis des beaux et des bons livres, mon plaidoyer peut donc paraître un hors d'œuvre. Il me sera du moins pardonné par ceux qui estiment inutiles tous travaux académiques. N'a-t-on pas dit, d'autre part, que les choses inutiles sont les plus intéressantes quil y ait au monde? Voila plus de raisons qu'il n'en faut pour m'engager à poursuivre.

Nous n'avons parlé à dessein que des reliures des derniers siècles et du moyen-âge, sans remonter à l'antiquité, nous réservant de mentionner la tentative de quelques artistes contemporains. Or, les anciens ont connu aussi le luxe des reliures. Même aux premiers temps du Christianisme on abritait les livres saints, dit Lecoy de la Marche, sous les plus somptueux revêtements, et saint Jérôme se plaignait avec amertume (1) de voir des exemplaires de l'Écriture habillés de pierres précieuses, tandis que Jésus-Christ, caché dans le pauvre, ainsi qu'il l'a dit lui-même, se morfondait nu à la porte des églises. Le goût des riches couvertures qu'on allait jusqu'à enfermer dans une seconde enveloppe est donc de tous les temps et commun à tous les peuples civilisés. Ce serait déjà là un premier argument, ce fait général constituant une vaste possession d'état.

(1) *Gemmis codices vestiuntur et nudus ante fores emoritur Christus.*

Bien d'autres raisons militent en faveur de la reliure.

La principale, évidemment, est d'empêcher la dégradation des volumes et d'en permettre le fréquent usage, et je reconnais que pour atteindre ce but une reliure courante ou un simple cartonnage suffit. Il n'en reste pas moins que les livres étant le *nutrimentum intellectus*, c'est-à-dire une chose nécessaire et précieuse entre toutes, nous faisons grand cas de cette nourriture de l'esprit et il nous plaît de nous la servir à nous même dans un contenant digne du contenu. « L'œuvre du relieur est admirable en son objet même, dit un fervent (1), objet le plus noble, le plus élevé peut-être que puisse se proposer un artiste, à savoir : conserver et orner les productions de l'intelligence. »

Que l'esprit d'imitation, l'exemple des grands, le culte de la mode aient généralisé la coutume d'habiller les livres, cela doit être, l'homme naissant d'ailleurs enclin à l'ostentation, mais cette coutume est aussi une conséquence logique de l'amour de l'étude et de la lecture. Nos livres sont à la fois nos maîtres et nos compagnons, — à certains jours ils ont été nos consolateurs : à ces différents titres, il ne se peut qu'ils ne nous deviennent chers, et de là à les choyer et à les parer le chemin est vite fait, il se fait même tout seul sur cette pente naturelle qui va de l'esprit au cœur et du cœur aux caresses. Nous voulons que nos livres soient beaux parce que nous les aimons, et nous sommes portés à les bien vêtir plus par affection que pour les préserver des mille atteintes des années, des intempéries et de la poussière. Si nous n'avions en vue que

(1) M. Gustave Mouravit.

cette préservation, il nous suffirait d'une armoire bien close placée dans un lieu sec.

Et lors même que la vanité et le dilettantisme entreraient pour une part dans le luxe des reliures et l'agencement d'une belle bibliothèque, faudrait-il s'indigner? Plus d'un de nos grands dépôts s'est formé de l'apport de bibliothèques privées léguées à l'Etat ou à une ville par ces amateurs un peu glorieux peut-être, mais qui ont amassé à grand peine et à grand prix durant une longue vie de recherches intelligentes, de véritables trésors. Ces trésors ont accru celui de nos richesses nationales. Qui ne bénira ces généreux bibliophiles qu'il faut se garder de confondre avec les bibliomanes, dont les variétés si nombreuses sont toutes répréhensibles ? Les uns considèrent un volume comme une valeur de Bourse, ce sont des spéculateurs à l'âme vénale ; les autres ont des bibliothèques feintes, ce sont les hypocrites ou les orgueilleux de la science. Il y a aussi les extravagants, les fétichistes et les maniaques, plus ou moins atteints de bibliofolie. Nous les laissons à leur marotte et à leurs ridicules. Ne nous intéressent que ceux qui recherchent le livre pour ce qu'il contient ou même seulement pour sa rareté ou sa belle condition matérielle de texte.

Qui pourrait ne pas honorer, Messieurs, les esprits délicats, les amateurs éclairés et érudits qui, reconnaissants des jouissances que leur donne un livre, des profits intellectuels qu'il leur procure, l'enveloppent et le décorent des plus artistiques reliures ? Ceux-là, dit Uzanne, sont les purs, la phalange d'élite des bibliophiles, les vrais amoureux du livre, et il ajoute que leur goût des pièces rares et de réelle valeur entre autres avantages a celui

d'opérer le classement définitif des bons et des mauvais auteurs. Une collection de bibliophile est, dit-il, « un temple de gloire, un milieu de bonne compagnie d'où sont exclus tous les auteurs à succès éphémères, tous les pîtres de la réclame et de l'histrionisme littéraire, toutes les médiocrités qui ont abusé des faveurs du public. Les catalogues des nobles et belles bibliothèques remettent en lumière définitive et préparent à la postérité les vaincus de la veille, les délicats écrivains étouffés dans la mêlée ; ils prononcent sans appel, et ils ne présentent le plus souvent, revêtus de la pourpre des maroquins, que des rois de la pensée, des princes de la subtilité, des aristocrates de la plume et du crayon. »

Qu'il y ait eu jadis, qu'il y ait encore aujourd'hui dans certaines reliures un luxe exagéré, hors de proportion avec la valeur d'un ouvrage, cela pourrait souvent s'expliquer si l'on connaissait les circonstances ou les sentiments qui ont conduit à cette disproportion. En principe, on doit blâmer les dépenses folles faites au détriment de la raison, de la fortune ou même de la santé et je les blâme. A quoi bon une reliure d'apparat sur un ouvrage insignifiant ou même une reliure quelconque sur un ouvrage nul ? Mais, outre qu'il faut laisser chacun libre des goûts et des couleurs et, dit le proverbe, n'en point disputer, je prie qu'on veuille bien ne pas confondre la reliure *d'art* avec la reliure de *luxe*. Qui dit l'une dit l'autre habituellement, mais pas nécessairement. Les reliures de grand luxe, les seuls millionnaires se les peuvent offrir, mais ils sont en petit nombre ceux qui en ont le goût. La reliure d'art, pour être toujours d'un certain prix, n'est cependant pas inabordable même aux budgets modestes. Je voyais, il

y a quelques mois, chez un grand éditeur de Paris une reliure de dix-huit cent francs sur un volume d'une bonne centaine de pages. Or, le même ouvrage, sur moins beau papier il est vrai, mais du même tirage à petit nombre a été fort joliment habillé, croyez-moi, fort artistement relié pour la somme de dix-huit francs. En matière de reliure comme en tant d'autres choses, il y en a pour toutes les bourses et pour tous les goûts.

Des libraires-bibliophiles (1) de Lyon, dignes héritiers des anciens éditeurs qui firent de cette ville un centre de librairie étendu et prospère, préparent, pour l'Exposition de 1900, 43 volumes reliés formant les œuvres complètes et illustrées de Victor Hugo. Ils en ont précisément confié la reliure au maître ouvrier dont je viens de parler et qui exécute à des prix abordables de véritables œuvres d'art. L'ouvrage est dès maintenant mis en vente à 100,000 francs, dont 50,000 sont consacrés à la reliure. Assurément, il n'y a que d'opulentes maisons pour entreprendre une œuvre aussi dispendieuse, comme il n'y a qu'un amateur richissime pour s'en rendre acquéreur, mais ne trouvez-vous pas digne d'éloge et d'admiration la pensée de donner une royale parure aux productions du génie ? Qui songerait à blâmer ce magnifique hommage au plus puissant des artistes du verbe ? Dussent-ils ne point trouver preneur, les éditeurs n'en auront pas moins fait une œuvre honorable pour eux et glorieuse pour la France. Ils auront, en même temps, bien mérité des bibliophiles.

Ce noble projet qui, à l'heure qu'il est, a déjà un commencement de réalisation, m'amène à parler de la

(1) MM. Bernoux et Cumin.

reliure moderne, c'est-à-dire contemporaine, et du renouveau qu'ont apporté les jeunes dans un art quelque peu figé.

Jusqu'à ces dernières années, la plupart des maîtres relieurs se contentaient d'imiter les anciens modèles. Le maroquin plein, de nuances diverses, avec filets, entrelacs ou rinceaux, gardes de soie ou de papier encadrées de dentelles aux petits fers, constituaient le fond et le thème de toutes leurs combinaisons. C'était, comme dit Uzanne, de la copie, du plagiat, de la routine. « Nulle tentative, nulle audace, nulle recherche, partout une molle banalité qui consistait, après avoir gravé des fers d'après l'antique, à les combiner en tous sens, ainsi qu'un enfantin jeu de patience, sans aucun frais d'imagination. »

Ne sortirait-on jamais de ces sentiers battus? Paris, la ville du progrès en toutes choses et spécialement des fantaisies élégantes en matière d'art décoratif, ne verrait-il aucun relieur rompre avec des traditions devenues banales? Quelqu'un ne ferait-il jamais chanter autrement que jadis les cuirs et les soieries, ne donnerait-il enfin au livre un aspect plus moderne et plus vivant? N'essaierait-on pas d'employer pour les couvertures des matières nouvelles, de rénover les dessins sur les plats et sur le dos? Ceux-ci ne pourraient-ils rentrer leurs nervures, laissant une plus grande surface à la fantaisie du doreur, et ne pourrait-on imaginer, par exemple, des décorations avec attributs symboliques, appropriés au sujet traité dans le corps du volume?

Ces desiderata ont enfin trouvé des artistes qui ont tenté de les combler. Plus d'un y a réussi et, parmi

eux, celui dont le nom (1) clôt la liste des grands relieurs que j'ai donnée plus haut.

Les dernières Expositions du Palais de l'Industrie et du Champ de Mars ont offert aux amis du nouveau, aux adversaires du *déjà vu*, des œuvres charmantes de modernisme. Cuirs artistement modelés, ciselés ou incisés, tonalités exquises, plats très joliment fleuronnés, dessins mignons sur les dos, fers variés à l'infini, quelques-uns savamment appliqués à froid, mosaïques ingénieusement nuancées sur fonds unis, décorations fantaisistes dans l'esprit général de chaque ouvrage, ce qui forme comme une reliure parlante : — autant d'innovations qui ont fait bondir les classiques obstinés, mais qui ont ouvert une voie nouvelle à un art par trop attardé dans les procédés du passé.

Messieurs, afin que cette causerie ait au moins le mérite de la brièveté, je la termine en la résumant. Il y a eu en tout temps des amateurs du livre relié, notamment à l'époque de la Renaissance où le goût des exemplaires luxueusement vêtus a pris une grande extension. Ce goût est justifié par celui de l'étude et de la lecture, par l'estime qu'on prend pour la pensée humaine matériellement symbolisée dans le livre et par cette loi générale qui nous porte à parer ce que nous aimons. J'ai fait remarquer aussi que reliure d'art n'est pas toujours synonyme de reliure coûteuse. Enfin je rappellerai que le luxueux vêtement des livres a trouvé grâce aux yeux des esprits les plus graves. Ce sera mon dernier argument, et j'espère que vous ne le récuserez point quand vous saurez à quelle source austère je l'ai puisé.

---

(1) Ch. Meunier.

M. Sylvestre de Sacy écrivit naguère une préface pour le catalogue d'une vente après décès, celle d'un bibliophile connu, M. de Bure. Il n'y ménage point les bibliomanes, allant jusqu'à dire que le goût des livres, quand il n'est pas la passion d'une âme élevée et délicate, est le plus vain et le plus puéril de tous les goûts ; mais il ajoute ceci qui servira de conclusion à ce rapide historique : « C'est un très grand et très légitime plaisir de regarder d'un œil d'amateur les beaux volumes que l'on possède, de les ranger, de les manier, de les épousseter ; ces jouissances délicieuses, je les permets au bibliophile, pourvu qu'il lise ou qu'il ait l'intention de lire.... Le possesseur de cette bibliothèque en a joui sagement. Ce n'était pas pour lui un meuble de luxe, une vaine décoration d'appartement. Il aimait les beaux livres, mais il les aimait pour les lire ; il en parait son esprit, en nourrissait son cœur. Dans ces livres, il avait cherché et trouvé ce qui est le véritable fruit des livres : la tranquilité de l'âme, le goût d'une vie simple, modeste et cachée. Tâchons d'être bibliophiles aux mêmes conditions. »

Séance du 25 Novembre 1898

M. DAUPHIN

MESSIEURS,

Il m'a semblé qu'en ouvrant la séance d'aujourd'hui l'Académie d'Amiens devait au collègue qu'une courte maladie est venu surprendre et emporter l'hommage de déférence et le tribut de regrets qu'elle apporte habituellement sur la tombe de ses morts.

Dans la discrète intimité de cette réunion que je ne voudrais point solenniser par un discours je laisse simplement monter vers la mémoire de l'homme à qui vous avez tous pensé en prenant place ici, l'expression des sentiments de tristesse que nous a laissés la douloureuse nouvelle de sa maladie et de sa mort.

Le jour où M. Dauphin est venu s'asseoir ici à côté de son père il ne faisait que tenir les brillantes promesses que sa jeunesse avait faites à l'Académie, car son travail sur notre compatriote Vincent Voiture lui avait valu une des récompenses accordées aux œuvres littéraires soumises à nos concours. En répondant à son éloquent discours de réception sur « Les législations et la femme » M. Daussy lui disait : « *Pour vous, ... il « n'y a dans les liens qui vous attachent à la cité et à « une famille dont elle s'honore, que des motifs plus*

« *puissants de bien faire, et de tourner au profit du pays*
« *les heureuses facultés que la Providence vous a*
« *départies.* »

Dans ces paroles où le directeur d'alors lui proposait comme une sorte de morale civique, est résumée la vie de ce grand citoyen. L'amour de la cité ! C'était pour lui le principe et la fin de nos travaux, le lien qui devait maintenir l'Académie, justifier son existence, sentiment complexe, sorte de patriotisme local que ni l'éducation, ni l'étude ni les exemples fournis par l'histoire ne peuvent donner, sentiment élevé d'affection pour la ville où nous avons établi notre séjour, sentiment qui nous en fait désirer la sûreté, la prospérité et la grandeur, nous porte à y contribuer de tout notre pouvoir, même au prix de quelques sacrifices.

Peu d'hommes illustres ont tenu à la terre natale par des liens aussi forts. Quelque grands développements qu'ait pris plus tard sa vaste intelligence que tant de sources diverses sont venu alimenter, l'empreinte des premières années, de la race dont il est sorti, l'empreinte picarde reste visible et comme indélibile.

C'est dans cette forme si pure du patriotisme qu'il a puisé les inspirations élevées qui ont animé son dévouement inaltérable pour la ville d'Amiens et son attachement pour vous. Comme il avait l'éducation la plus large qu'on puisse ambitionner, et non seulement d'un homme politique, mais d'un lettré, d'un savant, d'un philosophe, d'un artiste, que de services n'a t-il pas rendus dans les assemblées à la cause de l'intelligence, des belles-lettres, de l'art et de la science.

Il ne se contentait pas de les aimer. Ce sceptique à la lèvre dédaigneuse, au sourire railleur, au regard un

peu hautain et désabusé, pratiquait comme personne l'égalité sociale qu'il considérait comme un des éléments du Progrès ; et littérateurs, peintres, sculpteurs, architectes, savants, trouvaient en lui le plus affable des protecteurs, le défenseur le plus sûr et le plus dévoué de leurs intérêts.

De combien d'artistes n'a-t-il pas consolé les désespoirs ! Il affirmait leur talent, lui donnant l'autorité qui s'attachait à sa parole, et ces éloges qui venaient de si haut ont fait oublier à plus d'un les douloureux froissements subis silencieusement devant de mesquines mais toutes puissantes exigences qu'il savait faire taire ou endormir.

Quel est le travailleur désireux de faire imposer un progrès qui n'a pas trouvé en lui un auxiliaire et qui n'est pas resté son ami ?

De tels hommes, Messieurs, sont assez rares pour que leur perte se fasse cruellement sentir et c'est un défenseur des Lettres, des Sciences et des Arts, dont l'Académie en deuil pleure aujourd'hui la perte et que nous devons saluer respectueusement d'un dernier adieu ?

UNIV. OF MICH.

LA GALERIE DE PSYCHÉ

Au Musée de Chantilly

Mesdames, Messieurs,

Ceux que les questions d'art passionnent ou seulement intéressent ont aujourd'hui, aux portes d'Amiens, un monument de science solide et de haute éloquence, un musée princier qui complète Chambord et Fontainebleau, le Louvre et Versailles : c'est le château de Chantilly, portion principale de l'héritage des Condé, sanctuaire de leur mémoire, résidence princière où l'élite de la société française et étrangère a été accueillie pour s'y entretenir de l'art, de la littérature, de l'armée ; où tout le monde peut aujourd'hui, grâce à la générosité du duc d'Aumale, revivre les grandes époques de l'art depuis la Minerve archaïque et les Tanagras, jusqu'à la Jeanne d'Arc de Chapu, depuis les Clouet jusqu'aux dessins de Raffet.

Au milieu des profondes perspectives du parc, l'édifice surgit des eaux comme un cygne blanc au milieu d'un lac. De la vieille forteresse qu'il était autrefois, il a gardé les tours massives de ses angles, l'étang qui baignait ses murs, les courtines, les douves, les parapets, les herses, les pont-levis, toute son architecture de défense derrière laquelle s'était abritée la féodalité. Mais, sur les robustes épaules du guerrier, les archi-

tectes, après le moyen-âge, ont jeté comme une écharpe de dentelles la parure composite de la Renaissance. Les dômes remplacent les toits en poivrière, les clochetons fuselés montent dans l'air, les pilastres à chapiteaux soutiennent des frises et des corniches ouvragées, des sculptures de trophées ornent les frontons des portiques, des médaillons d'empereurs et de souverains décorent les murs. — C'est l'architecture de plaisance, somptueuse et riante, celle qu'il fallait désormais à l'hospitalière demeure.

Et sur la grande terrasse qu'il domine de son hautain isolement..... le seigneur du château, le connétable Anne de Montmorency, non pas en armure de guerre et chargeant la lance en arrêt, mais en grand costume de cérémonie, la toque sur la tête, vêtu de l'armure de fête, son épée d'apparât à la main, dressé sur son coursier de guerre robuste et rapide, harnaché lui aussi comme au jour de gala, quand fièrement il portait son maître.

Puisque la foule ondule et flâne aujourd'hui sur ces dalles qui résonnèrent sous l'éperon des chevaliers, dans ces galeries et ces salons où glissèrent en leurs démarches élégantes et majestueuses les longues traines et les manteaux de cour, pénétrons avec elle...

Non loin de la rotonde où Jeanne-d'Arc en costume de bergère écoute les voix qui l'appellent à la délivrance de la patrie, nous trouverons une galerie. Au mur, éclairé par les fenêtres, sont des portraits au crayon, du XVI^e^ siècle, la plupart de Clouet, des dessins de J Romain, de Raphaël, de van Dyck, de Michel Ange. Au fond, un buste en cire de Henri IV, par Dupré, échappé par miracle au pillage du salon de Henri IV par le

bataillon des Recollets en 1791. Tout un panneau est occupé par des vitraux représentant la légende de Psyché.

Nous voici, Mesdames et Messieurs, arrivés où je voulais vous conduire. Ces belles verrières sont dignes de vous arrêter, et si, en y jetant les yeux plus tard vous éprouvez quelque chose de l'admiration respectueuse et ravie qu'elles m'ont inspirée, j'espère qu'elles me feront pardonner les quelques instants de patience et d'attention que je suis venu vous demander pour elles aujourd'hui.

En voyant s'animer, dans le chatoiement lumineux des fenêtres discrètement tempéré par la teinte du verre, les scènes qui se développent dans ce merveilleux ensemble, un premier étonnement vous arrête. Les vitraux nous figurent habituellement des images tirées des deux Testaments, de pieuses légendes, des patriarches, des martyrs, des apôtres. Ici, c'est un sujet profane, une légende mythologique qui se déroule.

Et cette adaptation nouvelle de l'art du verrier est comme un symbole du goût qui florissait au temps où elles ont été commandées : elle exprime les tendances d'un art nouveau qui prenait naissance. Pour en goûter toute la saveur il nous faut replacer ces panneaux translucides dans le milieu qui les a inspirés, reconstituer par la pensée l'époque qui les a vu naître, évoquer le souvenir de celui pour qui elles ont été faites.

Taine l'a proclamé. L'œuvre d'art est déterminée par

un ensemble qui est l'état général de l'esprit et des mœurs environnantes. Ce sont les besoins, les aptitudes, les sentiments d'une époque qui constituent pour les contemporains de cette époque *le modèle* qu'ils entourent de leur admiration et de leur sympathie. C'est lui que les artistes présentent au public non point concentré en une figure vivante. mais dispersé en ses éléments, dont chacun d'eux concourt a l'exprimer.

Quelques-uns des vitraux sont datés de 1542 : l'un de 1541. Ils ont été commandés par le connétable A. de Montmorency pour son château d'Ecouen.

Nous sommes donc au XVI^e^ siècle, à la fin du règne de François I^er^, dans les riches et beaux domaines possédés depuis longtemps par l'une des plus illustres familles dont l'histoire ait conservé le souvenir. C'est la glorieuse époque de la Renaissance. Depuis la chute du paganisme antique, la peinture, la sculpture, l'art des verrières n'avaient donné que des images religieuses aux traits effilés, aux mains fluettes, toute une théorie d'ascètes émaciés et raidis. Sur les vitraux des cathédrales gothiques se dressaient des saints figés et tristes aux pieds trop longs, aux attitudes de mannequins vidés, des vierges étiques à la poitrine plate, au visage impassible à jamais fixé dans sa placidité monotone. Et pendant près de quinze siècles, les institutions, les traditions, les idées sont enfermées dans l'enceinte étroite d'une école sur laquelle veille l'Eglise, enchaînant la raison de l'indivitu comme sa volonté.

Dès la fin du quinzième siècle, après l'invention de l'imprimerie, la multiplication des livres, la réforme de Luther, les esprits commencent à s'affranchir de cette tutelle : tous commencent à raisonner par eux-mêmes

sur les choses de la morale et du salut. La peinture a quitté la période chrétienne et monacale pour entrer dans la période laïque et païenne : elle devient idyllique. Même sur les vitraux, un mélange de profane altère la pure onction des scènes religieuses. Dans un vitrail de la Sainte-Chapelle de Vincennes représentant une vision de l'Apocalypse, on n'est pas médiocrement surpris de voir la moins convertie des pécheresses, Diane de Poitiers fort peu confuse de son insolente nudité. Son royal amant se retrouve en compagnie de Henri II parmi les ancêtres de la Vierge, sur une ramure de l'arbre de Jessé peint sur une des verrières de Saint-Etienne à Beauvais. C'est l'époque où fleurissent en Italie Léonard de Vinci, Raphaël, Michel Ange, Titien, Corrège : et la participation de ces maîtres dans la constitution, dans l'économie de la Renaissance française s'affermit chaque jour davantage.

En même temps la richesse et la prospérité poussent aux mœurs sensuelles. Dans cette cour voluptueuse de François I^er^ où les seigneurs font assaut de magnificence, la vie cesse d'être, comme au moyen-âge exclusivement destructive et tragique. Le goût s'affine. Le moyen-âge vivait, consommait, détruisait. Ce siècle embellit, savoure, décore sa vie.

Avec cette existence nouvelle, un art nouveau se lève. Les Déesses de l'antique beauté rappelées de l'exil reprennent sur l'art leur légitime autorité, lui communiquent les secrets de leur grâce, familiarisent les artistes avec les mouvements de la vie. L'époque est proche où la joie et la santé vont couler à pleins bords dans les corps bien nourris des créations de la Renaissance et déborder en carnations splendides dans leurs gigantesques conceptions.

Maintenant, dans cette cour souveraine où se rajeunit l'esprit humain, où le culte de la forme et de la beauté s'affine en s'inspirant des débris de l'art antique, imaginez la hautaine figure du compagnon d'armes de François I^er^, de celui qu'on s'est plu à appeler le grand connétable, d'Anne de Montmorency...

Il a suivi les armées françaises à Marignan, à Pavie où il a été fait prisonnier. Maître et gouverneur du Languedoc, son influence s'étend à toutes les affaires de l'Etat. Il a la surintendance des bâtiments de la couronne, la direction de la maison du Roi.

Mais, aux vertus guerrières, à ses talents d'administrateur et de politique, il joint, comme son père Guillaume, celui qui dans ses derniers jours faisait restaurer le château de Chantilly, le goût le plus prononcé pour les lettres et les arts.

Tout en portant les armes en Italie, il a été conquis par l'irrésistible séduction de ses chefs-d'œuvre. Désormais, la protection des œuvres d'art sera un de ses plus beaux titres de gloire. Il écrit à Rome au cardinal du Bellay pour le prier d'enrichir d'œuvres italiennes ses collections de Chantilly.

Il s'était entouré des artistes français les plus célèbres. Jean Goujon sculptait les bas-reliefs des palais que Bullant édifiait pour lui ; et, dans toutes ses résidences, les cheminées, les peintures décoratives, les carrelages émaillés, les ferrures attestaient le grand seigneur, dénotaient l'artiste.

Il jouissait en délicat des plaisirs que donnent les belles œuvres. Avec son goût des grandes choses, il aimait autour de lui un éclat, au rayonnement qui affirmât chaque jour sa puissance et sa majesté. Il

avait besoin d'éblouir : il aimait aussi à sentir sa propre grandeur.

Singulier personnage ! où la sauvagerie du moyen-âge grondait cependant encore et s'épanchait quelquefois en cruautés implacables. Comme il faisait suspendre un tableau dans son palais, il ordonnait d'accrocher un manant à un arbre de son parc. Il disait : « Allez moi pendre un tel, attachez celui-ci à un arbre, faites passer celui-là par les piques tout à cette heure, ou par les arquebuses tout devant moi, taillez-moi en pièces tous ces marauds ; bruslez-moi ce village ; boutez-moi le feu partout, un quart de lieue à la ronde. »

Oublié, disgracié, exilé par son ancien compagnon d'armes et de captivité, il dut attendre la mort de François 1er pour rentrer en faveur. Mais durant cet exil, il établit sa résidence à Ecouen, aux portes de Paris. Il y tint une véritable cour ; s'entoura d'artistes, de gentilshommes, d'officiers ; et, sur les ruines d'un manoir féodal de ses ancêtres, il édifia au sommet d'une colline boisée d'où la vue s'étend à l'infini sur la vallée de l'Oise et les derniers massifs de la forêt de Montmorency, le château qui abrite aujourd'hui l'un des établissements d'éducation de la Légion d'honneur : le château d'Ecouen.

C'est pour lui qu'il commanda les vitraux que nous admirons aujourd'hui au musée Condé.

Cependant, la Renaissance a porté ses fruits. En ce siècle fortuné, tout tend au progrès. La peinture sur verre, comme les autres arts, plus que les autres arts même a grandi, prospéré. Elle est, au xvie siècle, à son apogée. On place des vitraux partout, dans les galeries,

dans les chambres à coucher, dans les salons, jusque dans les litières ; grands, petits, avec ou sans figures.

La fabrication s'est perfectionnée, surtout depuis trois siècles. Aux petits fragments de verre unis par le plombage tels que les faisaient les XII^e^ et XIII^e^ siècles, on substitue des morceaux de plus grande dimension. Le dessin s'est amélioré : on modèle les chairs et les draperies : des perspectives d'édifices et de paysages encadrent les scènes principales : des pilastres et des colonnes montantes d'une grande fantaisie servent de cadre aux sujets du milieu.

Les difficultés matérielles ne sont plus un obstacle à l'essor de l'imagination et l'on voit des artistes, abandonnant le sentiment religieux si fortement imprimé dans les verrières du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle se livrer aux inspirations les plus fantaisistes, représenter des allégories, des légendes, des scènes mythologiques d'une réalité parfaite allant quelquefois même jusqu'à la trivialité.

Dans l'art du vitrail comme en peinture, en architecture, en sculpture, un nouvel idéal s'est levé et l'esprit de réforme qui fermentait chez les artistes infusait ici, comme dans les autres manifestations de leur génie, l'art antique dans l'art moderne.

J'ai essayé de faire revivre devant vous dans le milieu qui l'avait déterminé le gentilhomme tout puissant et prodigue suscitant des chefs-d'œuvre, protégeant les artistes, favorisant l'art dans toutes ses manifestations, épris surtout de cette Renaissance italienne dont il avait approché le berceau et que Léonard de Vinci, avant de mourir au château d'Amboise avait révélé à la cour de François I^er^.

Quand il cherche une idée pour la galerie de vitraux dont il veut décorer son château d'Ecouen, c'est à la Renaissance italienne qu'il s'adresse et si ses verrières sont empreintes du goût italien le plus pur, c'est que les cartons de Raphaël ont été ouverts pour inspirer l'artiste qui les a exécutés.

La légende naïve des amours de Psyché avait de tout temps séduit les artistes. De l'art grec nous est parvenu le groupe délicat et charmant qui partage avec la Vénus une salle réservée dans la galerie des statues du Capitole à Rome. Il figure, disent les catalogues, l'union symbolique de l'âme et du corps. Aucune idée sensuelle ne s'éveille en effet devant l'image de ce pur baiser qui semble les adieux de l'âme prête à s'envoler vers le ciel.

Dans une salle voisine du même musée, celle du gaulois blessé, il existe une Psyché dont les mains ont été malheureusement grossièrement refaites. Le buste courbé en avant, la tête seule levée vers le ciel, elle regarde s'enfuir l'amour que les doigts ouverts ont lâché. Les bras, par leur attitude dessinent encore la caresse dernière à laquelle il vient d'échapper. Les draperies sont un modèle de grâce et de légèreté.

Les premières peintures de Raphaël représentant l'histoire de Psyché furent faites pour son ami Agostino Chigi dont la magnificence étalait à Rome, à l'époque de la Renaissance, un luxe rivalisant avec celui des Médicis. Dans le palais élevé pour lui sur les bords du Tibre par Balthazar Peruzzi, Raphaël chargé de la décoration, disposait, comme espace, du plafond, des voussures, enfin des lunettes des arcs distribués autour de la voute Il peignit sur le plafond l'Olympe assemblé

pour écouter les plaintes de Vénus et de l'Amour, ainsi que le Banquet des Dieux pour les Noces de Psyché.

Les autres compositions ont sans doute été exécutées par ses élèves. Certains rouges de chair, certains bleus d'outremer formant les fonds du ciel d'où se détachent les personnages, détonnent. Mais dans la beauté du style, dans le grand caractère du dessin, on sent que le souffle du maître a passé. Quelques-unes des figures : la Grâce vue de dos et l'Amour montrant Psyché dans la même voussure, Vénus montant sur son char, le Mercure surtout, qui semble être le modèle dont s'inspira Jean de Bologne pour sa célèbre statue, enfin le groupe de Jupiter et de Cupidon sont cependant des morceaux qui pourraient bien être tout entiers de la main même de Raphaël.

C'est l'époque à laquelle l'artiste s'est épris d'une belle fille du voisinage. Vasari nous raconte les angoisses d'A. Chigi désespéré des retards qu'entraînaient pour les décorations de sa résidence les distractions du maître amoureux. Dans le palais même où travaillait Raphaël, il finit par loger la Fornarina. C'est elle dont le portrait célèbre, un des chefs-d'œuvre de Raphaël, sourit aujourd'hui dans une galerie du palais Barberini. C'est le modèle puissant, robuste et fier que l'on retrouve dans les figures de déesses que l'artiste a peintes. Non point que ses figures aient gardé le charme troublant du désir que la femme avait fait naître. Ce que Raphaël aima dans ce modèle qu'il avait, semble-t-il pressenti, attendu, comme s'il devait naître un jour de son caprice d'artiste, c'est l'infini de la nature. Il jouit de son âme comme de son corps, nous laissa déchiffrer le mystère dont l'analyse l'avait

passionné « plus on connaît, plus on aime » et séduit par cette légende de Psyché et de Cupidon qui symbolise l'union intime de l'âme et du corps, non content de l'avoir peinte sur les plafonds de la Farnèsine, il voulut encore l'immortaliser sur les murs du palais qu'il se faisait construire.

Il composa sur l'ingénieux et délicat poëme trente et quelques dessins d'après lesquels il fit exécuter les peintures qui ornèrent sa maison du Borgo Nuovo, à Rome. L'œuvre eut les subtilités, la douceur, les caresses savantes de l'amour dont elle était née.

La maison est aujourd'hui détruite, les dessins originaux perdus. Il ne nous reste que les gravures qui en ont été faites. Ce sont elles qui furent copiées pour les vitraux.

Ont-elle été gravées spécialement pour eux ? C'est peu probable. Je pense qu'elles furent faites pour être exécutées en tapisserie. Remarquez tout d'abord qu'au moyen-âge les fenêtres vitrées étaient fort couteuses. Beaucoup d'habitations se contentaient d'imitations faites en papier huilé, en verre de Moscovie, surtout en tapis, et les vitraux reproduisaient les mêmes motifs. — Mais voici qui est plus particulier. L'idée de décorer une tapisserie avec la légende de Psyché devait déjà être en germe dans l'esprit de Raphaël. Lorsqu'il peignit les plafonds de la Farnésine, il y représenta des scènes qui diffèrent beaucoup, comme composition, des dessins dont nous avons la gravure. Mais, il ne les mit pas en perspective pour un plafond. Elles sont dessinées pour être vues en position verticale, et peintes sur des tapisseries figurées, entourées de bordures et fixées à la voûte par des clous à tête de patère.

Quant à la collection des 32 gravures correspondant, grâce à des dédoublements et à des additions aux 44 vitraux des fenêtres, elle est aujourd'ui au musée Condé où j'ai pu les consulter grâce à l'extrême obligeance du conservateur, M. Macon dont la grande érudition m'est venu si souvent en aide au cours de mes recherches.

Quelques-unes de ces gravures sont signées A. V. Augustin Veneziano. Les autres ont passé longtemps pour être de Marco Antonio. On les attribue aujourd'hui à un de ses élèves, Beatricius, qui a gravé un grand nombre des compositions de Raphaël et signait ses estampes d'un B sur une face d'un dé à jouer. D'où le nom de Maître au Dé qui lui a été donné. Il n'est guère possible de les attribuer à M. Antonio. Si la gravure est ferme, le dessin n'est pas toujours correct. Les têtes sont volumineuses, les personnages trop courts, les bras et les jambes trop forts. Bartsch dans ses « Peintres graveurs » nous dit que dans certaines collections d'épreuves du Maître au Dé les estampes 6 et 9 sont signées. J'ai cherché en vain cette signature sur celles de Chantilly. Seules, les planches 4, 7, et 13 sont signées A. V.

Nous pouvons conclure de ces signatures à la date approximative des gravures. Elles ne sont pas postérieures à 1541 puisque, comme nous le verrons tout à l'heure, certains vitraux portent cette date, et le Maître au Dé marquant la plupart de ses estampes de 1532 à 1533, nous pouvons supposer que c'est vers cette époque que la légende de Psyché a été gravée par lui sur les dessins de Raphaël.

Or, dès 1540, une tapisserie représentant les amours

de Psyché existait. A cette époque, un poëte du XVI[e] siècle, Melin de St-Gelais offrait au connétable de Montmorency un recueil manuscrit de poésies dont plusieurs sont écrites ou annotées de sa main. Ce manuscrit, j'ai pu le parcourir, et j'y ai trouvé ce titre : « Trente huitains pour la tapisserie FAITE de la fable de Cupidon et de Psyché ». Et cette tapisserie a bien été faite en effet, car dans l'inventaire dressé après la mort de Colbert en 1683, je trouve encore. « Une tenture de tapisserie, fabrique de Bruxelles, représentant l'histoire de Psyché, ayant onze pièces de trente-quatre aunes et demie de long sur trois aunes et demie de haut prisée 3,000 livres. » Remarquons ce chiffre de onze pièces. En supposant quatre sujet par pièces, nous trouvons les 44 motifs des vitraux.

Enfin, quelques-unes des verrières de Chantilly n'ont que des rapports lointains avec les gravures du Maître au Dé. Trois d'entre elles sont même des compositions originales. Or il semble que ces compositions aient été inspirées par des sujets bien connus de l'époque, car nous retrouvons des fragments de ces vitraux particuliers, et de ceux-là seulement dans les églises de la région. Dans un panneau de l'église de Gisors représentant la circoncision, la Vierge est calquée sur Psyché offrant des cadeaux à ses sœurs (1). La tête est seulement vue de trois quarts au lieu d'être de profil, et le vase que tiennent les mains de Psyché a été supprimé, mais pas un pli de la draperie n'est changé. Voici une autre verrière de la même église. C'est la Visitation. Sainte Elisabeth est la copie fidèle de Psyché prête à

(1) Gravure 11.

se venger de ses sœurs (1). La suivante de la Vierge à l'extrême gauche, c'est une des sœurs de Psyché de la gravure 3 du Maître au Dé. (Le roi et la reine déplorant la beauté de Psyché). Celle qui est immédiatement derrière la Vierge est calquée sur l'autre sœur de Psyché dans la même gravure. Ce n'est pas tout. Une autre fenêtre, garnie de vitraux, représente l'Annonciation, et cette scène de l'ange annonçant à Marie qu'elle sera mère du Sauveur est presque identique à celle de Psyché admirant l'intérieur de son palais. La Sainte Vierge et l'héroïne d'Apulée sont entourées des mêmes objets. En particulier, nous remarquons sur les deux œuvres, parmi les pièces les plus importantes de l'ameublement de grands coffres à couvercle arrondi, enveloppés d'un réseau de fer, et bien caractéristiques. Des deux côtés aussi, les courtines du lit sont relevées de la même façon.

Il semblerait donc qu'une œuvre unique ait servi de modèle au verrier de Chantilly et à celui de Gisors. L'hypothèse d'une célèbre tapisserie fort connue des artistes et représentant la légende, expliquerait bien l'origine de cette identité dans les formes de certains personnages représentés sur les fenêtres du château et de l'église.

Je sais bien qu'on pourrait expliquer cette similitude en supposant que le même artiste ait fait les vitraux de Gisors et d'Écouen. Ils sont de la même époque, et les premiers étant signés Jean Le Pot, ce nom serait celui du peintre d'Écouen. L'examen des deux œuvres fait rejeter cette hypothèse. L'ouvrier de Gisors, pour com-

(1) Gravure 15.

poser ses scènes s'est efforcé de grouper des figures qu'il copiait sur d'autres œuvres : il n'a pas toujours réussi. Dans le vitrail de la Circoncision, vous verrez un personnage à gauche de la verrière, au premier plan, dont les jambes et la partie inférieure du torse appartiennent à quelque figure copiée sur une gravure, et dont le buste, emprunté ailleurs se raccorde mal avec le reste du corps. A Gisors, c'est donc un ouvrier inhabile qui interprêtait des dessins d'une façon défectueuse. A Ecouen, c'est un artiste qui copie des gravures, c'est vrai, mais sait les améliorer en les interprétant, nous le verrons tout à l'heure. L'un fait ses modèles dans la teinte, au bout du pinceau, en fines hachures enveloppant les formes, l'autre les exécute péniblement, lourdement, par superposition.

Le peintre verrier qui exécutait en 1542 les grisailles de Psyché n'est donc pas le praticien qui se chargeait à la même époque de l'exécution des vitraux de Gisors, mais tous deux connaissaient probablement les tapisseries terminées en 1540 et tous deux y ont puisé.

A Chantilly, 44 scènes peintes chacune sur un vitrail composent l'œuvre. Aucun n'est signé. Quelques-uns portent la date 1542 un seul 1541. Au-dessous de chaque scène, le plus souvent contre un stylobate mouluré et décoré de bas-reliefs, sont dessinés des cartouches accostés d'emblèmes, d'anges, de génies, de masques, tout un soubassement bordé d'arabesques dans l'esprit de la Renaissance et formant un texte explicatif en lettres françaises. Ce sont les huitains composés vers 1548 pour la tapisserie dont nous avons parlé. C'est l'époque où on abrège les inscriptions. Aussi les n et

les m manquent souvent dans les mots. Un trait horizontal placé au-dessus de l'endroit où devait se trouver la lettre indique la suppression.

Les vers sont ceux du manuscrit de Saint-Gelais. « Ces dix premiers, dit le texte, sont de Claude Chapuys... Ces dix suivants sont de La Maisonneuve. » Le manuscrit, cependant, n'en porte que neuf. La place du dixième est réservée en blanc. « Ces X suivants sont de Saint-Gelais. » Derrière eux, deux places vides sont réservées pour recevoir deux autres huitains. Il est donc probable que le nombre de huitains commandés pour la tapisserie était de trente-deux, correspondant aux 32 gravures du Maître au Dé, mais que 29 seulement étaient composés quand de Saint-Gelais offrit son manuscrit au connétable. Les trois huitains absents furent composés plus tard par Maugin dit le Petit Angevin. J'ai pu consulter l'œuvre, datée de 1546, ornée de fort mauvaise copies des gravures du Maître au Dé. L'auteur a modifié les huitains 10, 15, 26 et les a remplacés par des vers de sa composition, puis, s'appropriant les autres, il a présenté le tout comme un ensemble lui appartenant tout entier.

Plus tard, en 1586, Léonard Gautier reproduisant les mêmes gravures avec quelques modifications insignifiantes qui en altèrent encore la correction, imprimait les trente-deux huitains présentés par le petit Angevin et les signait avec le même sans-gêne.

Les 29 huitains du manuscrit figurent seuls dans la galerie qui ne renferme que 42 verrières. Quelques-uns ont été dédoublés lorsque deux vitraux représentent les scènes réunies en un seul huitain. Celui qui manque dans le manuscrit manque aussi à Chantilly. Il corres-

pondrait à la verrière XVII représentant Vénus venant trouver son fils. Les derniers vers du huitain précèdent servent de légende à cette scène.

Quant aux vitraux correspondant aux deux huitains dont la place est laissée en blanc dans le manuscrit et qui ont été composés par Maugin, il semble qu'ils ne faisaient pas partie de l'ensemble dans l'agencement de la galerie d'Ecouen. Il sont bien à peu près de la même taille que les autres, mais ils n'avaient pas de légende, et le duc d'Aumale les a placés dans deux petites salles voisines de la galerie de Psyché où ils sont encadrés d'une vitrerie moderne. Les huitains de Maugin sont inscrits dans des cartouches modernes au bas des scènes, l'une représentant Psyché battue de verges par ordre de Vénus. l'autre Psyché triant, à l'aide des fourmis, les graines que Vénus lui a ordonné de séparer. L'un est daté de 1541. Ceux de la galerie, de 1542. Ces deux-là ont-ils été faits les premiers, à titre d'essai, de commande conditionnelle? Aucune légende n'ayant été composée primitivement pour eux, manquaient-ils sur la tapisserie dont nous avons vainement cherché les traces ? Nous devons nous borner à des hypothèses.

En somme, la galerie de Psyché elle-même ne renferme soit comme légende de vitraux, soit comme texte écrit sur les murs par les soins du duc d'Aumale, que les huitains copiés sur le manuscrit, sans les modifications que le petit Angevin leur a fait subir, sans les additions qu'il y a faites.

Les vitraux sont peints en grisaille rehaussée de touches de jaune d'argent. tantôt sur une chevelure, tantôt

sur un accessoire, un vase, un carquois, un arc, un baudrier.

Incontestablement copiés sur les gravures du Maître au Dé, ils ont cependant un certain cachet d'originalité. Le dessin y est plus correct et plus puissant. Quelques uns sont composés en entier et n'ont pas de correspondant dans les gravures (vitraux VII A, B; XX, B; XXVI, B). D'autres comme le huitième sont tellement interprétés qu'ils constituent vraiment une œuvre personnelle. Dans tous, nous trouvons des compositions d'architecture et de paysages qui n'ont pas leur analogue dans le Maître au Dé.

Les scènes de gravures se déroulent en longueur. Celles des vitraux en hauteur. Il a donc fallu, pour chaque vitrail modifier la composition du décor et tout ce travail est original. Les architectures sont très pures. On y sent le souci des formes solides, des murs pleins, le goût de l'ornementation modérée, de la lumière naturelle et claire. Les édifices ont un air de force, de joie, de sérénité, d'élégance aisée. C'est l'œuvre classique de la Renaissance, analogue à celle des Grecs et des anciens Romains.

Cette décoration est bien savante pour être l'œuvre du peintre verrier. Des cartons ont-ils été faits pour lui? La tapisserie lui a-t-elle fourni ces détails?

Si l'on répartit par la pensée, dans la surface de trente-quatre aunes de long sur trois de haut dont parle le testament de Colbert, la place correspondante au nombre de sujets des huitains, c'est-à-dire 29 ou 32, on voit que chacune des scènes occupe un rectangle très allongé à grand axe vertical. Ce rectangle s'allonge encore en hauteur si l'on suppose les huitains dédou-

blés et commentant 44 sujets. Peut-être le dessin des architectures vient-il de là. En tous cas, il est peu probable qu'il soit du au verrier. Les peintres sur verre du XVI[e] siècle étaient bien des artistes, et le rendu de l'œuvre qu'ils exécutaient dépendait bien de leur talent, mais ils s'aidaient toujours de dessins complets. Dans un mémoire de verrier daté 1640 il est dit : « Vous feriez faire les dessins des histoires que vous trouverez propres et les feré désigner sur le papier de la grandeur des dites formes. »

Cela ne signifie-t-il pas « Vous ferez faire le carton par qui vous voudrez ; nous n'avons pas l'habitude de nous occuper de cela. »

Des intermédiaires ont donc existé entre les gravures du Maître au Dé et les vitraux. Comme les tapisseries, ils ont malheureusement disparu.

Des paysages forment des perspectives autour des scènes. On a reproché ces additions aux vitraux de la Renaissance, disant qu'ils retiraient au monument son aspect et sa solidité. Je ne crois pas que les tapisseries ni les peintures à fresque qui ont tant d'analogie au point de vue décoratif avec les vitraux aient jamais produit cet effet. La suite des chasses de Maximilien, les fresques de P. de Chavannes ne percent pas les monuments. Pourquoi les vitraux inquiéteraient-ils par leurs lointains ?

Du reste, le paysage est partout conventionnel et toujours très sobrement indiqué. Les arbres abstraits n'appartiennent à aucune espèce définie. La renaissance italienne dédaignait le paysage. M. Ange déclarait qu'il fallait le laisser aux talents moindres. Ici, il n'est qu'un accompagnement fort ménagé de la galanterie

mythologique. Il en est de même de l'architecture. Les temples, les ruines, les palais se groupent en lignes idéales.

Quant au dessin lui-même, il est large et puissant. Les traits placés d'une touche régulière et sûre accentuent les modelés. Les ombres et les clairs enlevés du bout du pinceau sur la grisaille jouent sur les formes, les précisent, les accusent. La mise en plomb enveloppe les ensembles, donnant le relief aux sujets. Le plomb ici, n'est autre chose qu'un gros trait ayant une influence considérable sur la valeur des formes. C'est un trait sans modelé, partout de la même grosseur, mais l'artiste a bien vu qu'il pouvait contribuer au dessin qu'il renforce souvent, ici consolidant un groupe, là soulignant un contour, contribuant partout où c'est possible à la puissance du trait.

Je n'ai pu, Mesdames et Messieurs, vous donner qu'une impression générale de cette peinture hiératique qui nous rappelle une légende du passé ! Vous voyez que ces témoins vivants d'une époque lointaine à jamais disparue s'imposent par l'incontestable magie de leur ensemble, attirent par leur intérêt archéologique. retiennent par le mystère dont leur auteur a voulu rester enveloppé.

En vivant dans le commerce de ces artistes, sculpteurs, architectes, peintres, verriers, contemporains d'une période si glorieuse pour l'art, il m'est arrivé de m'attiédir pour notre époque. Après les quelques jours passés au milieu d'eux, j'ai failli conclure en leur faveur et commettre une erreur qui eût été impardonnable n'eut-elle duré qu'un instant.

Il m'a suffit, pour me convaincre de mon ingratitude. de sortir de la galerie et de jeter les yeux sur le plafond de la rotonde voisine. L'œuvre de P. Baudry l'*Enlèvement de Psyché*, éclatait là comme un reproche à mes injustes réflexions.

Regardez, en quittant les verrières les trois figures que l'artiste a jetées dans l'espace. Mercure, coiffé du bonnet empenné, vu de dos, en un vol oblique, le buste cambré pour soutenir la tremblante Psyché qu'il emporte dans ses bras robustes, monte vers l'Olympe. A la tonalité chaude du messager olympien, s'oppose l'éclat satiné des bras nus de Psyché. Les mains jointes sur la poitrine au dessous du menton, elle jette de ses yeux d'azur un long et craintif regard sur cette terre où elle a tant aimé, tant souffert, et qu'elle voit s'éloigner peu à peu et se perdre dans l'infini. La petite tête blonde, le frêle visage diaphane sont ravissants de fraîche et délicate blancheur. Le corsage émerge d'une tunique jaune au bas de laquelle flotte un long voile amethyste d'où émergent les pieds blancs. — Au dessus d'elle, Zéphyr dont les ailes opalines se détachent sur la pâle turquoise du ciel, la soutient légèrement, le visage levé vers l'Olympe, ouvrant le chemin des cieux..... Et. à l'autre extrémité du plafond, un petit génie, un génie terrestre sans doute, symbolise la demeure d'où s'envole Psyché.

Certes, ce plafond est bien du parisien raffiné qui peignit le foyer de l'Opéra, mais l'œuvre peut rivaliser avec les plus belles conceptions des maîtres italiens. Le Mercure est le frère du dieu sublime peint par Raphaël sur les voussures de la Farnésine. Non, non..... le siècle qui suscite de pareils chefs-d'œuvre n'a pas à

rougir devant ses devanciers. Et, sur le seuil de cette galerie où le XVI[e] siècle m'avait enthousiasmé un instant, j'ai salué respectueusement l'œuvre dernière de ce contemporain dont la main mourante a tracé, comme un testament, sur cette voûte, l'imprescriptible loi du progrès et de la constante perfection dans l'art !

PEUGNIEZ.

COMPTE RENDU

DES

TRAVAUX DE L'ANNÉE

Par le Secrétaire-Perpétuel.

MESDAMES, MESSIEURS,

Si, comme l'a dit un écrivain illustre, tout bon écrit est une bonne action, notre société peut justement se dire vertueuse, puisque à l'amour du beau elle ajoute ainsi, grâce à des travaux qui sont loin d'être sans mérite, la pratique du bien.

A la vérité, nous n'avons pas pour but immédiat de conquérir le prix de vertu; nous n'en sommes pas moins heureux de profiter de l'avantage que possède, dans une plus ou moins large mesure, toute œuvre belle, d'élever l'âme et de rendre meilleur.

Certaines lectures produisent davantage cet effet. Les récits de la bravoure française, par exemple, ne sont-ils pas propres à ranimer en nous le sentiment patriotique et l'esprit de dévouement?

Nous l'avons ressenti au récit que nous a fait M. de Puyraimont d'un épisode de la guerre de Chine, à laquelle il a pris part; et l'entrain contagieux du narrateur d'aujourd'hui témoigne de l'entrain superbe du jeune et brillant officier de 1858.

Dans deux chapitres détachés d'un grand travail intitulé : *Dix-sept ans dans la Marine,* il nous raconte la prise des forts de l'embouchure du Peï-ho.

Cela se passait il y a plus de quarante ans. L'Angleterre secondait alors la France, ce qui est déjà arrivé plusieurs fois ; chaque fois que les anglais y ont eu intérêt.

La Chine se croyant aussi invincible qu'habile, et prenant pour de l'habileté ses ruses enfantines et ses mensonges impudents, s'obstinait à ne pas faire droit à de justes réclamations. Les flottes alliées s'en vont donc résolument prendre par force ce qu'on leur refuse de bonne grâce.

Nous n'avions sur nos vaisseaux qu'une poignée d'hommes, mais ces hommes ne savaient pas reculer.

Il s'agit pour eux d'attaquer un peuple qui compte plusieurs centaines de millions d'habitants. Ils l'attaqueront. — Il leur faut affronter des dangers que multiplient la duplicité de leurs ennemis et des ruses de barbares. Ils les affronteront. — Ils ont à naviguer dans le golfe de Petchili, tout hérissé de rochers qui rendent la traversée périlleuse, impossible même, prétendent les timides. Impossible cette traversée ? A d'autres, peut-être. Mais eux, ils la tenteront, et parce qu'elle n'est que très difficile, ils la feront. — A l'embouchure du Peï-ho, les travaux de défense sont nombreux et paraissent formidables. Ce n'est rien, ils les renverseront — Sur les deux rives très rapprochées, des feux nourris sont dirigés sur eux pour les empêcher d'arriver à un endroit favorable, où là seulement ils seront en mesure de répondre à leur tour, et il semble que la prudence leur interdise de passer au milieu de cette

épouvantable mitraille. Qu'importe ? ils passeront. — Des milliers d'ennemis les attendent sur le rivage. Comment oser débarquer ? Ce serait téméraire. Sans doute, mais ils débarqueront.

Et tout cela se fait avec ce calme, cette bonne humeur, cette précision, cette solidité que le soldat français sait allier, quand il le faut, à la fougue magnifique qui, sur maints champs de bataille a soulevé l'admiration de nos pires adversaires et leur a fait dire dans le ravissement d'une fermeté inébranlable ou d'une ardeur irrésistible : les braves gens !

A dix heures on tire le premier coup de canon. A midi les forts du Peï-ho sont emportés et nos soldats trouvent, encore tout chaud, le thé que les Chinois surpris n'ont pas eu le temps de prendre et paraissent avoir eu la gracieuseté, dont on ne leur fut pas reconnaissant, de tenir prêt pour mieux accueillir leurs vainqueurs.

M. de Puyraimont émaille son récit de quantités d'incidents qui nous renseignent sur les coutumes, le caractère, la manière de vivre des Chinois.

Pendant les pourparlers qui précédèrent la lutte, des officiers furent chargés de porter aux Célestes quelques présents. Les Mandarins à leur tour leur imposèrent une autre charge, et quelle charge ! disons même : quelle surcharge ! Ils eurent à subir une collation comme on sait en infliger en Chine. Nous parlons moins de la quantité des plats obligatoires qui se succédaient sans fin, que de leur qualité. On y trouvait un échantillon des produits spéciaux de la cuisine du pays. Cela débuta, nous n'avons pas besoin de le dire, par les fameux nids d'hirondelle. On servit ensuite des vers de

terre, choisis parmi les plus forts, et il y en a de très vigoureux dans le pays ; puis du chien, oh ! mais avec une sauce merveilleuse et qui prouvait la sollicitude des Chinois pour la santé de leurs hôtes : une sauce à l'huile de ricin. — Peut-être eut-elle été encore plus utile le lendemain. — Il y avait aussi des œufs, des œufs pourris naturellement ; c'est comme cela qu'on les aime en Chine, surtout quand ils nagent dans je ne sais quel liquide du plus beau verdâtre. Enfin le thé était offert à discrétion ; et heureusement, n'est-il pas vrai? Eut-il jamais meilleure occasion d'exercer sa bienfaisante influence. Pourtant ce n'était là qu'une simple collation. Que de tasses de thé eussent été nécessaires si les Chinois plus généreux avaient donné un dîner !

Or nos officiers, accueillis ainsi trop en amis, — ils auraient préféré être traités en ennemis — ne sourcillèrent pas un instant, ils supportèrent avec intrépidité le feu de cette affreuse cuisine, et, faisant preuve d'une capacité et d'une retenue digne d'éloge, ils eurent, par esprit de devoir, cette vaillance spéciale, dont malheureusement aucun ordre, et pourtant il y en a beaucoup, n'a encore été institué pour récompenser le mérite : la vaillance de l'estomac.

Nous regrettons de devoir nous abstenir de citations. Nous serions fâché cependant de ne pas rapporter cette conversation entre officiers avant le combat. — C'est pour tout à l'heure, dit l'un d'eux. — Oui, s'ils résistent. — Ils se battront courageusement, soyez-en sûrs, répond un interprète présent à l'entretien. — Eh tant mieux ! s'écrient les officiers, il n'y a ni plaisir, ni honnneur à se battre contre des gens qui ne se défendent guère.

Mot admirable que celui-là ! tout simple, mais grand, de la grandeur des dispositions qu'il révèle ; mais noble, de cette noblesse chevaleresque qui aurait honte d'écraser un trop faible ; mais vaillant, de cette vaillance qui cherche pour se manifester ce qui est vraiment digne d'elle ; mais patriotique, de ce patriotisme élevé qui ne revendique pas seulement pour son pays des profits, qui désire mieux que cela, qui désire surtout la gloire de les avoir mérités ; mais bien français, suggéré par cet honneur traditionnel, inspirateur de tant d'audaces heureuses et auquel nous devons cette fière renommée de loyauté et de bravoure qui a été à travers les siècles, et ne cessera jamais d'être, nous en sommes sûrs, une des plus pures gloires de la France.

Ils étaient huit sur le bord de la Fusée, à tenir ce langage. Deux heures après, trois d'entre eux étaient tués sur le pont de leur navire, un quatrième était mourant. Et chacun d'eux en voyant se combler les tombes creusées en terre étrangère se répétait en pensant au lendemain, ce mot que disait, à la fin du dernier repas pris en commun, l'une des victimes du combat : qui sait ?

Oh ! la victoire est douce et glorieuse, mais, comme le rappelle M. de Puyraimond, il faut toujours l'acheter cher. Aussi, nous qui profitons de leurs labeurs et de leur prestige ne saurions-nous trop rendre hommage à l'esprit de sacrifice de ceux qui bien loin et soumis à des privations continuelles de toute sorte se sentent parfois émus au souvenir de ce qu'ils ont quitté, des amis qui les attendent, du toit paternel où reste en éveil pour eux un amour toujours inquiet mais qui triomphent du découragement, et, groupés autour du

drapeau national où semble frémir l'âme de la patrie, comprennent l'étendue de leur responsabilité, supportent tout sans se plaindre, et, lorsqu'il le faut, n'hésitent pas à mourir, n'ayant plus qu'une pensée : accomplir leur devoir, tout leur devoir, pour l'honneur du pays et sa prospérité.

Avais-je raison de dire tout à l'heure que de tels récits sont utiles et fortifiants ?

L'impression qui se dégage d'autres lectures, arides par elles-mêmes n'est pas moins excellente.

Assurément M. Decharme n'a pas l'habitude d'accompagner ses exposés scientifiques de considérations de philosophie ou de morale, pas plus que de les parer des fleurs de la poésie, ce qu'il pourrait faire sans doute, — et, s'il le voulait, il y serait facilement et gracieusement aidé. — Mais il n'en prend pas le temps. Il a trop de faits à nous décrire. Cette année, il nous a présenté un travail important sur les *Limites des forces physiques*.

Les limites des forces physiques ! Mais, on se demande si certaines de ces forces ne sont pas illimitées, quand on voit notre confrère, loin de prendre le repos que lui méritent ses longs et précieux services rendus à la science, ne pas se lasser de produire des travaux qui témoignent de son zèle infatigable pour ses chères études.

Cas exceptionnel. Car, partout ailleurs nous sommes vite arrêtés par des limites qu'il est bon de connaître. « J'ai pensé, écrit en débutant M. Decharme, qu'il y aurait quelque intérêt à rapprocher les circonstances dans lesquelles les forces physiques sont exaltées au plus haut degré ou affaiblies à tel point qu'elles sem-

blent paralysées et que leurs effets disparaissent en présence d'autres forces antagonistes prépondérantes, » Les forces physiques naturelles ou artificielles qu'il étudie tour à tour sont la Pesanteur, la Chaleur, l'Electricité, le Magnétisme, la Lumière, les forces chimiques, et physico-chimiques.

Les notions qu'il nous rappelle d'abord sur la gravitation ou pesanteur universelle ont le privilège d'impressionner toujours : « Cette force, nous dit-il, préside non seulement aux mouvements des planètes, mais à ceux du soleil lui-même. Ce régulateur de notre monde fuit dans l'espace avec une vitesse de seize kilomètres à la seconde vers l'étoile μ de la constellation d'Hercule. Cette étoile est elle-même emportée dans l'illimité et se balance autour d'autres mondes entraînés eux-mêmes dans l'espace sans fin. » Si l'on se souvient que la distance du soleil à la terre est de plus de trente-six millions de lieues, et que la distance de la terre à la plus proche étoile est telle que la lumière, à raison de trois cent mille kilomètres par seconde, met quatre ans et demi à nous en venir, on reste tout d'abord comme pris de vertige devant ces étendues incommensurables. Révélation magnifique et on ne peut plus impressionnante que nous fait ainsi la science, en dissipant les brumes qui circonscrivent le champ de notre vision et en nous transportant dans des profondeurs mystérieuses où nous sommes saisis, terrassés par la pensée d'une grandeur en face de laquelle nous semblent bien ridicules les prétentions et les préoccupations mesquines et les dissensions des chétifs habitants de ce grain de poussière qui est notre terre et qui flotte si obscurément dans les sombres immensités de l'océan des mondes.

Cette grandeur toutefois n'a pas pour effet que de confondre notre orgueil. Parce que nous la connaissons, parce que nous la comprenons, parce que, si nous sommes petits matériellement, notre esprit s'agrandit à la mesure de ce qu'il découvre et de ce qu'il connaît, elle n'a plus rien d'humiliant pour nous : en la contemplant nous nous élevons jusqu'à elle, et, en l'admirant, nous y participons.

Voltaire dans l'enthousiasme de la découverte de la gravité universelle ne s'écriait-il pas avec plus d'élan que de poésie :

> Le compas de Newton mesurant l'univers
> Lève enfin le grand voile et les cieux sont ouverts.
> Que ces objets sont beaux ! Que notre âme épurée
> Vole à ces vérités dont elle est éclairée.
> Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel
> L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.

A l'aspect de ces merveilles, les pensées se pressent, les questions se posent, précipitées et anxieuses, ainsi que l'exprime si bien un de nos poètes :

> Soleils, mondes errants qui voguez avec nous,
> Dites, s'il vous l'a dit : où donc allons-nous tous ?
> Allons-nous sur les bords de silence et de deuil,
> Echouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
> Semer l'immensité des débris du naufrage ?
> Ou, guidés par la main, sur un brillant rivage
> Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
> Dans un golfe du ciel aborder endormis ?

Les découvertes de la science qui nous font poser ces questions nous offrent elles-mêmes des éléments pour les résoudre. Nous, qui trouvons partout harmonie et

beauté, nous ne disons plus comme Pascal : Le silence de ces espaces infinis m'épouvante. Non, la nature, grâce à la science, n'est plus la grande taciturne, avare de ses secrets, et pour nous dédaigneuse et menaçante.

Lorsque nous constatons de plus en plus l'ordre qui règne dans le monde des astres, et qui justifie si bien le mot de Pythagore : tout est nombre, c'est-à-dire tout proclame une intelligence ordonnatrice ; lorsque nous pensons que sur la plupart de ces astres s'agitent sans doute des êtres pour lesquels, comme pour nous, est préparé non seulement le strict nécessaire, mais ce que suggère d'assurer à de faibles créatures une bonté bienfaisante ; lorsque, nous dit Victor Hugo :

> Notre esprit éperdu
> Chaque jour en lisant dans le livre des choses
> Découvre à l'univers un sens inattendu,

preuve de plus en plus éclatante d'une science consommée ; lorsque nous constatons que tout obéit à une direction sage imprimée et à notre globe et au soleil, et à tous les astres, et qu'ainsi tout est en marche, alors nous pouvons ajouter, sûrs de la sagesse du chef suprême, que tout doit aboutir.

Oui, nous sentons partout, en même temps que des attentions, des intentions : des attentions délicates et des intentions bienfaisantes. Aussi dans cet océan où vague notre petite et frêle barque, si frêle, si petite, ne craignons nous pas d'être brisés ni perdus. Nous ne voyons pas les rives, nous ne nous rendons pas compte du mouvement général, mais le peu que nous apercevons autour de nous où rien n'est livré au hasard nous suffit pour croire à l'ordre, pour croire au bien,

pour croire au progrès, pour dire avec le poète : Ily a quelque part des rivages heureux. C'est vers eux que nous sommes conduits, nous les saluons de loin, et dès lors, sans plus nous inquiéter des secousses qui agitent notre barque, nous vivons dans la paix, en songeant au port que nous atteindrons et aux joies que nous y goûterons.

M. Decharme a donc bien raison d'affirmer que « dans l'astronomie tout est grandiose. » Les autres sciences dont il nous parle nous offrent également une ample matière à réflexions.

Il nous en coûte d'avoir à nous borner. Et puis ce sont là des études bien sévères.

Nous devons avouer que toutes nos lectures n'ont pas ce même caractère. Il est bon parfois de mêler à la note grave, la note gaie, et vous vous rappelez combien celle-ci, chez M. Boulenger, est vive, éclatante, gracieuse, et toujours de bon ton, même quand il s'agit comme dans le cas présent, de choses délicates, je veux dire, et vous allez vous en rendre compte, délicates à exprimer.

Notre confrère à donné à son récit ce titre : *Déception en bouteilles*, titre qui fait rêver. Hélas! quel vaste cellier ne nous faudrait-il pas si dès notre jeunesse nous prenions soin d'emmagasiner toutes nos illusions? Mais ce n'est pas de cela qu'il est question ici. Voici le fait.

Dans une conversation entre jeunes gens, un certain Capavent, très spirituel. — M. Boulenger et lui ne font qu'un — prétend qu'il n'a jamais mangé d'Anglais, sans doute ; le morceau serait d'ailleurs coriace, peu

appétissant, mais qu'il a failli en boire. En boire? On se récrie. Il raconte son aventure.

Il était jeune employé dans la baie de la Somme, logé dans une masure délabrée, humide jusqu'au scandale. D'en haut la pluie tombait à travers le toit ; et, en bas, la maisonnette étant bâtie sur un marais, rien qu'avec une tarière de charpentier on aurait pu forer un puits dans le plancher. Il vivait donc entre deux eaux. Douches, vapeurs, rien ne lui manquait. Assurément un peu d'hydrothérapie fait bien ; mais là, c'était trop d'hydrothérapie. Cette moiteur immobilière compromit sa santé.

Il prit d'abord son mal en patience : « Mes chefs, dit-il, m'avaient promis que je ne moisirais pas dans cette éponge. Enfin, j'avais 25 ans et je narguais le présent dont je bravais l'inclémence, en rêvant à une foule de choses que je tenais pour sûrement inscrites sur l'agenda de la Providence : à une femme, à une kyrielle d'enfants, à une chambre imperméable dans laquelle le Tout-Puissant ne ferait pleuvoir que des bénédictions. Oh ! les mirages de ce joli temps de la vie ! Quels remèdes contre les séjours malsains ! » Malheureusement ces remèdes ne lui suffirent pas toujours. Il en est de plus pénibles, de plus coûteux : il lui fallut en effet recourir à un médecin..... Le docteur prononça son arrêt en ces termes : Pharyngite catharrale granuleuse. S'abstenir de salaisons, de marinades, de légumes crus, de fruits acides, de charcuterie, de viandes noires, de sauces et autres accessoires épicés ; de vin, de café, de boissons fermentées, du tabac, du chant et des cris. Eviter les courants d'air, le brouillard et la pluie, le froid aux pieds. — Mais vous oubliez,

s'écrie Capavent, le choléra, les déraillements, la foudre et les tremblements de terre. A votre place j'écrirais tout simplement : s'abstenir de tout et éviter le reste.

Eternel dialogue entre le patient qui tient à ne pas ajouter à sa souffrance la souffrance du remède, et le médecin qui sait, il n'est pas le seul à le savoir, combien il convient de demander beaucoup pour obtenir un peu.

On parle alors d'eau d'Enghien, cette eau qui a le goût d'œufs pourris. Capavent proteste, M. le Docteur, s'écrit-il, vous n'êtes pas propre, quand çà vous passe. — Eh bien, pourtant, voici que le malade se décide, et que par la force de l'habitude, il va jusqu'à prendre goût à cette eau.

Belle occasion pour un moraliste de glisser un vieux stock de phrases bien senties sur les perversions de toute sorte causées par l'habitude. Mais j'en fais le sacrifice, Capavant s'impatienterait comme vous de ce retard. Il va enfin vous dire comment il a failli boire de l'anglais.

Un jour il croit avoir trouvé une source dont l'eau suffisamment nauséabonde ressemble à celle d'Enghien. Il est au comble de la joie. Il pourra satisfaire sa passion, et de plus il fera fortune. Plus d'eau propre à craindre dans sa maison, et, à côté, abondance d'eau malpropre. Tout est pour le mieux, et il rêve délicieusement devant les bouteilles qu'il a déjà remplies, quand le docteur arrive et accueille les idées de Capavent avec un rire inextinguible.

Adieu les beaux projets. Adieu le château en Ponthieu. La source en question est bien sulfureuse, elle

est même ferrugineuse, et de plus historique. Mais de quelle manière ! Elle est historique car il en est question dans le récit de la bataille de Crécy ; elle est ferrugineuse parce que des chevaliers anglais ont été enterrés, tout armés, sur le haut de la colline au flanc de laquelle elle se trouve ; elle est sulfureuse, enfin, — comment exprimer cela ? — grâce à certains éléments spéciaux du contenu humain des armures !

Voila, c'est dit.

Vous jugez de la déconvenue de Capavent, il n'a plus qu'a donner à l'aubergiste ses bouteilles d'eau de Crécy. Et celui-ci s'en sert pour quoi ? pour arroser les choux de son jardin. L'imprudent, s'écrie son interlocuteur, en arroser les choux ? Avec cet arrosage ne vous êtes vous pas exposé à une éclosion de marmots anglais dans le Ponthieu ? Et quand les Anglais sont installés quelque part, Dieu sait s'ils y restent longtemps.

Ainsi finit ce récit.

Vous le voyez, il est plein de naïveté et d'innocence, fait pour plaire à des âmes candides. Aussi l'avons-nous fort goûté : nous sommes tous, ou à peu près tous comme cela à l'Académie. On s'y repose agréablement, en entendant de jolies choses bien exprimées et on y applaudit à tout ce qui porte la marque littéraire.

Ce même caractère littéraire distingue dans un autre genre les œuvres de M. Blanchard dont ici déjà vous avez apprécié les poésies. Il a continué l'œuvre entreprise par lui depuis plusieurs années. Il nous offre en fort beaux vers, sous le titre d'*Etudes Grecques et Latines*, le résumé des principales pièces du théâtre ancien. Nous avons cette année, la légende d'Ion, Hippolyte, Iphi-

génie en Tauride, et Fripons d'esclaves, parade latine tiré de l'*Asinaria* de Plaute. En ces résumés très utiles pour les jeunes gens et autres personnes non initiées à la manière des auteurs anciens, aux détails historiques et mythologiques de l'époque, notre confrère, tout en donnant une idée fidèle de la façon dont chaque auteur a traité son sujet, sait se montrer original, personnel. Nous ne pouvons parler de ces études aussi longuement que le comportent le sujet et l'art du poëte, maître de sa matière et de son instrument.

Citons seulement les adieux d'Hippolyte dans une scène bien connue.

Ville où je vins au jour ! adieu ! Divine Athènes !
Je ne te verrai plus, et mes routes lointaines
Ne me ramèneront jamais non plus, jamais !
Dans ma chère Trézène où fut ce que j'aimais !
Puisqu'il faut que je sombre en cette ignominie,
O vous que n'a jamais séduits la calomnie,
Doux amis qui n'avez point douté de ma foi,
A mon dernier départ, — tous — accompagnez moi.
Et si j'ai pu faillir à la vertu, que puisse
La droite Némésis m'appliquer sa justice !

Le char est attelé, le héros prend les rênes,
Se recommande au ciel : — Puissances souveraines,
Que je meure, si j'ai méconnu mon devoir !
Mais que je meure ou vive, ah ! puisse un jour savoir
Mon père détrompé — Dieux à qui je m'attache !
Qu'il frappe injustement celui qui fut sans tache !

A ces études M. Blanchard a joint une très agréable fantaisie, toujours en vers : la description d'une île assez peu connue située à l'ouest de l'Ecosse. Elle a nom St Kilda. Deux jeunes anglais M. M. R. et C. Kearton, zoologistes, l'ont visitée dernièrement et lui ont consacré

une grande partie d'un livre plein de documents : With Nature and a Camera (Cassell).

C'est une petite île au couchant des Hébrides
Avec autour quelques îlots, rochers arides.
En sa juste étendue, elle offre au voyageur
Cinq kilomètres en longueur, deux en largeur.
Humble terre ! Un volcan que sa lave tourmente
En vomit la basalte au sein de l'eau dormante.
L'herbe maigre et la brousse occupent le rocher
Où par milliers des oiseaux blancs vont se percher.
D'arbres on n'en voit pas un seul. Quant à la faune
Mettez quarante chiens, quelques chats au poil jaune.

Mais sur cette terre dépourvue de tout agrément on voit, ce qui vaut mieux que tout, le plein épanouissement de la vertu.

O douce république, étrangère aux discords !
Depuis mille ans et plus, qui sait ! l'ethnographie
En ses conclusions hésite et se défie,
Des Celtes, des Gaëls se sont établis là,
Braves gens que jamais le crime ne souilla.

Oui, il y a un coin de ce monde où l'on croit efficacement que la vie est déjà par elle-même assez pénible pour ne pas travailler par des échanges de mauvais procédés à se la rendre les uns aux autres plus pénible encore ; où les réunions d'affaires ou de plaisir ne donnent pas lieu aux pires combats, aussi acharnés qu'élégamment hypocrites, des prétentions, des vanités et des envies ; où l'on s'aime sans guère se le dire, au lieu de le dire et avec quelles démonstrations, sans guère l'éprouver ; où l'on ne prodigue pas les flatteries à ceux que l'on s'empresse, après leur départ, de dénigrer et de flétrir ; où, plutôt que de consumer sa vie en

continuels désirs sans jouir de rien, on s'empresse de goûter simplement les avantages du présent, et l'on jouit de tout.

On y doit assistance à la veuve fanée,
A l'orphelin, au vieux par le travail maté,
Et c'est bien le séjour de la fraternité.

On rencontre donc quelque part un groupe de 73 personnes, chiffre officiel des habitants de St-Kilda, qui pensent ainsi. En réalité quand je dis qu'elles pensent, j'exagère peut-être, car quelques-unes ne sont pas encore en état de penser, et les autres pensent si peu ! On ne connaît chez elles aucun surmenage intellectuel. On n'y fait d'ailleurs d'excès en rien.

L'ivresse est inconnue en ce pays charmant
Le verre d'eau-de-vie est un médicament.

Pendant neuf mois de l'année, St-Kilda est sans communication avec le monde ; veut-on adresser une lettre en Angleterre ou ailleurs, on la renferme dans une bouteille, on va sur le rivage, — la plage est le bureau de poste du pays — et, sans formalité aucune, sans avoir affaire à aucun employé, — quelle simplification de choses ! — on lance l'objet dans la mer. Ce n'est pas, comme pour M. Boulanger, déception en bouteilles, c'est espoir en bouteilles, car il se peut, cela s'est vu, que la bouteille soit recueillie sur la côte de Norvège, d'où, cela s'est vu aussi, la lettre peut être envoyée à destination. Quels braves gens ! Ils ont la confiance facile. Sans doute, le procédé n'est pas sûr, mais l'intention est si bonne.

O le charmant pays ! St-Kilda ! République,
Où règne en vérité le code évangélique,

Vous qu'un rêve de paix et d'amour obséda
Amis de la nature, allez à St-Kilda !

Nous n'osons espérer que beaucoup de personnes répondent à cet appel. Tout cela paraît beau en poésie et pendant quelques jours, des jours de beau temps. Mais les journaux, les soirées, les visites, les toilettes, les délicieuses médisances quotidiennes, en un mot ce luxe de la civilisation qui pour la plupart en est le nécessaire, on ne l'aurait plus à St-Kilda, et en le perdant ne croirait-on pas tout perdre? Pourtant les indigènes y sont moins éprouvés que nous.

Leur vigueur sereine
Ne connaît pas d'obstacle et sourit à la peine.

L'observation apprend en effet que les personnes habituées à une vie grossière possèdent une sensibilité moindre, d'où pour elles moins de souffrance.

M. le Dr Peugniez nous a fourni sur ce point des données très curieuses dans un beau travail sur la douleur dont il nous a lu la première partie. La douleur! son domaine à lui, — pour y porter remède ; — et nous savons avec quelle habileté consommée et quel dévouement il le fait.

Après avoir parlé le la Psycho-Physiologie, de sa nature, de son utilité, et posé comme principe que toutes les fois qu'il y a activité psychique, il y a en même temps vibration nerveuse, et réciproquement, notre confrère s'occupe des caractères de la douleur. Qu'est-ce que la douleur? Toutes les définitions qui en ont été données laissent à désirer. Alors faut-il comme le veut un auteur, se borner à prononcer ce

mot, assez expressif par lui-même ? C'est plus expéditif, plus commode que scientifique. « Certainement, remarque M. Peugniez, si les qualités d'une définition résidaient dans sa concision, celle-ci laisserait peu à désirer. »

Pour apprécier les caractères sous lesquels se révèle la douleur, il convient d'examiner, en général, comment se manifestent les sentiments et les émotions. Deux ordres de phénomènes sont alors déterminés, les uns objectifs, extérieurs, variables, les autres révélés par la conscience. La douleur morale s'accompagne des mêmes modifications organiques que la douleur physique. Or, ces manifestations varient beaucoup. Certains sauvages supportent sans sourciller d'atroces tortures, et M. Richer, à la Salpétrière, constate que les idiots ne sentent presque pas la douleur.

Notre confrère examine ensuite quelles sont les modifications physiques qui accompagnent la douleur. Il fait remarquer que les cris, les plaintes, les sanglots ont sur l'état physique même du patient une influence bienfaisante. Ce qui doit nous rassurer sur ce que nous paraîtraient avoir de puéril nos lamentations, puisque alors nous obéissons aux meilleures lois de la nature. Ne pas crier devient même parfois dangereux. On peut en mourir. Crions donc à notre aise.

Outre le cri, nous voyons se produire des contractions de la face sous l'action d'un groupe de muscles. De nos jours, l'expression des émotions chez l'homme et chez les animaux est devenue une véritable science dont un français, Duchesne de Boulogne a posé les principes.

Nous attendons avec impatience la suite de cette remarquable étude. Quel sujet toujours émouvant que

celui-là ! La douleur ! A ce mot les uns s'étonnent, les autres s'indignent, la plupart frémissent ; peu savent, comme le poète dont les vers sont bien connus, s'élever aux hautes conceptions des finalités de la souffrance :

> L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.
> Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
> C'est une dure loi, mais une loi suprême
> Vieille comme le monde et la fatalité,
> Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
> Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
> Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée,
> Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin de pleurs.

Il y a souvent tant de choses, en effet, dans un soupir, une larme ! — Un soupir, une larme ! C'est le témoignage d'une sympathie qui naît, d'une compassion qui console, d'un dévouement qui s'offre spontanément. — Un soupir, une larme ! c'est pour le coupable, après la faute qui déshonore, l'expression de la honte qui expie et du regret qui réhabilite. — Un soupir, une larme ! C'est le signe de la défaite de cet égoïsme qui se mêle à nos affections et qui les compromettrait si nous n'avions l'occasion de nous en dépouiller en sortant de nous-mêmes pour nous donner aux autres. — Un soupir, une larme ! c'est la manifestation de cette chose auguste devant laquelle on s'incline toujours, qu'on la rencontre au chevet d'un malade, près du berceau d'un enfant, ou sur un champ de bataille, et qui s'appelle de ce beau nom, de ce nom glorieux : le sacrifice. — Un soupir, une larme ! Cela vaut mieux souvent que les plus beaux discours : on peut résister à l'éloquence d'une parole, on est entraîné irrésistiblement par celle d'un regard où éclate, à travers des pleurs, avec la sincérité de la

peine éprouvée, la vivacité de l'amour ressenti. — Un soupir, une larme ! C'est l'attestation de la noblesse d'une âme dédaigneuse de joies banales et d'avantages vulgaires, que ses aspirations emportent vers des sommets radieux, qui souffre de ne pouvoir s'y reposer en paix, mais qui marque par cette souffrance qu'elle est digne de les atteindre. — Un soupir, une larme ! C'est ce qui donne à une œuvre pour la rendre souverainement émouvante le caractère de cette large pitié humaine par laquelle nous sommes profondément remués, de cette mélancolie, sans laquelle on a dit qu'il n'y avait pas de grand génie ; de là, ce que proclame le poëte que nous citions tout à l'heure :

> Les chants les plus tristes sont les chants les plus beaux
> Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Si la tristesse naît de la sensibilité de l'âme, elle naît aussi parfois de la sensibilité des nerfs.

C'était le cas, dans sa jeunesse, d'un personnage historique à qui nous avons consacré une de nos séances. D'un tempérament faible, maladif, il était sujet à des accès de mélancolie insurmontables : Je pleurais, disait-il, en me demandant pourquoi, je n'en savais rien. Heureusement ces accès étaient intermittents. Commencés à deux heures d'après-midi, ils cessaient aux premières clartés de la lampe.

Nous trouvons ce détail dans les Mémoires de Larevellière-Lépaux que nous a présentés d'un façon très agréable M. Camerlynck, grand admirateur du fameux théophilanthrope.

Il a voulu, nous dit-il, utiliser ces Mémoires moins

pour nous raconter l'histoire d'alors que pour faire ressortir le caractère de leur auteur.

Membre de l'Assemblée constituante, de la Convention, proscrit sous la Terreur, et obligé de se réfugier dans notre pays, chez M. de Buire, à Buire, près de Péronne ; après la mort de Robespierre, membre du Comité du salut public, président du Conseil des Cinq-Cents, puis un des cinq directeurs, et, entre temps, s'occupant assez de théophilanthropie pour être appelé le pape des théophilanthropes, Larevellière raconte avec sa vie, les événements auxquels il a été mêlé.

Il se représente digne et fier, désintéressé, sensible et vertueux.

Digne et fier il se montra tel dès son entrée dans la politique. Au milieu d'un dîner où sont réunis à Angers les députés des trois ordres, le duc de Praslin et le marquis de la Galissonnière essaient de traiter de haut les petits bourgeois auxquels ils offrent de les protéger pour les dominer, de les aider pour les diriger ; ils se trouvent en face d'un homme qui leur répond, sur le ton d'une égalité qu'il tient à accuser : Ne prenez soin que de vos affaires. Les nôtres, Messieurs, nous les ferons nous-mêmes.

On ne saurait s'empêcher d'applaudir à cette attitude, peut être un peu plus raide qu'il n'était nécessaire, mais où l'on sent les frémissements d'une dignité que blesse la morgue insolente de privilégiés et qui se redresse aussitôt sous l'injure, prête à revendiquer ses droits, et, s'il le faut, à lutter jusqu'au bout pour les défendre.

Cette fierté, Larevellière la conserve toujours, même

sous le régime de Napoléon, où se produisirent tant de revirements honteux, où trop de bruyants amis de la liberté se précipitèrent à l'envi dans la servitude, où trop d'ennemis des anciens privilèges devinrent d'avides et insatiables solliciteurs, où trop de Jacobins renièrent les droits de l'homme pour ne penser qu'aux devoirs du courtisan, cherchèrent à échanger leur carmagnole contre un habit de chambellan, et rivalisèrent de zèle pour remplacer leur bonnet rouge par une couronne de comte ou de prince.

Larevellière se garde de ces bassesses et on a du respect pour celui qui non sans quelque forfanterie mais en somme avec courage refuse de Bonaparte toute dignité et reste plus grand dans la simplicité de sa vie que ne le sont, parmi ses anciens amis, les dignitaires les plus titrés et les plus chamarrés.

Désintéressé, il ne cherche jamais dans les différentes places qu'il occupe les moyens d'accroître ses faibles ressources. Il reste pauvre après avoir eu comme les autres, et même plus que la plupart, la facilité de s'enrichir, et il abandonne même, lorsqu'il croit peu délicat de les prendre, comme cela lui parut être à sa sortie du Directoire, les indemnités qui lui sont dues. Plutôt que de prêter serment à Napoléon, il renonce à la petite rente qu'il touche comme membre de l'Institut et se réduit à la pauvreté.

Ce n'est pas lui qu'on aurait trouvé, avec ses collègues du salut public, à ces banquets quotidiens servis largement à la buvette, — elle ne date pas d'hier, — où le citoyen président Cambacérès se consolait de la disette du peuple réduit à n'avoir que deux onces de pain par tête. Chaque soir, le dit Cambacérès, pour

réparer les forces gouvernementales un peu surmenées, moins par le travail que par le souci de s'y soustraire, y convoquait ses collègues, en cela empressés et d'accord avec lui. Alors, écrit Larevellière, adieu soucis, adieu craintes du lendemain. A l'abattement succédait la plus vive gaieté, et l'on sauvait joyeusement la patrie en s'empiffrant de mets succulents et en sablant le champagne.

Sensible et vertueux Larevellière devait se dire tel. Tout le monde se prétendait tel alors. Quand nous réunissons ces deux qualités très diverses, c'est qu'elles avaient dans l'appréciation des hommes de cette époque des rapports intimes. On s'estimait vertueux, rien qu'en s'attendrissant à la pensée de la vertu. De là des acclamations enthousiastes, des prosopopées exubérantes, un lyrisme débordant en son honneur. On croyait l'avoir acquise par l'effort même que l'on déployait à la célébrer. « La vertu, s'écrie un jour avec emphase Larevellière, la vertu.... Je m'arrête un instant à ce mot si souvent profané. »

Je ne saurais dire combien de fois cette expression et ses synonymes reviennent dans ces Mémoires. Et ce que là dedans aussi on verse de douces larmes, ce que l'on embrasse de gens, ce que l'on en serre sur un sein palpitant, ce que l'on éprouve de sereines émotions à la vue de la belle nature, d'un beau clair de lune, d'une belle fleur, ce que l'on pousse de tendres soupirs en célébrant les saintes joies de l'amitié !... C'est à chaque instant qu'on s'y mouille les yeux. On n'y vit que pour s'attendrir et pour aimer, surtout pour le dire.

Vraiment, ces émotions à jet continu devaient épuiser vite, et nous ne sommes pas surpris des défaillances de

santé que subit Larevellière, fatigué par ce surmenage sentimental. Il est vrai qu'il trouva un remède à cette fatigue dans la sensibilité même qui la causait. Il nous raconte qu'étant malade il se guérit grâce à un remède dont il convient de révéler à nos savants docteurs la valeur thérapeutique, — il y a des choses qu'ils négligent, — il se guérit, en se faisant chanter des romances avec accompagnement sur la guitare. Depuis David et Saül on n'avait guère eu recours à ce moyen qui permettrait de remplacer les pharmaciens, — ce dont, quelque gracieux qu'ils soient, on ne se plaindrait guère en général, — par le professeur de musique ou par la maîtresse de chant.

N'est-ce pas que tout cela respire la simplicité, l'ingénuité, la candeur ? Et c'est si beau la candeur ! Mais quand elle est vraie. Elle est alors aussi belle que l'affectation en est fade et déplaisante. On est porté à pleurer avec ceux qui pleurent ; entrevoit-on cependant à travers leurs larmes le sourire de satisfaction vaniteuse que leur inspire leur sensibilité, on sourit aussi : là, de dégoût et de pitié.

Oh ! nous ne disons pas cela pour ou plutôt contre Larevellière ; nous n'entendons pas l'attaquer ici ni le plaisanter : trop de convenances nous l'interdisent.

D'ailleurs, il n'a pas toujours ces miévreries douceâtres. Il sait se servir à l'occasion de mots mordants et durs. Souvent il stigmatise avec violence les Jacobins de la Convention et non sans un certain bonheur de langage. Jugez-en par ce portrait d'un de ses collègues, Roux (de la Marne), un ancien bénédictin, ce qui excitait sa verve, car, et en cela on nous permettra de le trouver exagéré, il avait le clergé en horreur. Ce personnage,

écrit-il, gros, court, rond, frais et joufflu, était au-dessous de sa tâche « il avait néanmoins la plus haute idée de son habileté. Il se donnait, très bon homme d'ailleurs, une grande importance, et n'était embarrassé que du poids de sa gloire. »

Nous avons écouté avec plaisir et profit cette étude sur les trois volumes des Mémoires de Larevellière.

Un autre de nos confrère, M. l'abbé Blandin, nommé dernièrement membre correspondant, nous a parlé non du contenu des livres, mais de ce qu'on peut en appeler le contenant, je veux dire, de la reliure, de la reliure d'art ancienne et moderne. Il a le goût, nous confie-t-il, des livres bien vêtus, bien mis, si l'on peut s'exprimer ainsi, sobrement ou magnifiquement, mais avec élégance. « Non pas, ajoute-t-il, que je sois de ceux qui préfèrent la forme au fond. Ainsi que l'a écrit un jour M. Michel, dans son délicieux travail sur les bibliothèques, le livre vaut surtout par ce qu'il contient de pensée humaine. Nous sommes tous d'avis que ce n'est pas l'habit qui fait le moine. Encore faut-il que le moine soit habillé, et porte l'habit de son ordre. »

M. Blandin résume l'histoire de la reliure, depuis l'époque où les lourds ais de bois ornés d'incrustations par les écriniers et les joailliers, — ce qui rendait un volume semblable à une châsse, — firent place aux plats de carton, aux peaux délicatement et harmonieusement ornées. Au xv[e] siècle on se passionne pour les belles éditions et les belles reliures. Parmi les malades d'esprit que représente Sébastien Brandt dans la *Nef des Fous,* on voit le bibliomane. Assis devant une étagère ornée de livres bien reliés, en

lunettes et coiffé d'un bonnet d'âne, un plumeau à la main, il est occupé à soigner ses volumes, non à les lire, ce qui ne serait pas le fait du bibliomane.

La bibliomanie n'a jamais cessé de sévir. Nous avons toujours les amis du livre pour le livre, depuis le collectionneur qui cherche l'édition où il y a des fautes, la seule bonne, parce qu'elle est rare, jusqu'à l'amateur qui ne cherche lui que les formats en rapport avec les rayons de sa bibliothèque ; sans compter cet appréciateur d'un genre particulier, qui, habitué à passer ses journées d'hiver dans une bibliothèque où il voulait s'installer commodément pour dormir, demandait au bibliothécaire le plus gros volume des Pères de l'Eglise. — Le plus gros ? Comment cela ? — Oui, pour m'asseoir dessus. — Ces pauvres Pères de l'Eglise ! avoir fait tant d'efforts pour élever les hommes, et par eux être placé si bas.

J'ai parmi les fous, dit le bibliomane de Sébastien Brandt, le premier rang ; je possède des monceaux de livres que je n'ouvre que rarement. Si je les lis, je les oublie, et n'en suis point plus sage. — Vraiment les fous de cette époque ne raisonnaient pas si mal. D'abord, ils n'étaient atteints qu'à demi, puisque quelquefois ils lisaient. Et puis ils se rendaient compte de leur folie. Nous qui nous prétendons sages, voyons-nous toujours la nôtre ? Je me demande où Sébastien Brandt, si sévère pour les collectionneurs de cette noble chose, en fait, qu'est un livre, placerait sur sa nef nos collectionneurs de timbres-poste.

Au XVI^e^ siècle se répandit et se perfectionna l'art de la reliure ; à partir de cette époque il n'a plus guère à gagner. Il varie selon les goûts prédominents, étale ses

somptueuses dorures dites à la fanfare, prend des allures plus sévères, dites jansénistes, ou met en vogue au XVIII[e] siècle le costume de mauvais goût qu'on a appelé rococo. De temps à autre il excite la verve d'adversaires plus acharnés qu'intelligents, Mercier, entre autres, l'auteur du Tableau de Paris, et qui devint membre de l'Institut, jetait feu et flamme contre les reliures : à méchant, méchant et demi. Voici le quatrain féroce qu'il s'attira :

Mercier, en déclamant contre la reliure
Pour sa peau craindrait-il un jour ?
Que le brave homme se rassure,
Sa peau n'est bonne qu'au tambour.

M. Blandin est loin de partager les idées de Mercier. Le goût de la reliure, écrit-il avec raison, est justifié par celui de l'étude et de la lecture, par l'estime qu'on prend de la pensée humaine, matériellement symbolisée dans le livre, et par cette loi générale qui nous porte à parer ce que nous aimons.

Il ajoute pour encourager chez nous ce goût pratique de la reliure, non de luxe, mais d'art, qu'elle ne coûte pas très cher. Pour le prouver il nous cite un ouvrage de cent pages, relié de deux façons différentes, artistiques l'une et l'autre, et qui coûte soit dix-huit cents francs, — je souhaite que ce prix soit à votre portée, — soit dix-huit francs. Dix-huit francs. C'est pour rien, paraît dire M. Blandin. Pour rien ! par comparaison. Mais encore une bibliothèque bien fournie de ces livres pour rien exigerait des ressources peu communes dont je félicite M. Blandin de pouvoir disposer. Cependant, si j'osais, je l'engagerais à ne pas trop éveiller l'attention

sur cette opulence des presbytères, sur ces richesses du clergé. N'excitons pas les ennemis du budget des cultes.

Deux de nos séances ont été consacrées à des réceptions. Les récipiendaires MM. Tattegrain et Bloquel ont prononcé des discours que vous avez applaudis, le premier sur l'éducation de l'œil et l'art de voir, le second sur la bicyclette. M. Macque a répondu à M. Tattegrain, et notre directeur à M. Bloquel. Vous allez avoir l'avantage d'entendre une communication qui nous a été faite par le savant M. Dubois sur la télégraphie sans fil.

Il me reste à accomplir un triste devoir. L'Académie, comme la Ville d'Amiens, comme le département de la Somme, a été vivement atteinte par la mort de M. Dauphin. En ouvrant la séance qui a suivi ce douloureux événement, M. le Directeur s'est fait à cette occasion l'éloquent interprète de nos sentiments et de nos regrets.

M. Dauphin a occupé dans le département et dans l'État les plus hautes fonctions, et partout il a prouvé par sa forte intelligence, par son élévation d'idées, par ses connaissances étendues, par sa facilité de conception par la souplesse de son esprit, par la fécondité de ses ressources, par sa puissance de travail, qu'il était à la hauteur des plus grandes. Il joignait à ces qualités beaucoup de cordialité et d'obligeance. Que de services n'a-t-il pas rendus ! Aussi lui fit-on, comme il le méritait, des obsèques trtomphales.

Jamais on n'oubliera le Maire d'Amiens en l'année terrible. Heureusement secondé par M. Daussy, il fut

admirable de sang-froid, de jugement, de fermeté, de dévouement, de dignité, de patriotisme.

De tels hommes sont la gloire d'un pays et l'on se grandit en les appréciant à leur valeur et en leur rendant hommage.

L'Académie n'a pas été la dernière à sentir le vide que cause de toutes parts la mort de notre collègue. M. Dauphin est au premier rang de ceux qu'elle honore davantage et qu'elle regrette le plus.

LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

Ne forçons point notre talent

a dit notre immortel fabuliste ; c'est en m'appuyant sur ce conseil que je vous demande la permission, moi qui passe ma vie à faire des cours, de vous exposer une petite leçon de physique et de tâcher de vous faire comprendre en quelques mots le principe de la télégraphie sans fil.

Avant d'y arriver, il est indispensable que je vous parle des ondes Hertziennes et des décharges oscillatoires. Si l'on charge un condensateur, et en général si l'on porte deux conducteurs à des potentiels différents, en les rapprochant l'un de l'autre par un excitateur il se produira à une certaine distance une étincelle ou décharge électrique. Or si cette étincelle nous paraît unique et instantanée lorsque nous l'observons directement avec les yeux, on a pu reconnaître, par la méthode stroboscopique, que tantôt l'étincelle est en réalité unique et continue tantôt elle est oscillante : dans le premier cas, le courant de décharge, d'abord nul, croît, passe par un maximum, décroît et retombe à zéro. Dans le second cas, le phénomène est plus complexe : en un temps très court il y a toute une série de décharges, d'intensités décroissantes, et se faisant alternativement dans les deux sens ; et l'on pourra alors représenter le courant de décharge par une sinu-

soïde, c'est-à-dire par la courbe que l'on obtient en coupant par un plan vertical la surface de l'eau après qu'on y a jeté un caillou frappant le liquide dans le plan sécant. L'élégante méthode du miroir tournant montre dans ce dernier cas une série d'étincelles allant alternativement d'une armature à l'autre, tandis que l'œil, grâce à la rapidité du phénomène et à la persistance des impressions lumineuses sur la rétine, voit une étincelle unique. Ce sont la capacité, la self induction et la résistance qui détermineront le genre de décharges dans les différents cas.

Lodge le premier a reconnu qu'en déchargeant un condensateur à travers un gros fil, un fil peu résistant par conséquent, il se produisait des oscillations dont la période était un millionnième de seconde. Au contraire la décharge au travers d'un fil fin et long, par suite très résistant, donne un courant continu. Une comparaison empruntée à l'hydrodynamique fera bien saisir la différence. Si nous considérons deux réservoirs, s'ouvrant dans la même atmosphère, placés à des niveaux différents, contenant un même liquide visqueux, et reliés à la partie inférieure par un tube étroit pourvu d'un robinet, lorsque nous ouvrirons le robinet, le liquide tendra à prendre le même niveau dans les deux vases ; mais gêné par le frottement considérable que lui font éprouver sa viscosité et l'étroitesse du tube de communication, il ne passera que lentement dans le second vase, s'y élévera avec une très faible vitesse, et s'arrêtera dès que le niveau sera devenu le même dans les deux vases. Mais si au contraire les deux réservoirs peuvent être mis en communication par un conduit très large, et si la viscosité du liquide est faible, dès

que la communication sera établie, le liquide se précipitera du vase le plus élevé dans le vase le plus bas ; le frottement n'absorbant qu'une très faible partie de la force vive acquise par la hauteur de chute, le liquide montera plus haut dans le second vase que dans le premier, et alors l'écoulement se fera en sens inverse, pour reprendre ensuite dans le premier sens, et ainsi de suite ; mais, à cause du frottement qui ne peut être complètement supprimé, l'amplitude des oscillations ira sans cesse en diminuant : néanmoins la durée de ce mouvement vibratoire sera d'autant plus considérable que le frottement, autrement dit la perte de force vive, sera moindre.

En s'appuyant sur ces considérations, Henri Hertz a imaginé un excitateur particulier qu'il a nommé vibrateur. Il se compose de deux grosses sphères conductrices (30 centimètres de diamètre) placées à une distance variable, mais d'environ 1 mètre sur deux gros fils (5 millimètres de diamètre) terminés l'un vis-à-vis de l'autre par des boules de 6 millimètres de diamètre. On amène ces boules à faible distance, pour que les étincelles se succèdent rapidement, et on les met en communication avec les deux pôles d'une forte bobine de Ruhmkorff.

On obtient ainsi des décharges oscillantes, dont la période se réduit à $\frac{1}{30.000.000.000}$ (un trente billionièmes) de seconde ; chaque étincelle nouvelle entretient le mouvement électrique oscillatoire, et il en résulte une puissante action à distance, ou si l'on préfère un champ électrique très étendu. Cette action se manifeste par des étincelles que l'on peut tirer de tous les corps mé-

talliques, qu'ils soient isolés ou reliés au sol, placés dans la même chambre ou dans des chambres voisines. Pour étudier les ondes ainsi produites, Hertz a employé des appareils qu'il a nommé résonateurs, à cause de l'analogie d'effet avec les résonateurs employés en acoustique. Ordinairement, les résonateurs sont faits d'un fil métallique, formant un cercle presque complet, et dont les deux extrémités sont situées à une distance que l'on règle avec une vis micrométrique : l'une des extrémités est terminée par une boule, et l'autre par une pointe. Si l'on place un résonateur dans le voisinage d'un vibrateur, il se produit des etincelles continues dont la longueur dépend des dimensions du résonateur ; par suite la longueur maxima de l'étincelle est obtenue lorsque la longueur du fil est précisément la longueur de l'onde ; on a ainsi un procédé pour mesurer la vitesse de propagation de l'onde, car si λ est la longueur d'onde, T la durée de la période, V la vitesse cherchée, on a $V = \frac{\lambda}{T}$, et M. Blondlot a trouvé 302.000 kilomètres, ce qui est précisément la vitesse de la lumière. En faisant varier les conditions des expériences, Hertz a vu que la propagation de l'onde n'est pas arrêtée par un mur de pierre ou par un mur isolant; au contraire un écran métallique l'arrête, et porte une sorte d'ombre, comme un corps opaque arrête le son des lumineuses, et de la théorie des ondulations résultera ici encore la propagation rectiligne dans un milieu homogène ; il y aura réflexion sur un mur métallique, et si ce mur est parallèle au vibrateur, il se formera des nœuds fixes et des neutres fixes, il y aura des phénomènes d'interférence qui permettront aussi de mesurer

la longueur d'onde. Ajoutons que l'on a montré la réfraction au travers d'un prisme d'asphalte. On a donc en résumé un mouvement ondulatoire, dont la vitesse de propagation est la même que celle de la lumière, mais les longueurs d'ondes sont beaucoup plus considérables.

Nous pouvons maintenant expliquer le principe de la télégraphie sans fil, principe qui est le suivant : Si en un point on produit une décharge oscillante, et qu'à distance on place un résonateur accordé sur le vibrateur, une série de petites étincelles franchiront l'intervalle des deux extrémités du fil du résonateur. Pour recueillir les ondes à grandes distance, M. Marconi, après M. Popoff a pris comme résonateur un appareil dû à M. Branly, qui lui avait donné le nom de radio-conducteur, et qu'on ne sait pourquoi M. Marconi a doté du nom de cohéreur. M. Branly a montré que si l'on essaie de faire passer un courant électrique dans un tube de verre empli d'une limaille métallique quelconque, cette limaille forme un isolant qui s'oppose au passage du courant ; mais si la limaille est rencontrée par une onde électrique, elle devient aussitôt conductrice ; qu'alors qu'un choc se produise, la limaille reprend sa première disposition et redevient isolante. Ceci connu, MM. Popoff et Marconi ont, chacun de leur côté, pris comme résonateur un circuit formé d'une pile dont les pôles sont reliés à deux petits cylindres d'argent, mastiqués dans un tube de verre : entre les deux cylindres il y a un intervalle de un demi millimètre, rempli par une poudre d'argent et de nickel ; dans le tube on a fait le vide à 4 millimètres près. Si alors, avec un manipulateur Morse, on fait passer un

courant discontinu dans une bobine de Ruhmkorff qui met en jeu un excitateur ou vibrateur, il en résulte une succession d'ondes qui rendent la limaille conductrice ; et comme un petit mécanisme spécial vient frapper le tube après chaque succession d'ondes, il y aura dans le résonateur des courants avec les mêmes intermittences que celle du manipulateur. Ce courant passant dans un relai Morse très sensible, le récepteur Morse inscrira les dépêches comme dans le télégraphe à fil. Avec une bobine donnant 50 centimètres d'étincelle et un excitateur donnant des ondes de 120 centimètres de longueur, on a pu correspondre à une distance de 15 kilomètres. Depuis le 26 octobre, M. Ducretet a installé sur la troisième plate-forme de la tour Eiffel un transmetteur, dont les dépêches ont été reçues sur la terrasse qui domine les colonnades du Panthéon ; la distance est de 4 kilomètres, les constructions élevées sont nombreuses, cependant, même en temps de brouillard, l'appareil a toujours parfaitement fonctionné : la bobine de Ruhmkorff dont on s'est servi donne une étincelle de 25 centimètres, et M. Ducretet est convaincu que la réception pourrait avoir lieu à plus grande distance.

On voit qu'il y a ici une analogie frappante avec le télégraphe optique moderne. Dans un cas comme dans l'autre, ce sont des vibrations de l'éther qui sont provoquées et transmettent des signaux, mais tandis que, dans le télégraphe optique, la propagation des vibrations se fait suivant des droites parallèles grâce à un miroir parabolique, les ondes électriques, jusqu'à ce moment du moins, se propagent en tous sens, et par suite une dépêche peut être reçue simultanément en

bien des points : cependant il est nécessaire que le résonateur soit accordé sur le vibrateur, et de plus on peut toujours employer le langage chiffré qui met à l'abri des indiscrétions.

S'il y a là un inconvénient au point de vue de la défense nationale, il y a un avantage énorme au point de vue de la protection de nos vaillants marins, car on possède un excellent procédé, puisque les appareils fonctionnent aussi bien par les temps les plus brumeux que par les temps clairs, de prévenir les abordages et d'éviter des catastrophes si, comme je l'espère les grands navires de toutes les nations civilisées sont bientôt pourvus des appareils de télégraphie sans fil. Ce sera un nouveau service rendu par la science qui, quoiqu'on en ait dit, ne fait pas faillite, à la grande cause de l'humanité.

E. Dubois.

Ces lignes étaient écrites et communiquées à l'Académie lorsque j'ai appris avec un très grand plaisir que des expériences des plus concluantes viennent d'être faites par les ordres et sous les yeux du Ministre de la Marine.

27 Décembre 1898. E. D.

RÉSUMÉ

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

ANNÉE 1898

14 JANVIER

Présidence de M. Michel, Directeur. — Renouvellement du Bureau. *Directeur :* M. le Dr Peugniez, *Chancelier :* M. Durand, *Secrétaire-adjoint :* M. Bor. — M. Edouard David est élu membre titulaire.

28 JANVIER

Présidence de M. le Dr Peugniez, Directeur. — Démission de M. Boudon. — Lecture par M. Blanchard: **Contes tragiques, Ion, Médée.**

11 FÉVRIER

(Séance publique de réception)

Présidence de M. le Dr Peugniez, Directeur. — Discours de M. Tattegrain, récipiendaire : **Sur l'Education de l'œil et l'art de voir.** — Réponse de M. Macque. — Présentation comme membre correspondant de M. l'abbé Blandin.

25 FÉVRIER

Présidence de M. le Dr Peugniez, Directeur. — Lecture par M. de Puyraimont : **Prise des forts du Peï-Ho en 1858.** — Présentation comme membre titulaire de M. J. Boquet, peintre. — Nomination de M. l'abbé Blandin comme membre correspondant.

25 Mars

Présidence de M. le Dr Peugniez, Directeur. — Lecture par M. Decharme : **Limites dans les sciences physiques.** — Discussion des titres à l'Académie de M. J. Boquet.

29 Avril

Présidence de M. le Dr Lenoël. — Lecture par M. G. Boulenger : **Déception en bouteilles.** — Nomination comme membre titulaire de M. J. Boquet.

27 Mai

Présidence de M. le Dr Peugniez, Directeur. — Lecture par M. le Directeur : **La Douleur.**

24 Juin

Présidence de M. le Dr Lenoël. — Lecture par M. Blanchard : **L'Ile de St-Kilda,** (poésie).

29 Juillet

(Séance publique de réception)

Présidence de M. le Dr Peugniez, Directeur. — Discours de M. E. Bloquel, récipiendaire : **La Bicyclette.** — Réponse de M. le Directeur.

28 Octobre

Présidence de M. le Dr Lenoël. — Lecture par M. Camerlynck : **Mémoires de Larevellière-Lépaux.**

25 Novembre

Présidence de M. le Dr Peugniez, Directeur. — M. le Directeur fait part à l'Académie de la mort de M. Dauphin. — Lecture par M. E. Dubois : **La**

Télégraphie sans fil. — Lecture par M. Blandin : **La Reliure d'art.**

23 Décembre

Présidence de M. Durand, Chancelier. — Lecture par M. le Directeur : **Le Château de Chantilly et la Galerie de Psyché.** — Lecture par le Secrétaire perpétuel du compte rendu des travaux de l'année.

29 Décembre

(Séance publique annuelle)

Discours du Directeur : **Le Château de Chantilly et la Galerie de Psyché.** — Compte rendu des travaux de l'année par le Secrétaire perpétuel. — Lecture de M. E. Dubois : **La Télégraphie sans fil.**

OUVRAGES REÇUS PAR L'ACADÉMIE

Pendant l'année 1898

I. — Du Ministère de l'Instruction Publique.

Revue des Travaux scientifiques, t. XVII.

Expéditions scientifiques du Travailleur et du Talisman pendant les années 1880-81-82-83. — Mollusques et Testacés, par M. Arnould-Locard, t. I.

Bulletin Historique et Philologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, année 1897.

Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, année 1897.

Discours prononcés par M. Darlu et M. Rambaud au Congrès des Sociétés savantes, avril 1898.

II. — Des Auteurs

Rapport sur l'Etat moral et les Progrès de l'Instruction présenté par M. A. Héron, aux Assises scientifiques. (Session tenue à Rouen en juin 1896).

L'Electricité et ses Applications depuis 1881, par M. Badoureau.

III. — Des Sociétés savantes siégeant à Amiens et dans le Département.

Album archéologique, 13e fascicule (Société des Antiquaires de Picardie).

La Picardie Historique et Monumentale de l'arrondissement d'Amiens (Société des Antiquaires de Picardie).

Mémoires de la Société d'Emulation d'Abbeville.

IV. — Des diverses Sociétés Françaises.

Annales de la Société d'Emulation des Vosges, 1896.

Bulletin de la Société Industrielle et Agricole d'Angers, 1897.

Bulletin de la Société des Agriculteurs de la Drôme, 1897.

Mémoires de la Société Littéraire de Lyon, 1897.

Bulletin de la Société d'Agriculture du Var, 1897.

Extrait des Travaux de la Société d'Agriculture de la Seine-Inférieure, 1897.

Bulletin de la Société d'Agriculture de Caen.

Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences, Lettres et Arts, d'Orléans, 1897.

Notices et Documents publiés par la Société d'Agriculture, d'Archéologie et d'Histoire Naturelle de la Manche, 1897.

Journal d'Agriculture pratique pour le Midi de la France, 1897.

Bulletin-Revue de la Société d'Emulation du Bourbonnais, 1897.

Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc, 1897.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône 1897.

Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, 1897.

Annuaire de la Société Philotechnique, 1897.

Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Limousin, 1897.

Bulletin de la Société des Sciences Morales, Lettres et Arts de Seine-et-Oise, 1897.

Bulletin de l'Université de Toulouse, 1897.

Recueil de l'Académie des Jeux Floraux, 1898.

Mémoires de la Société d'Emulation de Cambrai, 1897.

Annales de la Société Académique de Nantes, 1897.

Mémoires de la Société des Sciences, Agriculture et Arts de Lille, 1897.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse, 1897.

Mémoires de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées Orientales, 1897.

Mémoires de la Société des Sciences Morales, Lettres et Arts de Seine-et-Oise, 1897.

Mémoires de la Société Académique de l'Oise, 1897.

Bulletin de la Société de Médecine légale de France, t. XV.

Mémoire de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, 1897.

Mémoires de l'Académie de Besançon, 1897.

Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai, 1897.

Recueil des Travaux de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles Lettres de l'Eure, 1897.

Mémoires de la Société Académique de l'Aube, 1897.

Précis analytique des Travaux de l'Académie de Rouen, 1897.

Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1897.

Bulletin de la Société libre d'Emulation de la Seine-Inférieure, 1897-1898.

Mémoires de la Société des Sciences et Arts de Vitry-le-François, 1895 et 1896.

Registres Consulaires de la Ville de Limoger, publiés par la Société Archéologique du Limousin, t. VI.

Bulletin de la Société Archéologique de Béziers, 1898.

Bulletin et Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France, 1896-1897.

Mémoires de la Société Académique de Boulogne-sur-Mer, 1896 et 1897.

Actes de l'Académie de Bordeaux, 1894-1895.

TABLEAU

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE

(31 DÉCEMBRE 1898)

BUREAU

—

MM. Dr PEUGNIEZ, Directeur.
DURAND, Chancelier.
FRANCQUEVILLE, Secrétaire-perpétuel.
MACQUE, Archiviste-Trésorier.
BOR, Secrétaire-Adjoint.

MEMBRES TITULAIRES

DANS L'ORDRE DE LEUR INSTALLATION

—

MM.

1 LENOEL, ✻, ✠ I, Docteur en médecine, boulevard du Mail, 11.

2 MOULLART, ✠, I, Conseiller à la Cour, rue Cozette, 29.

3 LELEU, ✻, ✠ I, ancien Proviseur du Lycée d'Amiens, boulevard Faidherbe, 83.

4 VERNE (Jules), ✻ O. ✠ I, Homme de lettres, rue Charles-Dubois, 2.

5 OBRY, ✻, ✠ I. Président de Chambre à la Cour d'Amiens, rue des Jacobins, 67.

6 BARIL (Gédéon), Homme de lettres, rue Évrard de Fouilloy, 21.

7 GUÉRARD, ✻, Ingénieur au chemin de fer du Nord, en retraite, rue Cottenchy, 5.
8 JANVIER, ✪ I, Homme de lettres, Boulevard du Mail, 73.
9 DEBAUGE, Industriel, faubourg de Hem, 242.
10 DUBOIS (Edmond), ✪ I, Professeur de Physique au Lycée, rue Cozette, 31.
11 FOURNIER, Conseiller à la Cour, rue du Lycée, 28.
12 OUDIN, ✻, Conseiller à la Cour, rue Porion, 9.
13 FRANCQUEVILLE (l'abbé), Vicaire général, rue de Metz-l'Evêque, 2.
14 LENEL, ✪ I, Professeur de Rhétorique au Lycée d'Amiens, rue Laurendeau, 80.
15 LORGNIER, Avocat, rue des Écoles-Chrétiennes, 23.
16 THOREL (Octave), ✪ I, Ingénieur des arts et manufactures, Juge d'inst^on^ au Tribunal civil, rue de Cerizy, 3.
17 MACQUE, Greffier en chef de la Cour, rue Laurendeau, 148.
18 BOR, ✪ I, Professeur à l'École de médecine d'Amiens, rue Blasset, 22.
19 LECOMTE (Maxime), ✪, Avocat, Sénateur du Nord, rue Charles-Dubois, 31.
20 BLANCHARD (Alexandre), ✪ I, Professeur de Troisième au Lycée, rue Cozette, 45.
21 GUILLAUMET, ✪, Docteur en médecine, rue Porte-Paris, 4.
22 RICQUIER, ✪, Architecte en chef du département, rue Sire Firmin Leroux, 23.
23 MICHEL, ✪, Conservateur de la Bibliothèque, rue St-Louis, 48.
24 PEUGNIEZ, ✪, Docteur en médecine, rue Lamartine, 7.
25 DURAND, ✪ I. Archiviste du Département, rue Pierre l'Ermite, 22.
26 PINSON, Conseiller à la Cour, rue Saint-Geoffroy, 4.
27 CAMERLYNCK, ✻, Publiciste, rue Mazagran, 11.
28 TATTEGRAIN (Georges), rue St-Fuscien, 38.

29 BLOQUEL (Emile), Avoué à la Cour, rue Charles-Dubois, 18.

ÉLUS ET NON INSTALLÉS

30 ROZE, ✠, Sculpteur, rue Boucher de Perthes, 10.
31 BOQUET (Jules), rue Porte-Paris, 24.
32 DAVID (Edouard), rue de Croy, 22.

MEMBRES HONORAIRES

DE DROIT

1 M. le Général commandant le 2e Corps.
2 M. le Premier Président de la Cour d'appel.
3 M. le Préfet de la Somme.
4 Mgr l'Évêque d'Amiens.
5 M. le Procureur général près la Cour d'Amiens.
6 M. le Maire d'Amiens.
7 M. l'Inspecteur de l'Académie Universitaire.

MEMBRES HONORAIRES

ÉLUS

MM. —

1 KOLB, ✻, Directeur des Usines Kulmann, à Lille.
2 POIRÉ, ✻, ✠ I. Professeur au Lycée Condorcet, Paris.
3 PRAROND, ✻, Homme de lettres, à Abbeville.
4 TIVIER, ✻, ✠ I. Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Besançon, 9, rue Dhavernas, à Amiens.
5 MACHART, ✻, Inspecteur général honoraire des Ponts-et-Chaussées, à Paris.
6 LANIER, ✻, Professeur d'histoire au Lycée Janson de Sailly, 59, rue Boissière, Paris.
7 DE PUYRAIMOND, ✻, Ancien officier de marine, rue Debray, 36, à Amiens.
8 DECHARME, ✻, ✠ I. Ancien Professeur de l'Université, rue Saint-Louis, 8, à Amiens.
9 PICARD, Professeur de troisième au Lycée Condorcet, 22, rue Saint-Pétersbourg, Paris.
10 COUTTOLENC, ✠, A. Professeur des Cours publics de physique et de chimie, 4, rue Libergier, Reims.
11 VINQUE, Professeur de Tissage à l'Ecole Nationale des Arts Industriels, 120, rue du Coq français, Roubaix.
12 DE BRACQUEMONT (LÉOPOLD), Propriétaire-Agriculteur à la Folie-Guérard, annexe de Grivesne (Somme).
13 GOBLET, Député de la Seine, 83, rue de Chaillot, à Paris.
14 FLAMMERMONT, professeur d'histoire à la Faculté de Lille.
15 CORENTIN-GUYHO, Conseiller à la Cour de Paris, 166, rue du Faubourg St-Honoré.
16 DUBOIS (GUSTAVE), Avocat, ancien bâtonnier, rue de l'Amiral Courbet, 19.
17 LENOEL (LOUIS), ✠, Docteur en médecine.